AUTHOR: SEGOND, JOSEPH LOUIS PAUL

TITLE: COURNOT ET PSYCHOLOGIE....

PLACE: PARIS

DATE: 1911

Master Negative #
91-80331-3

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

194C828
DS Segond, Joseph, 1872-
Cournot et la psychologie vitaliste Paris, Alcan 1911
[3] + 169 + [1] p D

Bibliography p 167-169

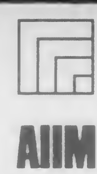
D194C828
DS Copy in Butler Library of Philosophy.

31975

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 11x
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 12.3.91 INITIALS V.W.D.
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT



AIIM

Association for Information and Image Management
1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910
301/587-8202

Centimeter

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 mm

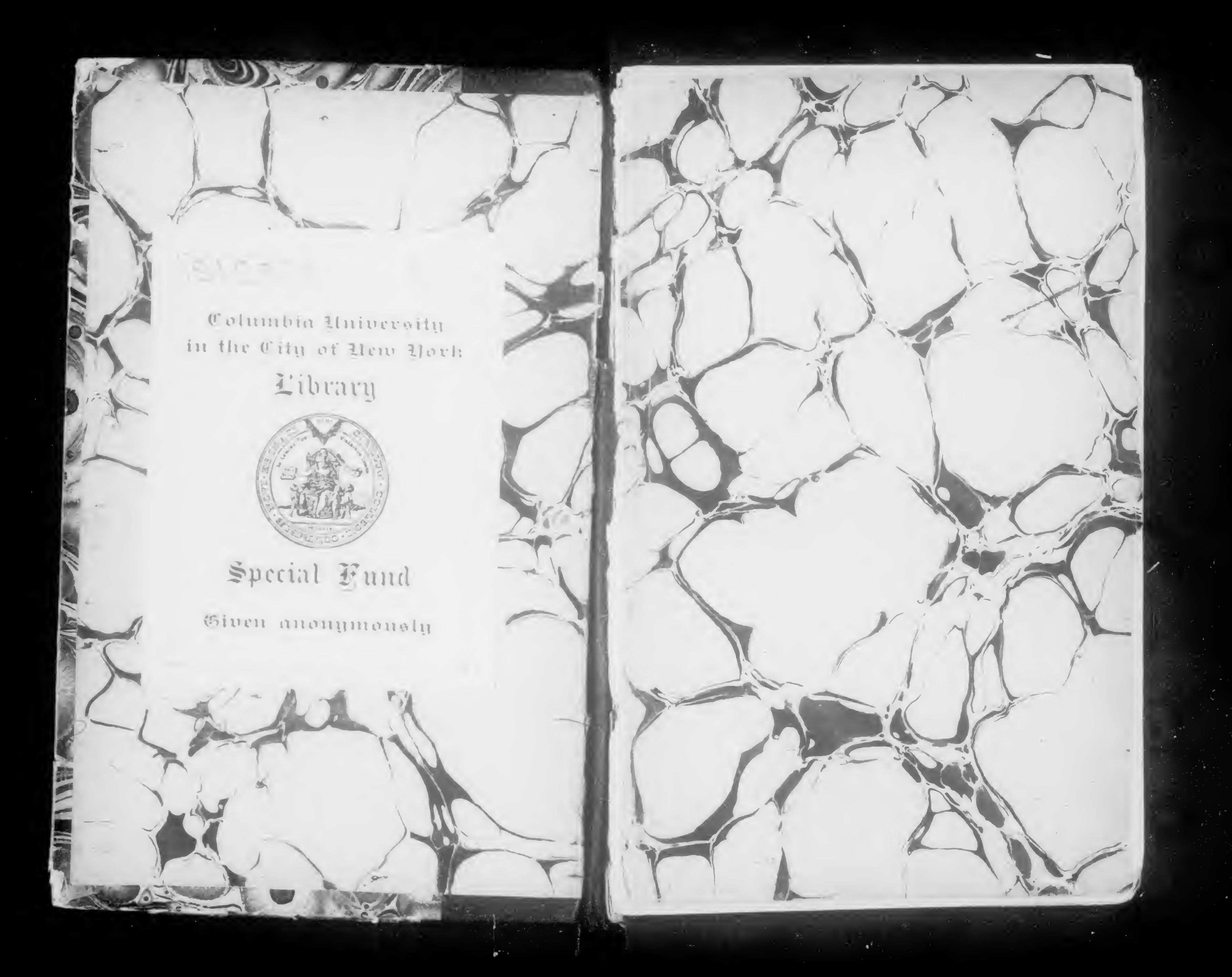
1 2 3 4 5

Inches

1.0 1.1 1.25 1.4 1.6 1.8 2.0 2.2 2.5 2.8 3.2 3.6 4.0 4.5

MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.




Columbia University
in the City of New York
Library
Special Fund
Given anonymously


Sp
cd

COURNOT

ET

LA PSYCHOLOGIE VITALISTE

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR :

La Prière. *Essai de psychologie religieuse*. 1 volume in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* . . . . 7 fr. 50

COURNOT

ET

LA PSYCHOLOGIE VITALISTE

PAR

J. SEGOND

Professeur agrégé de philosophie au lycée de Toulon,
Chargé d'une conférence complémentaire de philosophie
à la Faculté des lettres de l'Université d'Aix-Marseille.
Docteur ès lettres

PARIS
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
LIBRAIRIES FÉLIX ALCAN ET GUILLAUMIN RÉUNIES
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1911

A Monsieur MAURICE BLONDEL

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ D'AIX-MARSEILLE

Hommage de respectueuse affection

COURNOT ET LA PSYCHOLOGIE VITALISTE

INTRODUCTION

I

L'ÉTAT DE LA PSYCHOLOGIE A L'ÉPOQUE DE COURNOT

Cournot s'est occupé de la nature de la psychologie dès 1851 (1) ; le dernier ouvrage où il traite la question date de 1875 (2). De cette première à cette dernière discussion, son jugement ne s'est guère modifié (si ce n'est qu'il nous apparaît plus sceptique, dans la dernière, sur la valeur *scientifique* de la psychologie (3), sa connaissance des travaux ne s'est pas étendue, les auteurs auxquels il se réfère sont demeurés les mêmes (4). A vrai dire, son impression à cet égard remonte surtout à l'enseignement philosophique

(1) *Essai sur les fondements de nos connaissances et sur les caractères de la critique philosophique.*

(2) *Matérialisme, Vitalisme, Rationalisme.*

(3) Cf. *Matérialisme...*, sect. III, § 9.

(4) Cf. *Essai...*, chap. XXIII ; *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire*, l. III, chap. IX ; *Considérations sur la marche des idées et des événements dans les temps modernes*, l. III, IV, V ; *Matérialisme...*, sect. III.

qu'il a reçu dans sa jeunesse, à l'« embrouillamini psychologique » dont ne parvenaient pas alors à se tirer les hommes de son âge (1). Les noms qu'il cite à diverses reprises sont constamment ceux de Locke, de Condillac, de Buffon, de Cabanis, de Destutt de Tracy, et des autres « idéologues », de Maine de Biran, des Écossais, de Cousin et de Jouffroy (2). Il fait allusion aussi aux travaux de Gall (3) et des adeptes de la psychologie physiologique et pathologique (4). Nous allons donc essayer, en nous en tenant à ces noms et à ces travaux, d'indiquer, sous ces divers aspects, l'état des connaissances ou des spéculations psychologiques à l'époque où Cournot commença à s'occuper de la question.

« Depuis que la philosophie de Condillac, si dédaigneuse du passé, a cessé de régner en France, on lui a rendu mépris pour mépris ; et pourtant le crédit dont elle a joui auprès d'hommes éminents nous force à croire que cette doctrine aurait pu être mieux interprétée et plus longtemps défendue (5). » Cournot n'adhère point, par ce jugement favorable, à l'« analyse des facultés de l'esprit humain » qu'il reproche à Condillac d'avoir empruntée à Locke (6), et de laquelle il réprouve la méthode strictement « analytique » (7), alors qu'il faudrait mettre en lumière, dans l'ordre psychique et vital, la « synthèse » et l'« invention » (8). Il trouve légitime la réaction contre le *sensualisme*

(1) Cf. *Matérialisme*..., p. 265 (note).
(2) Cf. page 1, note 1.
(3) *Essai*..., chap. XXIII, pp. 306-309.
(4) *Essai*..., chap. XXIII. — *Considérations*..., l. V, chap. V.
(5) *Essai*..., chap. XXIII, pp. 289-290.
(6) *Considérations*..., l. III, chap. IV ; l. IV, chap. III.
(7) *Ibid.*
(8) *Op. cit.*, l. IV, chap. III.

du dix-huitième siècle (1). Mais il reproche à la réaction, telle qu'elle s'est poursuivie dans la psychologie éclectique, d'avoir méconnu précisément ce qu'il y avait d'exact dans la thèse de la « sensation transformée » (2). Il trouve, chez Condillac, si l'on admet le sous-entendu des énergies créatrices (3), le sentiment de la continuité que lui-même s'efforce de rendre évidente dans le développement de l'esprit, depuis la sensibilité obscure des tissus jusqu'aux « jugements nécessaires portés par la raison pure (4) ». Ainsi, le condillacisme, « interprété » en ce sens (5), se réduirait à une « description » de « l'ordre suivant lequel les phénomènes psychologiques se succèdent (6) » ; il laisserait place, sans marquer cette place, à « l'activité de l'esprit (7) » ; il serait simplement, dans l'étude des facultés, l'analogue des méthodes « descriptives » employées par les physiologistes, lorsque, supposant « l'intervention de forces et de principes divers », ceux-ci se bornent à retracer la succession « des circonstances dans lesquelles se produisent les phénomènes » biologiques (8).

Cette « interprétation » du condillacisme « pur » (9) est peut-être infidèle, du point de vue historique. Toutefois, ainsi que Cournot semble l'indiquer (10), les

(1) *Considérations*..., l. V, chap. V.
(2) *Ibid.*
(3) *Essai*..., chap. XXIII, p. 297.
(4) *Op. cit.*, chap. XIII, chap. XXIII. — Cf. *infrà*, chap. III (*La continuité des phénomènes psychologiques*).
(5) *Essai*..., chap. XXIII, pp. 296-297.
(6) *Ibid.*
(7) *Op. cit.*, même chap., p. 298.
(8) *Essai*..., chap. XXIII, pp. 297-298.
(9) *Loc. cit.*, p. 297.
(10) *Ibid.*, p. 298.

disciples mêmes de Condillac ont cherché à marquer cette place de l'activité de l'esprit laissée par lui dans l'indétermination ; cette activité « créatrice » était donc bien sous-entendue par Condillac lui-même (1). D'ailleurs, il s'agit pour nous, afin de « situer » la conception que Cournot se fait de la psychologie, de saisir surtout l' « interprétation » qu'il donne aux thèses des psychologues. Enfin, lui-même, s'il aperçoit dans la formule de Condillac « la juste expression de la continuité qui règne dans la série des phénomènes psychologiques (2) », il reproche justement à Condillac d'avoir, par sa méthode analytique exclusive, négligé de marquer le rôle de la synthèse (3), « de l'énergie vitale et créatrice (4) » ; et c'est précisément à ce sujet qu'il félicite, non les « idéologues » et les « rhéteurs (5) », mais les naturalistes (6) et les médecins (7), d'avoir compris la faiblesse du condillacisme pur (8), d'avoir aperçu, dans l'absence même de la « synthèse vitale », la raison de la discontinuité nette que l'on découvre chez Condillac (comme chez les Cartésiens) entre la vie et l'ordre psychique (9).

La protestation contre ce défaut vient, en effet, du naturaliste Buffon, lequel, en « accordant aux animaux les affections de la sensibilité, comme compatibles avec une nature corporelle », revient à la conception antique « d'une âme sensitive et animale » et

(1) Cf. les *Leçons de philosophie* de Laromiguière.
(2) *Essai*..., chap. XXIII, p. 297.
(3) *Considérations*..., l. IV, chap. III.
(4) *Essai*..., loc. cit., p. 297.
(5) *Considérations*..., l. V, chap. V.
(6) *Essai*..., loc. cit., p. 298.
(7) *Considérations*..., loc. cit.
(8) *Essai*... et *Considérations*..., mêmes références.
(9) *Essai*..., p. 298.

prépare la doctrine de Maine de Biran (1). La correction vient beaucoup moins de l'idéologue Destutt de Tracy que du médecin Cabanis (2).

« Monsieur de Tracy prouve avec beaucoup de sagacité, que toute idée de corps extérieurs suppose des impressions de résistance ; et que les impressions de résistance ne deviennent distinctes, que par le sentiment du mouvement. Il prouve de plus que ce même sentiment du mouvement tient à celui de la volonté qui l'exécute, ou qui s'efforce de l'exécuter ; qu'il n'existe véritablement que par elle ; qu'en conséquence, l'impression, ou la conscience du *moi* senti, du *moi* reconnu distinct des autres existences, ne peut s'acquérir que par la conscience d'un effort voulu ; qu'en un mot le *moi* réside exclusivement dans la volonté (3). » Ces mots de Cabanis semblent indiquer qu'il adopte sur ce point les idées de Destutt de Tracy, et qu'il marque ainsi nettement le rôle que joue l'activité, même l'activité consciente, dans le développement de la « sensibilité », rôle que Condillac aurait simplement sous-entendu (4) ; on trouverait même, dans cette opinion commune à Tracy et à Cabanis le point de départ de la doctrine

(1) *Essai*..., pp. 298-299 : « Buffon a reconnu des *sensations matérielles sans pensée*. Condillac a combattu fortement, et, ce me semble, avec bien peu de ménagement, ces vues de Buffon sur les facultés des animaux, comparées à celles de l'homme ; peut-être de telles vues eussent-elles mérité plus d'égards et un plus mûr examen. » (MAINE DE BIRAN, *Œuvres philosophiques*, t. II, p. 146, note.)
(2) *Considérations*..., loc. cit.
(3) CABANIS, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, t. II, Xe Mémoire, seconde section (*Des premières déterminations de la sensibilité*), pp. 293-294 (nous citons d'après la 3e édition).
(4) Cf. *suprà*, p. 3.

de leur ami, Maine de Biran, sur le rôle du *moi* et de la volonté dans la perception (1). Ce jugement serait confirmé, d'ailleurs, par le titre même du onzième Mémoire de Cabanis : *Influence du moral sur le physique* (2). Certains passages de ce Mémoire accentueraient encore cette impression : « La grande influence de ce qu'on appelle le *moral* sur ce qu'on appelle le *physique*, est un fait général incontestable... Plusieurs auteurs de physiologie et plusieurs moralistes ont recueilli les traits les plus capables de mettre dans tout son jour cette puissance des opérations intellectuelles et des passions sur les divers organes et sur les diverses fonctions du corps vivant (3)... L'action même de la sensibilité n'est pas moins soumise à l'empire des idées et des affections de l'âme (4). Les impressions sont dans nous-mêmes, et non dans les objets : la volonté peut même quelquefois dénaturer entièrement les effets qu'ils produisent sur l'organe sentant (5). » Ce jugement serait toutefois assez peu exact. Maine de Biran a bien noté lui-même le véritable caractère de ces propositions de Cabanis, lorsqu'il a fait observer que cette influence du moral sur le physique se réduisait à une influence du physique sur le physique (6). Ce que Cabanis appelle la « pensée » et la « volonté », ce sont « les organes de la pensée et de la volonté (7) » ; le système cérébral

(1) Cf. en particulier, MAINE DE BIRAN, *Nouvelles Considérations sur les rapports du physique et du moral de l'homme* (*Œuvres philos.*, éd. Cousin, t. IV).
(2) CABANIS, *op. cit.*, pp. 393-426.
(3) CABANIS, *op. cit.*, pp. 400-401.
(4) *Op. cit.*, p. 402.
(5) *Op. cit.*, p. 403.
(6) MAINE DE BIRAN, *Nouvelles Considérations...*, pp. 117-121.
(7) CABANIS, *op. cit.*, pp. 404-406.

est pour lui l'« organe pensant et voulant (1) » ; si cet organe « fait sentir son action aux autres systèmes, il faut qu'à son tour il éprouve leur influence (2) », car « toutes les fonctions forment un cercle qui ne souffre point d'interruption, et celles de l'organe cérébral ne font point exception à la commune loi (3) ». D'ailleurs, « si la pensée diffère essentiellement de la chaleur animale, comme la chaleur animale diffère du chyle et de la semence, faudra-t-il avoir recours à des forces inconnues et particulières, pour mettre en jeu les organes pensants, et pour expliquer leur influence sur les autres parties du système animal (4) ? » Cabanis est donc bien, comme le dit Cournot lui-même, un « médecin matérialiste (5) ». Et, dans un autre mémoire (6), il rapporte « la tendance à l'organisation, la sensibilité que l'organisation détermine, la vie qui n'est que l'exercice ou l'emploi régulier de l'un et de l'autre (7) », aux « lois générales qui gouvernent la matière » et aux « affinités respectives » par lesquelles « les principes élémentaires s'organisent et acquièrent des qualités qu'ils n'avaient point antérieurement (8) ». Mais, si ce n'est point par la détermination d'une « activité de l'esprit » que Cabanis réagit contre le sensualisme condillacien, il n'en admet pas moins, dans l'« histoire physiologique des sensations » (9), une continuité « vitale » que le « cartésianisme » de

(1) CABANIS, *op. cit.*, p. 405.
(2) *Op. cit.*, p. 406.
(3) *Ibid.*
(4) *Op. cit.*, p. 397.
(5) *Considérations...*, l. V, chap. V (t. II, p. 218).
(6) *Des premières déterminations de la sensibilité.*
(7) *Op. cit.*, p. 258.
(8) *Ibid.*
(9) CABANIS, *op. cit.*, t. I (second et troisième Mémoires).

Condillac (1) repoussait, et, somme toute, une véritable « synthèse vitale » (2) et une « énergie créatrice » (3). Il insiste sur la « tendance des parties de la matière à se rapprocher les unes des autres (4) », sur la « propriété d'élection » et la « sagacité d'instinct » que l'on trouve dans les « affinités végétales », et plus encore dans les « affinités animales (5) », sur cette « attraction particulière très puissante » qui « détermine la réunion des portions séparées des organes essentiels (6) »; il soupçonne que ces affinités, que les attractions chimiques, que l'attraction de toute matière vers un centre, « ont lieu par une espèce d'instinct universel, inhérent à toutes les parties de la matière », et que « cet instinct, plus vague dans le dernier degré, développe, en remontant vers celui qui le suit, un commencement de volonté par des choix constants (7) »; on s'élèverait, de la sorte, par « les différents degrés d'organisation », « jusqu'aux merveilles les plus admirées de l'intelligence et du sentiment (8) »; et la « sensibilité », ainsi continue, expliquerait toutes « les autres attractions (9) ». Par ce rattachement du psychique à une sensibilité qui, non seulement caractériserait les tissus vivants les plus simples, mais constituerait la loi même des attractions matérielles, Cabanis dépasse, sans doute, le point de vue qui sera celui de Cour-

(1) Cf. *suprà*, p. 4.
(2) Cf. *suprà*, pp. 2 et 4.
(3) Cf. *suprà*, pp. 3 et 4.
(4) Cabanis, *op. cit.*, t. II, p. 258.
(5) *Ibid.*, p. 260.
(6) *Ibid.*, p. 263.
(7) *Ibid.*, p. 264.
(8) *Ibid.*, pp. 264-265.
(9) *Ibid.*, p. 265.

not (1), il ne maintient pas comme lui une limite entre la *vie* et la *matière* (2), mais il rompt avec le dualisme mal « situé » de Condillac (3), il greffe la psychologie sur la physiologie, il prépare la conception « vitaliste » de l'esprit (4). Il la prépare d'autant mieux qu'il réagit sur un autre point encore contre le « sensualisme » de Condillac. S'il admet que la « sensibilité physique est la source de toutes les idées et de toutes les habitudes qui constituent l'existence morale de l'homme (5) », il n'admet pas « que les idées et les déterminations morales se forment toutes et dépendent uniquement de ce que Condillac et quelques autres appellent sensations (6) »; il rapporte « également » « la production des déterminations morales et des idées » aux « impressions internes » (7); il étudie cette influence dans les affections des viscères du bas ventre (8) et dans les phénomènes de la puberté (9); il observe que, dans ces divers cas, « il ne s'est rien passé que dans l'intérieur (10) ». Il étudie, ainsi que le fait Bichat (11), le développement de la sensibilité interne dans le fœtus (12); il explique par ce développement interne les instincts (13), que la théorie de Con-

(1) Cf. *infrà*, chap. I (*Le vitalisme*).
(2) Cf. même chapitre.
(3) Cf. *suprà*, p. 4.
(4) Cf. également *infrà*, chap. I.
(5) Cabanis, *op. cit.*, t. I, p. 72.
(6) *Ibid.*, p. 88.
(7) *Ibid.*, p. 89.
(8) *Ibid.*, pp. 89-91.
(9) *Ibid.*, pp. 91-94.
(10) *Ibid.*, p. 93.
(11) Bichat, *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, pp. 107-142.
(12) Cabanis, *op. cit.*, t. II, pp. 99-108.
(13) *Ibid.*, pp. 105-115.

dillac ne peut expliquer (1) : il conclut de là qu' « au moment de la naissance, le centre cérébral a donc reçu et combiné déjà beaucoup d'impressions, qu'il n'est point *table rase*, si l'on donne au sens de ce mot toute son étendue (2). » Il ajoute : « Il s'en faut beaucoup que les sensations, les déterminations et les jugements qui n'ont lieu qu'après la naissance, soient étrangers à l'état antérieur du fœtus... Les opérations de l'organe pensant sont toutes nécessairement modifiées par les déterminations et les habitudes générales ou particulières de l'instinct (3). » Et, combattant en raison « des correspondances continuelles générales ou plus particulières et plus intimes entre tous les sens (4) », en vertu aussi des « sympathies des viscères avec le centre cérébral (5) », l'allégorie de l'impression reçue *isolément* par les sens de la statue (6), insistant sur « l'espèce d'instruction progressive qui met en état les organes, dont le concours est indispensable à la production de l'acte sensitif le plus simple, d'associer leurs efforts en les dirigeant vers le but commun (7) », grâce à « cette suite de mouvements que la vie naissante leur imprime (8) », il indique par là quel pourraitêtre le « programme d'un nouveau *Traité des Sensations*, qui ne serait peut-être pas moins utile dans ce moment aux progrès de l'idéologie, que le fut dans le temps celui de Condillac (9) ».

(1) Cabanis, *op. cit.*, p. 110.
(2) *Op. cit.*, t. II, p. 305.
(3) *Ibid.*, pp. 305-306.
(4) *Ibid.*, p. 309.
(5) *Ibid.*, p. 307.
(6) *Ibid.*, pp. 310-312.
(7) *Ibid.*, pp. 303-304.
(8) *Ibid.*, p. 303.
(9) *Ibid.*, p. 315.

« Maine de Biran, l'un des penseurs les plus originaux de ce siècle, a reproduit l'idée antique (d'une âme sensitive et animale et d'une âme raisonnable et libre) sous des formes bien mieux arrêtées (que Buffon), mais par là même empreintes d'arbitraire et d'artifice systématique (1). » C'est à propos de la distinction cartésienne et condillacienne « entre les phénomènes matériels, tous également réductibles au pur mécanisme, et les phénomènes spirituels, tous également incompatibles avec les propriétés essentielles de la matière (2) » que Cournot porte ce jugement. Et, s'il estime que « ce système ingénieux » renferme quelque chose « d'excessif et de contraire aux faits (3) », il tient que « la pensée de Maine de Biran (comme celle de Buffon) tend à exprimer bien plus fidèlement (que celle de Descartes) la hiérarchie naturelle des phénomènes et des fonctions, et la vraie distinction que le Créateur a mise entre l'humanité et l'animalité (4) ». Ce que Cournot loue chez Maine de Biran, c'est donc et la compréhension de la nécessité du « vitalisme », et l'intelligence de la séparation entre l' « étage inférieur » de la série psychologique, « auquel l'animalité participe », et l' « étage supérieur », auquel « il est constant que l'animalité reste étrangère (5) ». Ce qu'il reprend chez lui, c'est l'opposition radicale que ce penseur établit entre l'humanité et l'animalité dans l'homme (6), car « la séparation des étages, bien manifeste lorsque l'on embrasse d'un coup d'œil l'ensemble des assises

(1) *Essai...*, chap. XXIII, pp. 298-299.
(2) *Op. cit.*, p. 298.
(3) *Op. cit.*, p. 300.
(4) *Op. cit.*, p. 301.
(5) *Ibid.*
(6) *Op. cit.*, pp. 300-301.

dont ils se composent, perd de sa netteté vers la région moyenne où ils se pénètrent mutuellement, et n'empêche ni la solidarité du système, ni la réaction des parties les unes sur les autres (1) ». C'est l'idée de la « continuité » des phénomènes psychologiques qui domine cette critique, et Cournot voit, dès lors, chez Maine de Biran et chez Condillac, l'expression à un double point de vue, et la négation aussi à un double point de vue (mais inversement), de cette continuité (2), qui est « la règle » du développement de l'esprit comme la règle de toute la nature (3). Ce jugement est basé sur la lecture du « mémoire » de Maine de Biran sur « l'aperception immédiate », de la « Considération sur les principes d'une division des faits psychologiques et physiologiques », de la note sur la « distinction de l'âme sensitive et de l'esprit selon Van Helmont », ainsi qu'en témoigne la référence exclusive (par deux fois) (4) au tome III des *Œuvres philosophiques* de Maine de Biran publiées par Cousin. Et ce jugement est littéralement confirmé par la phrase finale de la « note » sur Van Helmont : « La philosophie cartésienne fait abstraction de l'âme sensitive ou de la vie moyenne et réduit tout l'homme à l'esprit pur et à la matière sensible (5) », et par cette phrase du « mémoire » : « La distinction des degrés par lesquels on entendrait faire passer toute sensation organique ou animale pour la transformer en pensée, en volonté, est la suite d'une hypothèse illusoire opposée aux premières lois de la psychologie,

(1) *Essai*..., p. 301.
(2) *Op. cit.*, pp., 296-301.
(3) *Op. cit.*, chap. XIII, en particulier p. 414.
(4) *Op. cit.*, chap. XXIII, p. 299. — *Traité*..., t. I, p. 480.
(5) MAINE DE BIRAN, *Œuvres philosophiques*, t. III, p. 315.

dont elle emprunte vainement le langage (1) », ainsi que par cet autre passage du même « mémoire » : « Tout ce qui est affirmé d'un sujet physiologique où l'organisme et la pensée, la passion, l'animalité et l'humanité sont identifiés sous un seul principe, est tout à fait en dehors de la science de nous-mêmes (2). » Du reste, ce jugement de Cournot concorde aussi bien avec le « mémoire » sur « la décomposition de la pensée (3) » et avec les « Nouvelles considérations sur les rapports du physique et du moral » (4). Dans tous ces ouvrages, Maine de Biran est le défenseur d'un « vitalisme » psychologique, analogue à celui de Cournot en ceci qu'il affirme la réalité d'une « âme sensitive », différent de celui de Cournot en ceci qu'il considère les phénomènes psychologiques « supérieurs » comme une « vie » proprement psychologique et « intérieure », et non comme une formation « sociale » et comme un « mécanisme logique » (5).

Nous arrivons tout naturellement par Maine de Biran, cet intermédiaire entre les « idéologues » (6) et les « spiritualistes » (7), aux thèses psychologiques de l'éclectisme, à Cousin et à Jouffroy.

Cournot a parlé plusieurs fois avec ironie de Cousin et de la « psychologie des psychologues » (8). Et l'on peut grouper sous cinq chefs principaux les points de

(1) MAINE DE BIRAN, *op. cit.*, p. 37.
(2) *Op. cit.*, p. 36.
(3) *Œuvres* de MAINE DE BIRAN, t. II.
(4) *Œuvres*, t. IV.
(5) Cf., *Traité*..., t. IV, chap. I ; et *Matérialisme*..., sect. III.
(6) Cf., en particulier, MAINE DE BIRAN, *De la décomposition de la pensée*, Ire part., § V, 1 ; IIe part., § III.
(7) Cf. la *Préface* de Cousin aux *Nouvelles Considérations* (*Œuvres* de MAINE DE BIRAN, t. IV).
(8) *Matérialisme*..., p. 195.

la philosophie éclectique qui ont attiré sa critique et exercé une influence sur la conception qu'il s'est faite de la psychologie.

Cousin hérite de la tradition de Locke et de Condillac, et il entreprend, lui aussi, par une méthode idéologique, l'analyse des *facultés* de l'esprit humain (1). Sans doute, il combat le système des facultés de Condillac, et s'accorde avec Laromiguière pour voir dans « l'activité le vrai point de départ de toutes les facultés humaines (2) »; sans doute encore, il s'élève contre l'artifice du système des facultés de Laromiguière lui-même : « Quoi ! la nature nous a donné trois facultés de l'entendement, et non pas deux, et non pas quatre ! et il s'est trouvé qu'elle a fait la même chose pour la volonté !... En vérité, la nature a traité l'homme bien favorablement pour la métaphysique... Tant que la nature ne sera pas plus grande, la science humaine ne sera pas bien difficile (3) ». Mais ce n'est pas pour repousser la théorie même des facultés; il démontre, en effet, l'impossibilité de la conversion d'« une force, d'une puissance, d'une faculté, de la volonté enfin, dans le désir, phénomène purement passif (4) »; et il va jusqu'à poser cette question : « Nous demanderons à M. Laromiguière s'il ne serait pas plus vrai de dire que la volonté n'est qu'une forme de la liberté, en d'autres termes si la liberté est volontaire ou si la volonté est libre (5) ». (Il ajoute, du reste : « Mais ces questions nous conduiraient trop loin (6) ».) Ailleurs

(1) Cf. *supra*, p. 2.
(2) COUSIN, *Fragments philosophiques*, t. I, p. 157 (*Leçons de philosophie* de LAROMIGUIÈRE).
(3) *Ibid*, pp. 165-166.
(4) *Ibid.*, p. 171.
(5) *Ibid.*, p. 173.
(6) *Ibid.*

il rappelle qu'il a « classé tous les phénomènes de la conscience en trois classes, lesquelles se rattachent à trois grandes facultés élémentaires, la sensibilité, l'activité, la raison », et il observe : « Cette classification a fait quelque fortune, car je la vois reproduite dans presque tous les ouvrages de psychologie qui ont paru depuis quelque temps (1) ». Cette classification des facultés « repose sur l'observation (2) », car la psychologie qui est « le fondement de la philosophie (3) », « ne peut, comme la vraie physique, proclamer trop haut l'observation comme son point de départ nécessaire », et « elle ne se distingue de la physique que par la nature des phénomènes à observer (4) ». « Les phénomènes propres de la « psychologie » sont ceux de cet autre monde que chaque homme porte en lui-même, et qu'il aperçoit à l'aide de cette lumière intérieure qu'on appelle la conscience... Les phénomènes du monde intérieur paraissent et disparaissent si vite, que la conscience les aperçoit et les perd de vue presque en même temps... Il faut les retenir par l'attention le plus longtemps qu'il est possible. On peut davantage encore; on peut évoquer un phénomène du sein de la nuit où il s'est évanoui, le redemander à la mémoire, et le reproduire pour le considérer plus à son aise... La réflexion est à la conscience ce que les instruments artificiels sont à nos sens (5) ». — Cette méthode réflexive qui, étant la lumière, doit être le point de départ de la psycholo-

(1) COUSIN, *op. cit.* préface de la 2e édit., p. 8.
(2) *Ibid.*, p. 2.
(3) *Ibid.*, p. 4.
(4) *Ibid.*, p. 3.
(5) *Ibid.*, p. 4.

gie (1), n'est qu' « une opération rétrograde ; elle développe, mais ne crée pas : tout ce qui paraît dans le point de vue réflexif préexiste enveloppé dans le point de vue *spontané* (2) ». Le problème de la psychologie consiste donc à saisir le « fait primitif, enseveli sous les ténèbres qui environnent le berceau de la pensée (3) ». Mais « comment le saisir ? Si nous cherchons à le saisir, il nous échappe, car alors nous réfléchissons, c'est-à-dire, nous le détruisons (4) ». Pourtant « on peut saisir le point de vue spontané en le prenant pour ainsi dire sur le fait, sous le point de vue réflexif, à l'aurore de la réflexion, au moment presque indivisible où le primitif fait place à l'actuel, où la spontanéité expire dans la réflexion... Il faut le saisir d'un coup d'œil rapide, et, pour ainsi dire, de profil dans des actes de la vie ordinaire qui se redoublent naturellement dans la conscience et se laissent apercevoir sans qu'on cherche à les apercevoir (5) ». Ce fait primitif, « obscur et indéterminé (6) », « ne contient explicitement aucune idée de limité et d'illimité, de relatif et d'absolu, de fini et d'infini, mais il contient implicitement tout cela dans ses aperceptions confuses (7) ». Ainsi dans cette « affirmation primitive (8) », dans cet « exercice de la pensée spontanée (9) », nous trouvons « d'abord nous, le monde et Dieu, nous et le monde avec des formes confusément aperçues et Dieu

(1) Même ouvrage, p. 356 (*Du premier et du dernier fait de conscience*).
(2) *Ibid.*, p. 361.
(3) *Ibid.*, p. 356.
(4) *Ibid.*, p. 361.
(5) *Ibid.*, pp. 361-362.
(6) et (7) *Ibid.*, p. 362.
(8) *Introduction à l'histoire de la philosophie*, p. 118.
(9) *Op. cit.*, p. 120.

sans bornes : le tout dans une synthèse où le clair et l'obscur sont mêlés ensemble (1) ». — Cette « spontanéité de la raison (2) » nous fournit donc la connaissance intuitive (3) de notre moi : « Ce que je sais le mieux, c'est-à-dire le plus immédiatement, c'est moi-même (4) ». Et « je sens et je sais, *certissima scientia et clamante conscientia*, que le moi n'est pas seulement un lien logique et verbal, inventé pour exprimer l'union de mes pensées, mais quelque chose de réel qui les unit et en forme une chaîne continue, en tant qu'il est dans chacune d'elles (5) ». Ce moi est tantôt spontanéité et tantôt réflexion, libre dans un cas, nullement fatal dans l'autre (6) : « Le moi est une force continue dans son exercice, et qui tantôt marche en avant, tantôt rentre en elle-même et s'y constitue un nouveau point de départ, un point d'appui pour son développement ultérieur (7) ». Pour bien saisir la nature foncière de ce moi, « il faudrait sentir le moi se déployant lui-même, sans aucune impulsion extérieure, agissant par sa propre vertu, mais agissant sans s'être commandé d'agir, ne se déterminant point encore, mais déterminant ses actes ou ses pensées, se trouvant sans s'être cherché, s'apercevant sans se poser, en un mot spontané, mais non pas volontaire et libre. *Hic labor* (8) ». — Du moi, « vrai sujet, la

(1) *Introduction à l'histoire de la philosophie*, pp. 120-121. — Ailleurs, Cousin distingue trois éléments dans le fait primitif : « le fini et l'infini, et le rapport du fini et de l'infini ». (*Introd...*, VIe leçon.)
(2) *Ibid.*, p. 120.
(3) *Ibid.*, p. 118.
(4) *Fragments*, t. I, p. 249 (*Du fait de conscience*).
(5) *Ibid.*, p. 250.
(6) et (7) *Ibid.*, p. 251.
(8) *Ibid.*, p. 253.

raison est tout aussi distincte que la sensation et les impressions organiques (1) ». Cette raison « tient étroitement et à la personnalité et à la sensibilité, mais elle n'est ni l'une ni l'autre ; et c'est parce qu'elle n'est ni l'une ni l'autre, c'est parce qu'elle est en nous sans être nous-même, qu'elle nous découvre ce qui n'est pas nous, des objets autres que le sujet lui-même et placés hors de sa sphère (2) ». Ainsi « la raison atteint aussi bien les êtres que les phénomènes ; elle nous révèle le monde et Dieu avec la même autorité que notre existence et la moindre de ses modifications, et l'ontologie est tout aussi légitime que la psychologie, puisque c'est la psychologie qui, en nous éclairant sur la nature de la raison, nous conduit elle-même à l'ontologie (3) ». Spontanée, la raison est une « inspiration (4) » ; et l'inspiration, « aperception des vérités essentielles et fondamentales (5) », « est une sorte de révélation véritable, cette révélation naturelle qui a été faite à tous les hommes (6) ». Par cette « distinction de la raison spontanée et de la raison réfléchie (7) », on s'aperçoit « que rien n'est moins personnel que la raison, surtout dans le phénomène de l'affirmation pure (8) » (bien que la réflexion, qui par l'analyse nous livre les « catégories », soit personnelle et volontaire (9), « et que les vérités qui nous sont ainsi données sont des vérités absolues, subjec-

(1) *Fragments*, pp. 10-11.
(2) *Ibid.*, p. 11.
(3) *Ibid.*, p. 12.
(4) *Introduction...*, p. 118.
(5) *Ibid.*
(6) *Ibid.*, p. 119.
(7) *Ibid.*, p. 122.
(8) *Ibid.*
(9) *Ibid.*, p. 121.

tives sans doute par leur rapport au moi qui les aperçoit, mais objectives en elles-mêmes parce qu'elles en sont indépendantes (1) ».

Jouffroy attire l'attention de Cournot à cause de ses vues sur la nature de la raison et sur le doute insurmontable qu'élève celle-ci au sujet de sa propre valeur (2). Et Cournot ne semble avoir connu de Jouffroy que la célèbre *Préface* à la traduction des *Œuvres de Reid* (3). Or, les thèses que défendait Jouffroy dans cette *Préface* devaient déplaire à Cournot pour le motif même qui lui rendait sympathique la psychologie de Cabanis, puisque Jouffroy séparait la « science de l'esprit » des sciences de la nature, demandant que l'on « repliât sur son esprit la force de son attention, et que l'on en étudiât, par ce moyen direct, la nature et les lois (4) », se plaignant que, malgré « la protestation de Descartes, les phénomènes du monde intérieur eussent été de nouveau et de cent façons involontairement assimilés à ceux du monde physique, soumis à leurs lois, expliqués par leurs lois (5) ». Lorsque, d'ailleurs, Jouffroy distingue, dans la science de l'esprit, comme dans les sciences physiques, « les questions premières, qui portent immédiatement sur des faits et que l'observation des faits suffit pour résoudre, et les questions ultérieures, qui ne peuvent l'être que par le raisonnement tirant de certains faits les inductions qu'ils renferment (6) », voici comment il détermine, pour la psychologie, ces questions de fait :

(1) *Introduction*, pp. 122-123.
(2) Cf. *Essai...*, chap. VI, pp. 180-185. — Cf. aussi *infrà*, chap. VII (*La psychologie rationnelle*).
(3) *Ibid.*
(4) *Œuvres de Reid*, *Préface*, p. LVII.
(5) *Ibid.*, pp. LX-LXI.
(6) *Ibid.*, pp. LXIV-LXV.

« Quelles sont les facultés de l'âme; comment agissent-elles ? de quelle manière la volonté se résout-elle ? de quelle manière l'intelligence acquiert-elle la connaissance et y croit-elle ? comment sentons-nous et quelles sont nos différentes sensations (1) » ? Si l'on excepte ce dernier problème, ces questions de fait ne diffèrent pas beaucoup des questions déjà « très ultérieures » qui suivent : « L'homme est-il un être simple ou complexe ? quelle est la nature de l'âme ? est-elle distincte du corps ? quelle est la nature, quelles sont les conditions de son union avec la matière (2) ? » Ces indications de « pur psychologue » devaient répugner tout ensemble et aux conceptions « vitalistes » de Cournot (3), et à sa défiance de l'observation interne (4), et à sa thèse de la nécessité de l'expérimentation physiologique et anatomique et statistique pour la constitution *scientifique* de la psychologie (5).

Précisément, à l'époque même de Cousin et de Jouffroy, se réclamant de façon expresse de la tradition des idéologues, mais surtout de Cabanis (6), en réaction (il est vrai) contre le « vitalisme » de Barthez et même de Bichat (7), protestant contre la « psychologie des psychologues », un physiologiste, Broussais, avait esquissé une psychologie *scientifique*, « rattaché » avec Gall « les facultés aux organes (8) », raillé « l'ontologie,

(1) *Œuvres de Reid. Préface*, p. LXIV.
(2) *Ibid.*
(3) Cf. *infrà*, chap. I.
(4) Cf. *infrà*, chap. V (*La psychologie philosophique*).
(5) Cf. *infrà*, chap. V et VI (*La psychologie empirique*). — Sur Jouffroy, cf. chap. VII.
(6) Broussais, *De l'irritation et de la folie. Préface*. p. LXIX-LXXII.
(7) Voir *infrà*. Éclaircissement I (*Les origines du vitalisme de Cournot*).
(8) Cf. *infrà*, chap. VI.

soi-disant éclectique, des kanto-platoniciens (1) ». Et sa critique s'était portée, comme devait le faire celle de Cournot (2), sur la « prétendue observation que » les *spiritualistes* « appellent *intérieure*, et qui, si nous les en croyons, dépasse l'observation par les sens de toute la hauteur qui sépare le moral du physique, le ciel de la terre, le sacré du profane (3) ». Les métaphysiciens, disait-il, pressé par les objections des anatomistes (4), perdant « tout crédit auprès des savants (5) », voyant « réduire leur science à des notions physiologiques (6) », « ont essayé de rétablir le crédit de l'ontologie philosophique en la fondant sur ce qu'ils ont appelé *les faits de conscience* (7) ». Ce recours a embarrassé les idéologistes et même les médecins (8), et « c'est aux médecins » qu'il faut « faire la révélation de ces mystères », car c'est à eux seuls qu' « il appartient de déterminer ce qu'il y a d'appréciable dans la causalité des phénomènes instinctifs et intellectuels (9) ». Ce n'est pas que l'on puisse nier le fait de « se réfléchir sur soi-même (10) », « ce phénomène d'innervation intra-cranienne qui nous distingue dans la série des animaux et qui nous place à leur tête (11) », mais que plusieurs d'entre eux nous présentent (12). Mais comment, avec « cette faculté »,

(1) Broussais, *op. cit.*, p. LXXV.
(2) Cf. *infrà*. chap. V.
(3) Broussais, *op. cit.*, p. LXXII.
(4) *Op. cit.*, t. II, pp. 5-6.
(5) *Ibid.*, p. 6.
(6) *Ibid.*, p. 6.
(7) *Ibid.*
(8) *Ibid.*, pp. 8-10.
(9) *Op. cit.*, t. I, p. LXXIX.
(10) T. II, p. 10.
(11) *Ibid.*, p. 11.
(12) *Ibid.*, pp. 11-14.

« construire une science particulière » (1) ? « Les psychologistes disent qu'il faut écouter le langage de la conscience, et pour cela se recueillir, se placer dans le silence et dans l'obscurité, afin qu'aucun sens ne travaille ; en un mot, s'écouter penser. Ils affirment sérieusement que lorsqu'on s'est longtemps exercé à ce genre de rêverie, on découvre un monde nouveau, peuplé d'une foule de faits liés entre eux par des rapports naturels dont on peut saisir les lois ; des faits, enfin, dont la contemplation assidue élève le psychologiste fort au-dessus des autres hommes (2). » Or, ce qu'ils peuvent ainsi trouver dans leur conscience, ce sont « des sensations provenant des viscères qui correspondent avec le cerveau, des sensations vagues, indéterminées (3) » ; et encore « ils y trouveront tout cela sans se douter d'où cela vient (4) », car ils ne pourraient l'apprendre que des médecins qui étudient « les irritations de l'ensemble viscéral et la folie (5) » ; ils y rencontreront aussi « des sensations tellement associées avec les corps qui ont impressionné les sens qu'elles ne peuvent se renouveler sans que l'on pense à ces mêmes corps (6) ». On accordera au « psychologiste » qu' « il est certain de jouir quand il jouit (7) » ; mais seuls

(1) Broussais, *op. cit.*, p. 14.
(2) *Ibid.*, p. 15.
(3) *Ibid.*, pp. 15-34.
(4) *Ibid.*, p. 16.
(5) *Ibid.* — « Le mot Irritation représente l'état des *parties vivantes irritées*. Il est applicable à tous les corps vivants, puisque tous sont doués de l'irritabilité (ou sensibilité) des tissus vivants ; mais on ne s'en sert dans le langage médical que pour désigner l'exaltation anormale de cette propriété vitale » (T. I, pp. 1-3.)
(6) *Ibid.*, p. 17.
(7) *Ibid.*, p. 19.

les sens pourront lui donner la certitude de la forme réelle d'un corps « affirmée d'après cette inspection intérieure (1) ». La conscience est, d'ailleurs, inapte, sans l'aide des « idées acquises par tous les sens (2) », à donner aux psychologistes une notion du « principe intelligent (3) », puisqu' « ils n'ont pas une seule expression, pour traiter ces sortes de sujets, qui ne soit figurée (4) ». Ce qu'ils prennent pour la conscience de leur « principe incorporel », ce sont les sensations internes, comme celle de dépit, qu'ils éprouvent lorsqu'ils s'efforcent en vain de s'exprimer en termes non sensibles, sensations qui « ne sont elles-mêmes que des irritations de leurs viscères », dont « la santé de l'appareil splanchnique peut souffrir », et dont le sage qui « consacre ses facultés à l'acquisition de connaissances utiles est exempt (5) ». Il faut donc « rallier les phénomènes instinctifs et intellectuels à l'excitation du système nerveux, ce qui leur donne une place importante parmi les causes génératrices de l'irritation (6) », car « les sens montrent clair comme le jour que les phénomènes intellectuels sont des résultats de l'action d'une matière nerveuse périssable (7) », et c'est une « énorme inconséquence de dire que la vue vient de l'œil, l'ouïe de l'oreille, le tact des extrémités nerveuses de la peau, l'odorat du nez, le goût de la bouche, et de nier que la pensée vienne du cerveau (8) ». Le psychologiste nie ce dernier point

(1) Broussais, *op. cit.*, pp. 19-20.
(2) *Ibid.*, p. 22.
(3) *Ibid.*, pp. 20-22.
(4) *Ibid.*, p. 22.
(5) *Ibid.*, pp. 24-26.
(6) *Op. cit.*, t. I, p. LXXXI.
(7) T. II, p. 33.
(8) *Ibid.*, pp. 33-34.

« parce qu'il ne voit pas son cerveau en action (1) »; mais si, pour cette fonction comme pour celles des sens, il vérifie par les sens sur les autres corps cette action qu'il ne voit pas en lui-même, il sera « bientôt convaincu que la pensée se développe, s'altère et se détruit avec le cerveau, et que celui qui perd la tête perd la pensée, comme celui à qui on arrache l'œil perd la perception des couleurs (2) ». Et l'on peut, grâce à cette conclusion, qui n'est pas une hypothèse (3), instituer des expériences physiologiques sur les « facultés » de l'homme : « On suspend la volonté, et on la fait reparaître à son gré en comprimant le cerveau. Toutes les fortes congestions du cerveau la suppriment d'abord ; toutes les phlegmasies du même organe l'anéantissent par leur durée (4). » Les « facultés » que le psychologiste suppose dans le « moi immatériel (5) » n'existent pas plus que ce prétendu moi simple (6), lequel, « n'étant qu'une sensation, ne saurait être autre chose qu'une modification inexpliquée de la matière nerveuse du cerveau (7) ». « Si les psychologistes ont la prétention de disserter sur l'origine des facultés intellectuelles, il faut qu'ils aillent étudier l'anatomie, la physiologie, et même la pathologie, non dans les livres, mais au lit même des malades. Cette dernière observation leur en apprendra plus que tous les traités d'idéologie (8). » Les véritables « facultés

(1) Broussais, *op. cit.*, p. 34.
(2) *Ibid.*, p. 34.
(3) *Ibid.*, p. 63.
(4) *Ibid.*, pp. 67-68.
(5) *Ibid.*, pp. 77-82.
(6) *Ibid.*, pp. 68-76.
(7) *Ibid.*, p. 76.
(8) *Ibid.*, p. 87.

organiques », qui sont « des modes d'excitation de l'encéphale », doivent être « rattachées à des régions déterminées » de celui-ci (1) : « Il y a, dans l'intérieur du crâne, un sens correspondant à ces sortes de stimulations, comme il y en a à l'extérieur qui correspondent exclusivement à certains agents stimulateurs de la nature (2) », et « les cranioscopistes s'occupent sans relâche à recueillir les faits qui tendent à spécialiser le siège de chaque série d'idées et de chaque impulsion instinctive (3) ». C'est ainsi que Gall « a fait voir à quelles régions de l'encéphale pouvaient correspondre et l'amour de l'approbation et l'amour propre (4) » ; c'est ainsi encore que l'on peut admettre qu'il existe une « région encéphalique correspondant à la fermeté (5) », ou bien encore, avec Gall et Spurzheim, attribuer l'*idéalité* à « une région déterminée de l'encéphale (6) ». « Il se pourrait », d'ailleurs, « que toute la masse cérébrale fût simultanément en action dans chacune des facultés, et que les résultats de cette action ne variassent que par le degré d'impulsion vers le mouvement musculaire, qui proviendrait de chacune des régions de cette masse, de telle sorte que les plus fortes seraient données par les régions les plus volumineuses et les plus exercées, et vice versa (7) ». Ainsi, les phrénologistes n'imitent pas les psychologistes, les « analystes de nos facultés mentales », « qui se tiennent dans leur vague habituel sur la nature de nos facultés (8) », et « celui

(1) Broussais, *op. cit.*, p. 179.
(2) *Ibid.*, pp. 159-160.
(3) *Ibid.*, pp. 161-162.
(4) *Ibid.*, p. 242.
(5) *Op. cit.*, t. I, pp. 304-312 ; t. II, pp. 243-244.
(6) T. II, p. 269.
(7) T. I, p. 307.
(8) T. I, p. 335.

qui refusera de faire tout ce qu'il faut pour fixer ses opinions sur la question de savoir si les substantifs (comme *fermeté*, *idéalité*, etc.) ne représentent pas des actions du cerveau dans certains modes et dans certaines régions, plutôt que des abstractions sans siège déterminé, restera fort au-dessous de la hauteur où est parvenue la physiologie du système nerveux (1) ».

Ainsi, à l'époque où Cournot aborde le problème de la psychologie, deux courants psychologiques se manifestent ; l'un, celui des « analystes », qui, même chez les « ontologistes » comme Cousin et les « spiritualistes » comme Jouffroy, se rattachent à la tradition de Condillac et de Locke, et, séparant la « science de l'esprit » de celle du corps vivant, étudient les facultés avec le seul instrument du langage (2) ; l'autre, celui des « biologistes » qui, même chez les purs matérialistes comme Broussais, se rattachant à la tradition de Cabanis, réagissent contre cette analyse exclusive des facultés, greffent la science de l'esprit sur celle du corps « vivant », déterminent une étude « expérimentale » des phénomènes intellectuels, et opposent une psychologie *scientifique* à la « psychologie des psychologues ».

II

LES BASES PHILOSOPHIQUES DE LA PSYCHOLOGIE DE COURNOT (3).

Cournot a pris un tel soin de bien marquer la place de la psychologie, telle qu'il la conçoit, dans l'économie générale des connaissances humaines ; il l'a tellement située par rapport aux divers domaines de la nature, tellement insérée dans les catégories diverses, et pourtant relatives, de l'explication, que l'on est obligé, pour bien entendre sa conception sur ce point particulier, de se référer aux vues d'ensemble qu'il a exposées lui-même sur la nature et la connaissance, sur la « raison des choses » et sur l' « ordre des idées (1) », bref de déterminer quelles sont les bases « philosophiques » de la psychologie, dont il marque ainsi la place et le caractère.

(1) T. I, pp. 334-335.
(2) Cf. *infrà*, chap. V.
(3) Cf., pour ce chapitre, l'article de M. Parodi sur le *Criticisme de Cournot* (Rev. de Métaphysique et de Morale, mai 1905).

Chercher la raison des choses par la critique des idées régulatrices de l'entendement, telle est la tâche que Cournot assigne à la spéculation philosophique (2). Et, comme les idées, si on ne se borne pas à les envisager à titre de phénomènes qui apparaissent dans l'esprit humain (ce qui est le propre de l'étude « psychologique » à laquelle on les soumet), ont une valeur représentative (3), il est inévitable que l'ordre hiérarchique que l'on institue entre les catégories de la connaissance coïncide avec l'ordre hiérarchique que l'on découvre entre les domaines de la nature (4). La « logique supérieure », en laquelle consiste la théorie de la connaissance, et qui a pour fonction de démêler l'apparence de la réalité (5), est donc en même temps une classification des connaissances humaines (6) et une sorte de « métaphysique » des diverses « assises »

(1) *Essai*..., chap. XXI, pp. 225-228.
(2) *Essai*..., chap. XXI, pp. 226-228.
(3) *Ibid.*, p. 227.
(4) Voir tout le *Traité*..., en particulier, la *Préface*.
(5) Cf. *Essai*..., chap. I-VI. — *Considérations*..., l. III, chap. IV. — *Matérialisme*..., sect. IV.
(6) Voir *Essai*..., chap. XXII.

naturelles (1). D'ailleurs, puisque la connaissance non rudimentaire mais « organisée » et « développée », n'est autre que la science positive (2), et cette logique supérieure consistera dans une épreuve des idées régulatrices par leur usage scientifique (3), et cette métaphysique de la nature se ramènera à la discussion de cette même épreuve scientifique des idées régulatrices (4). On voit par là que cette philosophie n'aura point pour visée de « pénétrer les choses qui passent tous nos moyens de connaître (5), » et qu'elle ne sera nullement « ontologique (6). » Elle professera donc que le « fond » des choses, s'il ne nous échappe pas entièrement, est ce que nous connaissons le moins, et que la « forme » est, dans tous les domaines, ce que nous saisissons le mieux (7). Les catégories, à la critique desquelles elle se réduit, ne sont, au reste, que les principes « formels » du savoir ; et, comme une détermination de ce qui est « formel » n'est autre qu'une détermination de l' « ordre (8) », il en résulte que l'idée de l'ordre est l'idée régulatrice suprême (9), et que la philosophie n'est que l'étude critique de l' « idée de l'ordre, représentative de la « raison des choses (10). »

Ainsi, l'on peut se rendre compte de la valeur relative qu'il faut assigner aux trois catégories dont for-

(1) *Traité*..., t. III, chap. X, p. 500. — *Matérialisme*..., p. 58.
(2) *Essai*..., chap. VII, pp. 194-195.
(3) *Traité*..., passim, en particulier *Préface*.
(4) Voir tout le *Traité*.
(5) *Essai*..., chap. IX, p. 275.
(6) *Ibid.*
(7) *Essai*..., chap. I. — *Traité*..., t. I, chap. I.
(8) *Traité*..., loc. cit.
(9) *Essai*..., chap. VI, pp. 180-184.
(10) *Essai*..., en particulier, chap. II, VI, XXI.

cément toute psychologie fera usage, celle de « substance », celle de « cause » et celle de « finalité ». L'idée de substance, pivot de l'ontologie aristotélicienne (1) et cartésienne (2), n'est point soustraite à la critique (3) ; « elle aussi demande à être jugée par ses œuvres (4) ». Sans doute, elle naît inévitablement dans l'esprit de l'homme, puisqu'elle procède de la connaissance de l'identité personnelle (5) ; mais cette apparition subjective ne suffirait pas à lui assurer une valeur réelle, si l'expérience du physicien ne la confirmait en la réalisant dans la « masse » des corps pondérables (6). L'expérience ne la confirme pas encore en ce qui regarde la physique des impondérables (7) ; et l'idée de « matière », incarnation positive de celle de substance (8), est malaisément définissable dans cet ordre (9). La physique corpusculaire, qui place la substance dans l'atome, est amenée, par une critique de cette « image », à réduire les corps à des centres d'attraction et de répulsion (10), donc à renoncer théoriquement à faire usage, à cet égard, de l'idée de substance (11). Enfin, lorsqu'on arrive aux sciences de la vie, le hiatus qui les sépare des sciences de la matière consiste précisément en ceci que l'idée de substance devient inappli-

(1) *Essai*..., chap. IX.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, p. 290.
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*, pp. 290-291.
(6) *Essai*..., chap. VIII.
(7) *Ibid.*
(8) *Essai*..., chap. VIII et IX.
(9) *Ibid.*
(10) *Essai*..., chap. VIII.
(11) *Ibid.*

cable aux organismes (1), le principe organisateur ne pouvant, à moins d'introduire dans la science positive des incohérences irrémédiables, être réputé adhérent à telle ou telle molécule organique (2). Si donc la psychologie empirique se trouve greffée sur la physiologie (3), on voit que l'idée de substance ne lui sera que d'un faible usage, que la notion d'une âme substantielle n'aura pas en psychologie une valeur scientifique (4), que la psychologie animale et humaine, dans cette mesure, n'aura pas un caractère « ontologique (5) ». Quant à la psychologie rationnelle et supérieure, à base sociologique (6), elle exclura l'idée de substance à un double titre : d'une part, parce que les sciences de la société se réfèrent à l'idée de la vie (7) ; d'autre part, parce qu'elles se réfèrent surtout à l'idée d'un mécanisme purement formel, donc à l'idée pure de l'« ordre logique (8) ». — La critique de l'idée de « cause » donne des résultats différents. Elle aussi procède de l'expérience consciente, puisqu'elle vient « du sentiment intime de l'activité et de la personnalité humaine (9) », et, sous la forme moins générale d'idée de « force (10) », « de la conscience du pouvoir que nous avons d'imprimer des mouvements à notre propre corps et aux corps qui nous entourent », ainsi

(1) *Essai...*, chap. IX.
(2) *Ibid...*, pp. 287-288.
(3) *Matérialisme...*, II, § 8, III, § 9.
(4) *Traité...*, l. III, chap. IX.
(5) *Ibid.*
(6) *Traité...*, l. IV, chap. I.
(7) *Traité...*, l. III, chap. I ; l. IV, *passim*. — *Matérialisme...*, III, § 2.
(8) *Traité...*, l. IV, *passim*. — *Matérialisme...*, III, *passim*.
(9) *Essai...* chap. II, p. 30.
(10) *Ibid.*

que du sentiment de l'effort musculaire exercé par le vivant (1) ; mais l'épreuve scientifique lui assure une réalité d'autant plus incontestable que l'on approche davantage du domaine psychologique (2). Sans doute, le dynamisme, envisagé comme explication ontologique du fond des choses, le dynamisme leibnitzien, est inacceptable du point de vue de la pure logique des sciences (3) ; mais l'« idée » de « force », incarnation de celle de cause (4), si on l'envisage comme « régulatrice » de la science des corps, si l'on voit en elle l'expression de la liaison rationnelle et intelligible des phénomènes (5), impose à l'esprit un dynamisme scientifique très conciliable avec l'échafaudage « imaginaire » des atomes substantiels (6). Et, lorsqu'on arrive aux sciences de la vie, la nécessité de recourir à un principe organisateur (7), la prépondérance décisive qu'acquiert ici la « forme » permanente sur la « matière » changeante (8), tout enfin oblige l'« intelligence ordonnatrice (9) », pour introduire de la cohérence dans les conceptions scientifiques, à faire regagner à l'idée de cause (c'est-à-dire de « force ») tout le terrain perdu par celle de substance (10). Bien plus, l'importance décisive que l'on aura attribuée à la notion de force, donc de cause, dans le traitement

(1) *Essai...*, chap. VIII, p. 258. — *Traité...*, l. II, chap. I, p. 123.
(2) *Traité...*, l. II et III.
(3) *Essai...*, chap. VIII, pp. 251-252.
(4) *Traité...*, l. III, chap. IX, pp. 480-481.
(5) *Traité...*, l. II, en particulier, chap. IX.
(6) *Traité...*, même chap. — *Essai...*, chap. VIII.
(7) *Traité...*, l. III, chap. I.
(8) *Essai...*, chap. IX, pp. 293-294.
(9) Cf. *Essai...*, chap. XI, p. 345 (note).
(10) *Traité...*, l. III, chap. IX, pp. 480-481.

de la physique corpusculaire, permettra de diminuer l'abîme qui sépare la matière de la vie (1), et assurera une cohérence réelle à la série des connaissances superposées, en établissant une continuité relative entre les assises de la nature (2). L'insertion même (immédiate) de la psychologie sur la physiologie est, dès lors, un indice du rôle essentiel que jouera l'idée de force, donc la catégorie de cause, dans cette psychologie « vitaliste (3) ». — L'idée de « finalité » n'a pas, dans la philosophie de Cournot, le « sens vulgaire (4) » qui a frappé de discrédit l'explication des phénomènes par les causes finales (5). Elle aussi se rattache à l'idée régulatrice de l'ordre, et sert à réaliser l'ordre dans les conceptions scientifiques, et se laisse évaluer par la cohérence scientifique qu'elle réalise (6). Sans doute, la logique supérieure n'est pas exclusive d'une finalité d'ensemble, que celle-ci soit attribuée à l'intelligence personnelle d'un Dieu revêtu d'attributs moraux, ou qu'elle soit envisagée seulement comme l'opération inconsciente et impersonnelle d'une « Nature » étrangère à la moralité (7). Mais cette finalité transcendante du théisme ou du naturalisme ne relève pas directement de la critique philosophique des idées ; celle-ci s'inquiète plutôt de découvrir des « chaînons disjoints » de la finalité (8), et elle entend simplement par là la détermination des « harmonies » inexplicables par le

(1) *Traité...*, l. II, chap. IX, pp. 262-264.
(2) Cf. *Matérialisme...*, I, p. 58 ; et II, pp. 106-107.
(3) *Traité...*, l. III, chap. IV et IX.
(4) Cf. *Essai...*, chap. V.
(5) *Essai...*, chap. V, pp. 131-133.
(6) *Essai...*, même chap. — *Traité...*, l. III, chap. X.
(7) *Essai...*, chap. V, pp. 134-135. — *Traité...*, l. III, chap. X, pp. 498-499.
(8) *Essai...*, chap. V, p. 135. — *Traité...*, l. III, chap. X.

concours fortuit des causes et l'épuisement des combinaisons (1). Il est clair que l'idée, ainsi comprise, n'est pas vérifiable par l'expérience proprement scientifique (2), et qu'elle relève de la cohérence qu'elle assure aux conceptions (3). Il est visible, d'ailleurs, que cette justification ne peut s'instituer que d'une manière probable, par l'élimination du hasard, et qu'elle ne peut impliquer une réfutation en forme des cavillations sophistiques (4). Or, ainsi envisagée, l'idée de finalité permet de rendre raison d'une harmonie relative entre les règnes de la nature, en subordonnant la constitution des types aux conditions fondamentales de leur existence, sans prétendre, selon une méthode ridicule, expliquer ces conditions elles-mêmes par la constitution des types (5). C'est dire que son champ d'application est surtout la région de la vie (6), si l'être vivant se définit par les harmonies fonctionnelles (7), par le « *consensus* merveilleux entre les forces et les actions vitales (8) », par « les liens de solidarité qui unissent harmoniquement toutes les actions vitales, toutes les parties de l'organisme et toutes les phases de ses développements (9) », et si, d'ailleurs, les harmonies typiques et la permanence des types dominent les harmonies fonctionnelles elles-mêmes (10). C'est dire encore que la catégorie de fina-

(1) *Essai...*, chap. V, *passim*.
(2) *Op. cit...*, même chap., pp. 136-139.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*
(5) Même chap., pp. 131-133.
(6) *Essai...*, chap. V et chap. IX.
(7) *Essai...*, chap. IX. — *Traité...*, l. III, chap. I et III.
(8) *Essai...*, chap. IX, p. 284.
(9) Même chap..., p. 279.
(10) *Traité...*, l. III, chap. III.

lité jouera dans une psychologie « vitaliste » un rôle nécessaire, et qu'elle servira en particulier à rendre raison des phénomènes de l'instinct, liés si étroitement à la « faculté de triage ou de *sélection* (1) », au « concert de toutes les tendances de l'organisme vers un but commun (2) », à la « caractéristique de l'espèce (3) ».

Cette critique des idées régulatrices par l'application de l'idée de l'ordre permet de constituer la série « scientifique » des « assises de la nature ». A vrai dire, cette constitution est possible de deux manières : et Cournot, en effet, l'a réalisée par deux fois et selon deux plans distincts (4). Ou bien, considérant que l'idée de l'*ordre* ou de la *forme* est suprême (5), on placera à la base des choses et des idées les rapports logiques et mathématiques (6) ; puis, on abordera les problèmes plus « réels » que servent à éclaircir les notions de *matière* et de force (7) ; ensuite, et avouant le hiatus, on arrivera aux questions relatives aux « êtres », qui impliquent les notions de la *vie* et de l'*organisme* (8) ; enfin, on parviendra à ce domaine mixte où se rencontrent la « vie » et le « calcul », c'est-à-dire aux « sociétés humaines (9) ». Ou bien, suivant l'ordre plus « naturel » des conceptions, on

(1) *Matérialisme...*, II, pp. 89-92.
(2) *Op. cit.*, p. 89.
(3) *Ibid.*
(4) Dans le *Traité...* et dans *Matérialisme...*
(5) *Essai...*, chap. VI, pp. 180-181. — Cf. *Traité...*, l. I, chap. I.
(6) *Traité...*, l. I.
(7) *Op. cit.*, l. II.
(8) *Op. cit.*, l. III.
(9) *Op. cit.*, l. IV. — Cf. l'analogie de cette construction avec la classification des sciences d'A. Comte.

débutera par les notions relatives aux corps, à l'ensemble des questions physiques auxquelles s'applique intégralement la rubrique du *matérialisme* (1) ; puis on trouvera de nouveau le hiatus signalé, et l'on s'attachera à l'ensemble des problèmes auxquels s'applique exactement la rubrique du *vitalisme* (2) ; ensuite, on retrouvera ce *passage du vitalisme au rationalisme* que les « sociétés humaines » nous avaient offert (3) ; enfin, les catégories mêmes de l'« ordre » et de la « forme », groupées sous la rubrique du *rationalisme*, donneront, grâce à l'idée régulatrice de la « raison des choses », l'explication des catégories dont on aura fait usage aux assises inférieures (4). De ces deux plans, le premier semble plus conforme à l'enchaînement « logique » des sciences (5), le second semble mieux répondre à l'étagement « réel » des choses, des êtres, des idées. Il convient de noter aussi que cette dernière méthode est plus favorable que l'autre à la tendance métaphysique qui apparaît chez Cournot, en ce sens que l'on passera plus nettement, d'un rationalisme intégral et exclusif, à cette foi au surnaturel et à cette croyance à l'invisible, que Cournot comprend sous la rubrique « transcendante » de *transrationalisme* (6). Mais l'un et l'autre plan s'accordent pour distinguer la région de la *vie* de celle de la *matière* et de celle de la *logique* (7) ; l'un et l'autre comportent l'établissement d'une symétrie et

(1) *Matérialisme...*, sect. I.
(2) *Op. cit.*, sect. II.
(3) *Op. cit.*, sect. III.
(4) *Op. cit.*, sect. IV.
(5) *Matérialisme...*, p. 275.
(6) *Op. cit.*, sect. IV, § final, pp. 379-393.
(7) Cf. *Traité...*, l. III, et *Matérialisme...*, sect. II.

d'une polarité dans la connaissance et dans les choses (1), s'il est vrai que la vie constitue la zone obscure (2), si les sociétés humaines, de plus en plus régies par le mécanisme (3), sont analogues par là au monde de la matière et des forces calculables (4) et finissent par cadrer avec les rapports formels de la logique (5). Dans l'un et l'autre, dès lors, la psychologie, située sur ce « terrain de transition » qui va du terrain de la vie à celui du calcul (6), demeure intimement soudée à la physiologie et à la morphologie (7), tout en se rattachant de manière étroite à la science des sociétés humaines (8), ce qui établit entre elle et la logique, malgré leur opposition (9), une telle continuité (10) que parfois Cournot désigne la logique elle-même sous le nom de « psychologie rationnelle (11) ».

(1) *Traité...*, préface ; l. III, chap. I.
(2) *Traité...*, préface, p. III. — l. III, chap. I, p. 329.
(3) *Traité...*, l. IV, *passim*. — *Matérialisme...*, III.
(4) Mêmes références.
(5) *Ibid.*
(6) *Matérialisme...*, sect. III, en particulier, p. 188.
(7) *Traité...*, l. III, en particulier, chap. II et III. — *Matérialisme...*, sect. II et III.
(8) *Traité...*, l. IV, chap. I. — *Matérialisme...*, sect. III, pp. 188-195.
(9) *Essai...*, chap. XXIII. — *Traité...*, l. III, chap. II, p. 339. — *Matérialisme...*, sect. III, § 10.
(10) *Matérialisme...*, sect. III, § 10.
(11) *Matérialisme...*, p. 275.

CHAPITRE PREMIER

LE VITALISME

« Nous ne tarderons pas à voir que le vitalisme contient le vrai principe rénovateur de la philosophie du dix-neuvième siècle (1). » Cette proposition de Cournot exprime bien ce qu'il y a de *central* dans sa conception des phénomènes. Et, dès lors, s'il a déterminé, dans sa critique des faits et des connaissances, la nature des faits psychologiques et la place de la psychologie, c'est du point de vue du *vitalisme* qu'il a dû le faire. Nous lisons, en effet, quelques lignes après la phrase citée plus haut : « Il faut songer que la psychologie étudie aussi, à son point de vue, des manifestations de la vie, et chercher dans les conditions fondamentales de la vie le principe des vraies analogies qui doivent renouer le fil de l'induction là où de vieux préjugés d'école l'avaient rompu (2). » La double citation que nous venons d'extraire de l'ouvrage historique de Cournot laisse entrevoir qu'il envisagea la psychologie plutôt en *naturaliste* qu'en

(1) *Considérations...*, l. V, chap. II, *Du progrès des sciences naturelles au dix-neuvième siècle* (t. II, p. 160).
(2) *Ibid.*, p. 161.

psychologue pur ou en philosophe. Cette attitude est sensible dans le récit même qu'il offre de la réaction contre le sensualisme de Condillac aux débuts du dix-neuvième siècle, et dans l'explication qu'il donne de ce progrès, si c'est, non au spiritualisme biranien ou éclectique que cette réaction est due, non plus qu'à l'idéologisme de Destutt de Tracy, mais bien au *médecin* « matérialiste » Cabanis (1).

C'est une *idée fondamentale* de Cournot que la nécessité où l'on est d'un « changement de clef », lorsque l'on passe des phénomènes physiques aux phénomènes de la vie (2). La conception cartésienne du mécanisme vital lui paraît condamnée par le progrès des sciences naturelles (3). Les fluides subtils

(1) *Considérations...*, l. V, chapitre X, *Du mouvement philosophique au dix-neuvième siècle* (t. II, p. 218). — Cf. *suprà*, *Introduction*, I, en partie pp. 3-5 et 20.

(2) *Traité...*, l. III, chap. IX, *Du vitalisme et de l'animisme* (t. I, p. 471) : « L'unité harmonique, la détermination typique et la synergie formatrice, toujours étroitement liées à des dispositions de structure et à des excitations physiques, ne peuvent cependant, à la manière des forces physiques, être réputées adhérentes à un *substratum* matériel, simple ou composé, à une molécule ou à un système de molécules ; d'où résultent nécessairement une incohérence dans le système de nos conceptions et une interruption dans leur enchaînement théorique, lorsque nous passons de la description ou de l'explication des phénomènes de l'ordre physique, à la description ou à l'explication des phénomènes vitaux. » — Cf. *suprà*, *Introduction*, II.

(3) *Essai...*, chap. IX, *De la vie* (t. I, pp. 270-271) : « Le bon sens répugnait à ce que l'on ne vît dans les animaux que des machines ou des appareils chimiques... L'absurdité est la même à confondre ou à identifier avec un terme quelconque de la progression hiérarchique tous ceux qui le précèdent ou qui le suivent. On ne réussit pas à faire éclore du conflit des actions chimiques le germe d'un arbre ou d'un oiseau. »

que les physiciens ont substitués à la « grossièreté » des atomes n'ont point rendu possible la réduction matérialiste de la vie (1). Sans doute, la vie suppose, dans son développement, l'organisation ; mais « on sent, mieux qu'on ne comprend », que le travail de l'organisation est effectué par un principe interne et inconcevable : « L'élément organique le plus simple, un globule, une cellule, témoignent déjà d'un plan de structure et d'une coordination de parties dont on ne pourrait rendre raison par un concours de forces physiques... La force plastique et l'énergie vitale, loin d'attendre pour agir la formation des organes, gouvernent et déterminent la formation de l'organisme, qui ne cesse pourtant pas de modifier, à mesure qu'il se développe, les manifestations de l'énergie vitale et plastique (2). » Ce principe interne a pour caractère distinctif — ce qui le différencie des forces physiques — d'être soumis à la loi de la succession des âges, de traverser une série de degrés en ce qui regarde son énergie, bref d'être sujet à l'usure (3). C'est donc une démarcation inadmissible que celle qui fut tracée par le cartésianisme, et maintenue contre Buffon par Condillac, entre la matière et la pensée, distinction dualiste à caractère substantialiste et ontologique (4) ; si l'on doit admettre l'impossibilité de réduire la raison à la sen-

(1) *Traité...*, l. III, chap. IX (t. II, pp. 471-472).

(2) *Essai...*, chap. IX, (t. II, pp. 275-277).

(3) *Ibid.*, pp. 277-279. — *Traité...*, l. III, chap. I, *De la vie en général* (t. I, pp. 321-323).

(4) *Essai...*, chap. XXIII, *De la psychologie* (t. II, p. 298) : « L'opinion de Buffon était une protestation du bon sens, soutenu de la science et du génie, contre le paradoxe où la prédilection pour les constructions systématiques et les spéculations abstraites avait fait tomber l'école cartésienne. »

sation et la sensation au phénomène nerveux (1), il est également impossible de réduire la vie à la matière ; et c'est même ici qu'il faut tracer la ligne de démarcation essentielle, car c'est dans les phénomènes de la vie qu'est située la région *nodale* de la connaissance (2). Au mystère unique, invoqué par les cartésiens et les spiritualistes, il faut substituer une multiplicité de mystères (3).

Bichat a fort heureusement distingué la vie organique et la vie animale (4) ; et l'on doit distinguer de même la vie animale de la vie intellectuelle (5). Mais, si la vie animale se trouve entée sur la vie organique, la vie intellectuelle se trouve entée sur la vie animale (6).

(1) *Essai...*, pp. 286 et 296. — Chap. IX, *De la vie* (t. I, pp. 270 et 271).

(2) *Traité...*, l. III, chap. X, *De l'idée de la nature* (t. I, pp. 493-494). — *Considérations...*, l. V, chap. V (t. II, p. 223-224). — Cf. *supra*, *Introduction*, II.

(3) *Essai...*, chap. IX (t. I, p. 271).

(4) *Ibid.*, pp. 269-270 : « Le contraste que Bichat a si bien établi entre la vie organique, commune aux végétaux et aux animaux, toujours agissante, jamais suspendue, commençant et finissant la dernière, toujours obscure et sans conscience d'elle-même, et la vie animale, essentiellement irrégulière ou périodique, apparaissant plus tard et finissant plus tôt, se perfectionnant graduellement avec le système d'organes qui y est affecté dans les diverses espèces de la série animale ; en un mot imprimant aux phénomènes qui en relèvent plus d'élévation et moins de fixité qu'il n'y en a dans les phénomènes de la vie organique qui lui sert de fondement. » — Sur Bichat, cf. *Éclaircissement* I.

(5) *Essai...*, chap. IX (t. I, pp. 270-271) : « Ces deux hommes, ou plutôt ces deux vies distinctes (quoiqu'elles se pénètrent mutuellement à l'instar des deux vies organique et animale), ne suivent-elles pas des allures différentes ; n'ont-elles pas leurs périodes distinctes d'enfance, de jeunesse, de virilité et de déclin ? »

(6) *Ibid.*, chap. XIII, *De la continuité* (p. 399). — Chap. XXIII (t. II, p. 286).

Il y a donc, en dépit des démarcations multiples indiquées plus haut, unité de principe entre tous les phénomènes de la vie (1). Une psychologie à caractère *vitaliste* non seulement ne doit pas s'abstraire de la physiologie, mais doit s'insérer sur elle dès les origines mêmes de l'être vivant (2). Il y a, comme le montre le développement du phénomène de la *sensibilité* animale (3), continuité parfaite entre le physiologique et le psychique. Il convient donc, à la différence des psychologues purs, de poser, dès le seuil de la biologie, les problèmes que l'on pose d'ordinaire à propos seulement de la psychologie *humaine* (4). C'est ainsi que l'on doit rechercher, dès ce moment, si l'exercice des forces vitales requiert l'intervention d'un *substratum*, et ne pas attendre, pour instituer cette recherche, qu'il soit question de la *substance* des phénomènes moraux et spirituels (5). C'est ainsi encore que l'on doit s'enquérir de la nécessité d'une *synergie* formatrice pour la constitution ou la régénération du vivant ou des tissus, et ne pas attendre qu'il s'agisse du phénomène

(1) *Essai...*, chap. XIII (p. 297).

(2) *Traité...*, l. III, chap. IX (t. I, p. 470). *Considérations...*, l. V, chap. II (t. II, p. 161).

(3) *Essai...*, chap. XXIII (t. II, pp. 279-280) : « L'irritabilité, force éminemment vitale, n'est que la manifestation rudimentaire d'une puissance de sentir qui va en se perfectionnant à mesure que l'organisation se perfectionne et se complique. »

(4) *Traité...*, l. III, chap. IX (t. I, p. 470).

(5) *Ibid.*, pp. 470-471 : « S'il faut qu'un principe actif détermine et dirige l'évolution organique de la cellule en vue du type qu'elle doit reproduire, quelle molécule sera le siège de ce principe, et comment passera-t-il d'une molécule à une autre, quand les molécules qui constituaient originairement la cellule seront éliminées et remplacées par d'autres, par suite du travail même de l'organisation ? »

moral de la volonté (1). Le rapport entre les motifs extérieurs, conditions de l'acte, et la cause interne qui produit cet acte, est un cas particulier du rapport général entre les conditions externes de l'acte vital et la cause interne d'où cet acte est issu (2). Et c'est même cette position *générale* et *biologique* du rapport qui permet de définir rigoureusement le problème *psychologique* de la liberté, puisque, si l'exercice de la force vitale est un phénomène d'origine *spontanée*, et si l'on peut concevoir que la part de la spontanéité croisse constamment dans ce phénomène, on en arrivera à se représenter une spontanéité pure, qui serait la liberté inconditionnée : « L'acte rigoureusement spontané serait celui qui s'accomplirait en l'absence de toute influence externe et provocatrice, par les seules conséquences de la nature de l'être vivant, par la seule énergie des forces qui lui communiquent le mouvement et la vie. » (3). Cette insertion originelle du fait psychologique sur le fait biologique suppose, d'ailleurs, que le principe de la vie est impénétrable en son essence (4), puisque le

(1) *Traité...*, l. III, chap. IX (t. I, p. 179).
(2) *Traité...*, l. III, chap. IV, *De l'idée de force vitale* (t. I, pp. 382-383). « La vue d'une étoffe rouge excite le taureau, et déjà l'on comprend bien que l'action du rayon rouge sur la rétine de l'animal ne fait que provoquer la commotion nerveuse et l'accès de fureur qui en est la suite ; mais quand la vue d'un morceau de chair sanglante, sans exciter chez l'animal carnassier d'agitation passionnée, l'avertit seulement qu'il y a là une proie à saisir, et lui fait exécuter les mouvements nécessaires pour s'en emparer, la distinction entre l'influence externe qui provoque, et la force interne qui opère, devient aussi évidente que possible. » — Cf. chap. IX (pp. 182-183).
(3) *Ibid.*, p. 383.
(4) *Traité...*, l. III, chap. IX (p. 184).

« fait de conscience », seul clair pour nous, est rattaché par un lien continu à ses origines vitales, et qu'il n'est donc qu'un phénomène « très dérivé (1) », incapable de nous représenter en sa nature ou le phénomène biologique originel ou le phénomène psychologique encore inconscient (2) qui est enté sur celui-là.

C'est pourtant en termes fournis par la conscience, et à propos surtout des données de la conscience, que l'on formule les difficultés de la biologie, et que l'on applique à l'être vivant, afin de les résoudre, les deux concepts fondamentaux de *substance* et de *cause*. L'idée de substance est tirée de la conscience que nous avons de notre personnalité identique (3) ; l'idée de cause est tirée « du sentiment intime de l'activité humaine » et de la conscience que nous avons de l'exercice de notre effort (4). Nous appliquons l'idée de substance aux

(1) *Traité...*, l. III, chap. IX.
(2) *Traité...*, l. III, chap. IX (p. 179). « Il est bien constant par notre propre expérience que beaucoup de sensations, non seulement ne laissent pas de traces dans la mémoire, mais échappent même à notre conscience, à notre sens intime, à notre personne, à notre moi » — *Essai...*, chap. XXIII (t. II, pp. 316-317).
(3) *Essai...*, chap. IX (t. I, pp. 290-291). « Cette idée de substance provient originairement de la conscience que nous avons de notre identité comme *personnes*, malgré les changements continuels que l'âge, l'expérience de la vie et les accidents de toute sorte apportent dans nos idées, dans nos sentiments, dans nos jugements, et dans les jugements que les autres portent de nous. »
(4) *Essai...*, chap. II, *De la raison des choses* (t. I, p. 30) ; chap. VIII, *Des corps* (t. I, p. 258). — *Traité...*, l. II, chap. I, *De l'idée de force* (t. I, p. 123). « L'idée de force provient originairement de la conscience du pouvoir que nous avons d'imprimer des mouvements à notre propre corps et aux corps qui nous entourent, jointe au sentiment intime de l'effort ou de la tension musculaire qui est la condition organique du déploie-

phénomènes physiques, et l'expérience que nous faisons de la persistance identique de la masse dans les corps légitime cette application ; de là, une représentation imaginative d'un *substratum* des phénomènes physiques, ce qui détermine le système atomiste (1). Nous appliquons l'idée de cause aux mêmes phénomènes, en concevant à la suite de Newton les atomes comme sièges de forces qui exercent une action à distance (2), ou bien en concevant avec Leibnitz que la force constitue ce qu'il y a de réel dans la substance elle-même (3), ce qui amène de part et d'autre à regarder les atomes comme un simple échafaudage imaginatif et ce qui détermine un système dynamiste (4). D'ailleurs, la matière impondérable ne se prête pas, comme la matière pondérable, à des expériences qui vérifieraient la légitimité de l'application du concept de substance (5) ; et, lorsqu'on arrive aux phénomènes de la vie, le concept de cause regagne tout le terrain que perd celui de substance (6). Au reste, si le mécanisme pur est inacceptable dans ce domaine, en raison du rôle *informateur* du principe de l'organisation et de la loi des âges (qui n'a pas son analogue dans les lois de la matière brute), le biologiste ne fait que reprendre ce qu'il a prêté au physicien, en utilisant le concept de force, puisque celui-ci procède de l'expérience même de l'être vivant (1). Mais cette expérience, dans la mesure où elle est *consciente*, semble exiger à nouveau l'emploi de la catégorie de substance, puisque les phénomènes de *sensibilité* et de *mémoire* paraissent inexplicables sans un *substratum* personnel et identique (2). Cette exigence paraît moins légitime, si l'on rétablit la continuité dont il a été plus haut question entre les phénomènes conscients et les purs phénomènes biologiques, et si, laissant de côté les spéculations de l'ontologie ainsi que les besoins moraux et religieux (3), on réfléchit que la manière privilégiée, suivant laquelle se révèle à la conscience la sensibilité humaine, ne peut constituer une exception

ment de notre puissance motrice. » — *Ibid.*, l. III, chap. IX (p. 481).

(1) *Essai*..., chap. VIII (pp. 252-255). — *Ibid.*, chap. IX, p. 291.

(2) *Considérations*..., l. III, chap. IV, *Newton, Leibnitz et Locke* (t. I, pp. 315-318).

(3) *Ibid.*, pp. 318-320.

(4) *Ibid.*, pp. 317-320. — *Essai*..., chap. VIII, p. 252 : « La raison intervient pour abstraire l'idée, ou ce qui fait l'objet d'une véritable connaissance, d'avec l'image qui lui sert de soutien, et dont l'intervention nécessaire n'est que la conséquence des lois de notre organisation. »

(5) *Essai*..., chap. IX, pp. 291-292.

(6) *Traité*..., l. III, chap. IX (t. I, pp. 480-481) : « Plus l'appui que prête à l'entendement humain l'idée de substance devient vacillant, plus l'idée de cause doit s'affermir et prévaloir... Une fois arrivés à l'interprétation des phénomènes de la vie, l'idée de cause, de force ou de principe actif regagne nécessairement tout ce que perd l'idée concomitante de réalité substantielle. L'une avait le rôle accessoire et pour ainsi dire facultatif ; elle acquiert le rôle principal et nécessaire. » — Sur cette application des deux concepts, cf. *suprà*, *Introduction*, II, pp. 29-32.

(1) *Traité*..., p. 485.

(2) *Ibid.*, p. 477 : « La puissance de la Nature, l'âme du Monde circulant partout, serviront à donner la raison de la formation et de l'évolution des organismes, de toutes les fonctions de la vie végétative, de toutes les merveilles de l'instinct chez les animaux des classes inférieures ; mais, quand on arrive aux animaux des classes supérieures, à ceux qui ont certainement la faculté de sentir et une mémoire au moins rudimentaire, dira-t-on que c'est l'âme du Monde qui en eux jouit, pâtit ou se ressouvient ? »

(3) *Ibid.*, pp. 473-474, 476-477.

en sa faveur à la loi générale de l'irritabilité vitale, d'où la sensibilité sourde du vivant procède (1) ; on conclurait pareillement, au sujet de la mémoire, qu'une critique de l'application des idées fondamentales doit toujours être introduite « ex analogia universi (2) ». De plus, comme le « fait de conscience » procède lui-même d'une évolution du fait psychologique inconscient (3), l'analogie de l'explication amènerait à appliquer le même concept substantialiste à cette base inconsciente, ce qui déterminerait la conception anomale de modalités incompréhensibles d'un principe incompréhensible (4). Il résulte de là que le problème posé en biologie, grâce au caractère conscient de certains phénomènes biologiques, doit être résolu dans le sens d'un dynamisme *vitaliste*, ce qui n'implique nullement une solution ontologiste (5), puisqu'il s'agit exclusivement, du point de vue de la critique, d'éprouver la valeur d'une idée *fondamentale* (6). L'insertion exacte de la psychologie sur

(1) *Traité*..., pp. 178-179 : « Il n'est guère possible d'admettre philosophiquement que le fait particulier rompe l'ordonnance générale, et qu'un degré d'évolution ou de perfectionnement de plus dans l'organisme rende nécessaire ce dont la raison jusque-là ne démontrait pas la nécessité. »

(2) *Ibid.*

(3) *Essai*..., chap. XXIII (t. II, pp. 279, 300, 317) : « Chaque phénomène psychologique dans son évolution progressive, a, pour ainsi dire, sa première enfance, phase que la conscience ne peut point saisir, ni la mémoire retenir et dont nous ne jugeons que par induction, par analogie, par l'observation indirecte de manifestations extérieures que nous avons de bons motifs de croire liées aux phénomènes intérieurs soustraits à l'observation directe. »

(4) *Traité*..., L. III, chap. IX (t. II, p. 179).

(5) *Ibid.*, pp. 184-185.

(6) *Ibid.* — *Essai*..., chap. IX (t. I, p. 290) : « Cette idée, elle

la biologie permet dès lors, et d'éclaircir la conception « vitaliste » des phénomènes biologiques et de fonder l'interprétation « vitaliste » des phénomènes psychologiques et des faits de conscience eux-mêmes.

Si la psychologie est greffée de la sorte sur la physiologie, il y a forcément un lien entre le phénomène psychique et même conscient et les déterminations de la *morphologie*. Ici, comme partout, la science des *formes* complète la science des *forces* (1). Les harmonies fonctionnelles n'expliquent pas tout dans le vivant ; la réalisation du *type* et la subordination des types, ou même leur filiation, dominent les harmonies fonctionnelles (2). Cela doit être également vrai, du

aussi, demande à être jugée par ses œuvres, c'est-à-dire par l'ordre et la liaison qu'elle met dans le système de nos connaissances, ou par le trouble qu'elle y sème et les conflits qu'elle suscite. »

(1) *Traité*..., l. III, chap. II, *Du cadre des sciences naturelles* (t. I, pp. 333-334) : « Cette antithèse cadre avec la distinction entre l'*anatomie* et la *physiologie* : car il est bien clair que l'étude des formes ne requiert qu'accidentellement le scalpel ou la loupe ; qu'elle ne change pas foncièrement de nature pour porter sur des formes extérieures, ou sur la structure et la disposition des organes internes. Aussi a-t-on eu raison de créer un mot nouveau, celui de *morphologie*, pour désigner, dans son ensemble, la science des formes organiques. »

(2) *Ibid.*, tout le chap. III, *De l'idée de type organique* (en particulier p. 351) : « La diversité des fonctions ou des influences extérieures ne suffit pas pour expliquer la diversité des organismes, et ne l'explique même nullement dans ce qu'elle a de plus caractéristique. D'où la nécessité pour nous de faire intervenir, dans le compte que nous nous rendons des œuvres de la Nature vivante, l'idée de type et de conditions typiques qui dominent même les conditions d'harmonie. Nous nous élevons ainsi jusqu'à la conception d'une anatomie supérieure... »

point de vue du *naturaliste*, en ce qui regarde le phénomène psychique ; et c'est ici, dans la conception des types *organiques*, que se trouve le point d'insertion d'un problème soulevé par les psychologues à propos des « faits de conscience » et non résolu par eux, le problème des *idées innées*. Pour le *psychologue naturaliste*, l'affirmation des « idées innées » résulte nécessairement de l'affirmation des types et des déterminations de la morphologie (1).

Ainsi apparaît, en vertu de cette biologie « vitaliste », le caractère légitime de la réaction signalée plus haut, inaugurée scientifiquement par un médecin et poursuivie par des littérateurs et des rhéteurs au nom d'un spiritualisme ontologique ou moral (2), contre le *sensualisme* du dix-huitième siècle. Le défaut de l'*analyse* des facultés de l'esprit humain, tentée par Locke et Condillac, consiste en la nature exclusivement *analytique* de cette tentative (3). Tous deux ont méconnu les synthèses vitales et psychiques (4), l'invention (5), bref le caractère *biologique* de la conscience et le lien continu qui la rattache, par les phénomènes psychiques inconscients, aux pures racines vitales : « Le vitalisme contient le vrai principe rénovateur de la psychologie. »

(1) *Traité*..., p. 356 : « On croira volontiers que les impressions sensibles suffisent pour expliquer la nature de toutes nos idées, si l'on croit que les influences du dehors ont suffi pour déterminer et varier toutes les formes de l'organisme, c'est-à-dire si l'on n'est pas du tout naturaliste ; sinon, il sera conséquent d'admettre une cause interne et native, qui fixe, dans ce qu'elles ont de fondamental, les formes de nos idées comme celles de nos organes. »

(2) *Considérations*..., l. V, chap. V (t. II, pp. 218-219, 220-221).

(3) *Ibid.*, l. III, chap. IV (t. I, p. 327) ; l. IV, chap. III (t. II, p. 48).

(4) *Ibid.*, t. II, pp. 48-49.

(5) *Ibid.*, p. 49. — Cf. *suprà*, *Introduction*, I, p. 2.

CHAPITRE II

LA PSYCHOLOGIE ANIMALE

Nous avons rencontré plus haut le contraste et l'unité qui existent entre les trois réalisations de la vie : et nous avons vu que, si la vie animale est greffée sur la vie organique, la vie intellectuelle est greffée sur la vie animale. Par là même, la psychologie de l'homme, située à l'étage de l'anthropologie (1), se trouve entée sur une *psychologie animale*, située à l'étage de la zoologie (2). Cette science a été constituée par les observations des naturalistes, lesquels se sont préoccupés depuis longtemps des mœurs des animaux et de leurs instincts (3), voyant dans ces caractères psychiques une caractéristique de l'espèce parfois plus exacte et plus subtile que celle qui est fournie par les différences organiques : « Ainsi, des espèces d'arai-

(1) *Essai*..., chap. XXII, *De la coordination des connaissances humaines* (t. II, p. 276).

(2) *Matérialisme*..., IIe section, § 8, *De la psychologie animale*, p. 170 : « Les animaux ont des fonctions *psychiques* ou *psychologiques* et il y a lieu d'admettre une psychologie animale à aussi bon droit qu'une anatomie ou une physiologie animales. »

(3) *Ibid.*

gnées très voisines par les traits de l'organisation offrent des différences très marquées dans le dessin de leur toile et dans leur manière de l'ourdir (1). « Cette psychologie animale est, d'ailleurs, difficile à constituer, en raison de la distance qui sépare de l'homme les animaux industrieux et sociables tels que la fourmi et l'abeille, en raison aussi des altérations produites par la société avec l'homme dans les caractères psychiques de certains animaux plus voisins de sa nature (2). Ce qui rend l'animal difficilement intelligible, c'est précisément la détermination spontanée de ses actes par l'instinct, puisque l'instinct, faculté de triage et de construction, finalité nullement réfléchie ou logique et à demi inconsciente, expression immédiate du travail organisateur qui définit la vie elle-même, échappe, au même titre que la vie, à l'expérience consciente et logique de l'homme (3).

C'est qu'il n'y a pas de différence réelle entre l'action proprement vitale et l'activité instinctive. Le triage qu'opère la cellule entre les éléments chimiques, l'oiseau l'opère entre les matériaux qui s'offrent à la

(1) *Matérialisme*, p. 171.
(2) *Ibid.*, p. 172.
(3) *Ibid.*, § 1. *De la vie et de l'instinct*, pp. 89-92 : « Point d'exemple plus frappant et plus connu du pouvoir de l'instinct que la construction du nid de l'oiseau... Du premier coup le novice est passé maître, sans que l'âge et l'expérience mettent de différences bien notables entre l'œuvre des aînés et celle des cadets... Si l'ouvrier est dirigé, comme on n'en peut douter, il n'a nulle conscience des règles qui le dirigent, des influences qui le déterminent. Le rang élevé de l'oiseau, sa prééminence à certains égards, font encore mieux ressortir le contraste entre ce travail irréfléchi, inconscient, quoique excellemment approprié à une fin déterminée et l'industrie de l'homme. » — Sur la *finalité*, cf. *supra*, *Introduction*, II, pp. 32, 34.

construction de son nid (1) ; l'élaboration du lait dans les glandes mammaires est de même sorte que l'élaboration du miel par l'industrie de l'abeille (2). La seule différence consiste dans le mouvement de l'animal qui va chercher ses matériaux, aiguillonné par le besoin, tandis que la glande et la cellule reçoivent les leurs (3). Mais, de part et d'autre, nous avons affaire à la même *spontanéité*, laquelle distingue de façon radicale l'être vivant de la matière brute (4), et nous rencontrons une faculté de choix entièrement subordonnée aux besoins (5) ; de part et d'autre, aussi, nous apercevons cette différence entre le vivant et la matière brute, la solidarité de l'être avec lui-même dans le temps (6), qui est l'indice sensible de la finalité. Et c'est bien ici que trouve son application évidente la théorie des types organiques, telle que la détermine une morphologie supérieure ; c'est ici encore que l'on voit clairement la faute de la psycho-

(1) *Matérialisme*, pp. 89-91.
(2) *Ibid.*, p. 91.
(3) *Ibid.*
(4) *Traité*..., l. III, chap. IV (t. I, p. 383) : « Les actes que l'être vivant accomplit en vertu des forces vitales, internes ou *instinctives*, nous semblent marqués du caractère de *spontanéité*, d'autant plus que la cause externe et provocatrice nous paraît avoir en soi moins d'intensité. »
(5) *Matérialisme*..., p. 90 : « Le reptile, le poisson pondent des œufs comme l'oiseau, sans toutefois construire de nids, car la conservation de l'espèce n'exige pas qu'ils en construisent. »
(6) *Essai*..., chap. IX (T. I, p. 280) : « L'organisation de l'embryon et du fœtus est appropriée, non seulement aux fonctions qu'il remplit actuellement, mais encore à celles qu'il doit remplir après des évolutions ultérieures... L'instinct de l'animal économe est en rapport avec la situation où il doit se trouver quand viendra le temps de l'hibernation. »

logie analytique de Condillac et de Locke, laquelle ne faisait aucune part au travail synthétique et vital de l'invention ; c'est ici enfin que prend son point d'attache l'activité géniale (1) que l'on retrouvera dans les sociétés humaines (2), ainsi que cet instinct supérieur et cet enthousiasme, étrangers à la raison, qui « enlèvent l'homme moral dans un « monde invisible (3) ». Les inductions, de nuance métaphysique, que tirera de cette psychologie de l'instinct une philosophie de la vie, l'amèneront à l'idée d'une *Nature*, c'est-à-dire d'une activité instinctive et géniale travaillant sans personnalité ni conscience à la réalisation d'une finalité qui dépasse l'expérience et la logique (4).

(1) *Considérations...*, t. IV, chap. III, pp. 45-49. — *Traité...*, l. III, chap. X, *De l'idée de la Nature* (t. I, pp. 494-497) : « L'instinct et, si l'on veut, le génie quand il ne se montre que sous la forme d'un instinct sublime, se contente de pourvoir, avec une merveilleuse industrie, à la circonstance actuelle, spéciale, et aux besoins du moment... L'instinct saisit l'expédient et les circonstances inspirent cet expédient au génie. »

(2) *Traité...*, l. IV, chap. I, *Du milieu social* (t. II, pp. 2-23) : « Les instincts supérieurs dont Dieu a doué l'homme pour l'accomplissement de ses destinées sociales, et qui créent, conservent, réparent l'organisme social, comme d'autres forces instinctives créent, conservent, réparent d'autres organismes vivants. »

(3) *Traité...*, l. IV, chap. VI, *Des idées religieuses* (t. II, pp. 129-132).

(4) *Traité...*, l. III, chap. X (t. I, pp. 494-499) : « Il semble que, pour la Nature, la manière de poursuivre ses fins ressemble beaucoup plus à l'instinct ou au génie qu'à la raison ou au calcul... L'idée de la Nature, c'est l'idée d'une puissance et d'un art divins, inexprimables, sans comparaison ni mesure avec la puissance et l'industrie de l'homme, opérant toutefois sous l'empire de conditions nécessaires, tendant fatalement et inexorablement vers une fin qui nous surpasse. » — Cf. *supra*, *Introduction*, II, p. 32.

Si donc la région de la vie constitue le point *nodal* de la connaissance, la théorie de l'instinct constitue le point nodal de la psychologie *vitaliste* (1).

A cette détermination de la spontanéité vitale il convient de rattacher le phénomène psychique et biologique de l'habitude (2). Ici encore il s'agit d'une démarcation radicale entre les lois du vivant et celles de la matière. Tandis que les modifications apportées par les agents naturels à la structure d'un bloc de pierre charrié par les eaux ne modifient en rien l'aptitude de ce bloc à céder à l'action de la pesanteur (3), l'*exercice* d'une fonction modifie profondément, dans le sens de la spontanéité, les aptitudes de l'animal : « Chez l'individu, l'imitation engendre l'habitude, elle crée, pour ainsi dire, de toutes pièces les variétés individuelles, ou elle en développe le germe, inné dans l'individu... Une influence à peine sensible provoquera immédiatement une réaction aussi peu apparente ; cependant, cette réaction, en devenant le germe d'une habitude, pourra dans la suite modifier profondément la constitution de l'être vivant, ses fonctions, ses actes, et former le premier anneau de toute la chaîne des destinées qui l'attendent (4). » Et ce n'est point, ici encore, par calcul réfléchi que cette transformation s'opère ; la science, nullement analytique, que possède de l'élasticité des corps un joueur de billard exercé peut nous fournir une notion du phénomène *psychique* de l'habitude (5). Ainsi donc c'est à la spontanéité vitale elle-même qu'il faut

(1) Voir l'*Appendice* à ce chapitre.
(2) *Traité...*, l. III, chap. IV (t. I, p. 384).
(3) *Traité...*, l. III, chap. IV (t. I, p. 384).
(4) *Ibid.*, pp. 384-385.
(5) *Essai...*, chap. XXIII (t. II, pp. 285-286).

rapporter l'origine de la transformation ; et c'est pourquoi la connaissance de l'avenir ne saurait se régler de la même façon, lorsqu'il s'agit de *prévoir* les actes du vivant que lorsqu'il s'agissait de prévoir les états de la matière. Dans ce dernier cas, l'action des agents extérieurs explique entièrement les modifications produites ; et l'on peut tirer de la connaissance du présent celle de l'avenir. Dans le premier cas, l'action des agents extérieurs provoque seulement l'action spontanée de la cause interne ; et l'on ne pourrait tirer la connaissance de l'avenir que de celle des modifications survenues dans le passé de l'être vivant, lesquelles donnent le secret du changement de ses aptitudes, jointe à la connaissance des conditions actuelles (1). Ici donc, les données *historiques* doivent compléter les données *théoriques* (2), en vertu même de la nature de la force vitale, bien que la biologie ne dépende pas nécessairement en elle même des sciences cosmologiques, c'est-à-dire de l'histoire (3). Au reste, cette inter-

(1) *Traité*..., l. III, chap. IV (t. II, pp. 385-387) ; — Voilà deux chiens placés de la même manière par rapport à une proie qu'on leur offre ; le même instinct les pousse l'un et l'autre à s'en saisir ; mais l'un a toujours été abandonné à son instinct et l'autre a été corrigé quand il y cédait dans les mêmes circonstances. Il faut bien reconnaître que la prévision de l'acte qu'accomplit l'animal exige que l'on connaisse, outre son organisation actuelle et les lois générales de l'organisme, le fait qu'il a été précédemment l'objet d'une correction, pour avoir cédé à son instinct dans des circonstances semblables. »

(2) *Essai*..., chap. XX, *De l'histoire et de la science*.

(3) *Traité*..., l. III, chap. II (t. I, p. 340) : « L'arrangement du Monde qui rend possible à une époque donnée la manifestation des actions vitales, n'en est pas le principe déterminant. C'est en elle-même que la puissance créatrice de la Nature trouve, quand l'heure est venue et que les circonstances sont propices, sa raison d'agir conformément à certaines lois générales. »

vention de la spontanéité ne supprime nullement la détermination des actes de l'animal (1) ; il reste seulement que, la part de la spontanéité allant toujours en supplantant celle des conditions extérieures, on conçoit la possibilité d'une spontanéité pure qui serait indépendante de toutes conditions du dehors (2). Mais, si le problème de la liberté, posé à l'ordinaire par les psychologues à l'occasion des déterminations humaines et morales, prend son point d'attache dans la psychologie animale à propos du phénomène de l'habitude, et vient s'insérer de la sorte dans la biologie elle même, cette conception d'une spontanéité transcendante demeure purement problématique, car nous ne connaissons pas suffisamment les lois de la dynamique supérieure pour apprécier exactement toutes les actions et réactions en jeu (3).

(1) *Traité*..., l. III, chap. IV (t. I, p. 387).

(2) *Ibid.*, p. 383.

(3) *Ibid.* — Cf., au sujet de cette conception de la spontanéité et de la liberté, les vues de Ravaisson dans sa thèse : « Dans le monde inorganique, la réaction est exactement égale à l'action, ou plutôt, dans cette existence tout extérieure et superficielle, l'action et la réaction se confondent : c'est un seul et même acte à deux points de vue différents. Dans la vie, l'action du monde extérieur et la réaction de la vie elle-même deviennent de plus en plus différentes, et paraissent de plus en plus indépendantes l'une de l'autre... L'affaiblissement graduel de la réceptivité semble donc de plus en plus l'effet d'une cause hyperorganique... De plus en plus, il faut un centre qui, par sa propre vertu, mesure et dispense la force » (pp. 8-9). — D'une manière tout à fait analogue, M. Bergson, rejoignant la pensée de Ravaisson et celle de Cournot, voit dans les êtres vivants « des *centres d'action réelle* » (*Matière et Mémoire*, p. 18) : il note « que la réaction devient » de plus en plus « incertaine », qu'elle

Ces expressions immédiates du principe de la vie, si elles caractérisent par leur finalité obscure la psychologie animale, ne la constituent pas toute entière. La continuité qui relie l'animal à l'homme se traduit par des phénomènes psychiques communs à tous deux, mais plus sourds chez l'animal, offrant d'ailleurs à travers la série des formations organiques une série de degrés. C'est ainsi que l'on voit se développer graduellement la *sensibilité* animale (1), depuis la simple irritabilité des tissus jusqu'à la sensation distincte des animaux supérieurs; c'est ainsi encore que l'on ne

« laisse place » de plus en plus « à l'hésitation », qu'« un être vivant dispose d'une « part d'indépendance » et qu'une « zone d'indétermination entoure son activité » (*op. cit.*, p. 19), et c'est dans cette « spontanéité de réaction », qui, « diminuant l'action des forces environnantes » sur notre corps, détermine aussi « notre représentation des choses », qu'il aperçoit l'origine de « notre liberté » (*op. cit.*, p. 24). Et s'il n'a point « ramené par là la liberté à la spontanéité sensible », si ce n'est peut-être « chez l'animal dont la vie psychologique est surtout affective », si « chez l'homme, être pensant, l'évolution qui conduit à l'acte libre peut s'appeler une évolution raisonnable », « l'action » n'en « sort » pas moins « de ses antécédents par une évolution *sui generis*, y ajoutant quelque chose d'absolument nouveau » (*op. cit.*, p. 205). Il désigne donc l' « acte libre » comme l' « acte qui émane du moi et du moi seulement, l'acte qui porte la marque de notre personne » (*Essai*..., p. 132) et la « liberté » comme « le rapport indéfinissable du moi concret à l'acte qu'il accomplit » (*op. cit.*, p. 167), « rapport » qui « ne saurait s'exprimer par une loi, l'état psychique d'où sort l'action étant unique en son genre, et ne devant plus se reproduire jamais » (*op. cit.*, p. 181).

(1) *Essai*..., chap. XXIII (t. II, pp. 279-280) : « On ne peut dire par combien de nuances passe cette sensibilité qualifiée d'obscure, qui va en se dégradant des animaux supérieurs jusqu'aux derniers animalcules »

saurait dénier aux animaux une perception (1) et une connaissance en rapport avec leurs besoins (2), partant des idées rudimentaires (3), et même, pour certains d'entre eux, une conscience de leur individualité, laquelle exclut, chez eux comme chez l'enfant, la notion métaphysique d'un moi (4). Ces degrés de la vie psychique, par où la *psychologie animale* se relie à la *psychologie humaine*, témoignent donc de la *continuité* parfaite qui caractérise les fonctions et les phénomènes psychiques.

* * *

Sur le « travail synthétique et vital de l'invention » et sur le caractère de l'activité géniale, cf. Ravaisson, *Rapport*, pp. 200-201 : « C'est ordinairement la faculté de juger qu'on appelle la raison, non celle d'inventer. Et c'est dans l'invention que se font voir surtout cette force et cette grandeur d'esprit auxquelles on donne de nos jours le nom de *génie*. Le génie, de l'aveu de tous, consiste surtout à inventer, à créer. » Et Ravaisson rapproche le génie de « l'enthousiasme » qui « enlève » l'homme, selon l'expression de Cournot, « dans un monde invisible » : « Si la raison est proprement le caractère de l'homme, il y a dans le génie quelque chose qui passe l'homme, quelque chose qu'en effet on a toujours appelé divin... L'inspiration, l'enthousiasme sont bien de l'essence de la création, de la poésie, du vrai génie... Nous pouvons, par une suggestion de ce qui vaut mieux que nous, du moins quelques-uns de nous, être élevés, portés au-dessus de nous-mêmes. » (*Op. cit.*, p. 202.) Quant aux « inductions métaphysiques » que détermine une « philosophie de la vie », si elles s'offrent chez

(1) *Essai*..., p. 280.

(2) *Ibid.*, chap. II, *De la raison des choses* (t. I, p. 20).

(3) *Ibid.*, chap. VII, *Des images et des idées* (t. I, pp. 237, 238).

(4) *Ibid.*, chap. XXIII (t. II, p. 300). — *Matérialisme*..., II, § 8 (p. 171).

Ravaisson de manière plus transcendante, elles présentent une analogie encore avec les vues de Cournot. Lui aussi préconise, en ces matières, « l'emploi de la synthèse » (*op. cit.*, p. 240) ; et il dit au sujet des organismes : « Ces machines elles-mêmes, ces appareils spéciaux, produits d'un art qui nous passe, sont le résultat, sous la direction de cet art, d'un concours harmonique de mouvements élémentaires spontanés » ; il ajoute que, « si nous ne pouvons comprendre comment se forment et se réparent les machines vivantes, ni en conséquence les imiter, c'est qu'elles sont le résultat de mouvements élémentaires spontanés, mais qui, échappant, comme l'a vu Stahl, à toutes conditions d'imagination ne peuvent, en conséquence, être des objets de calcul et de raisonnement » (*op. cit.*, p. 247-248). Et qu'il y ait en tout cela une véritable « *psychologie* vitaliste » et une identification du travail synthétique de l'« activité vitale » à celui de l'« activité instinctive », on en trouve la preuve dans la thèse de Ravaisson : « Non seulement la forme la plus élevée de la vie dans l'humanité, l'activité motrice, renferme en abrégé toutes les formes inférieures qui se développent dans les fonctions subordonnées, mais la série de ces fonctions n'est elle-même que le résumé du développement général de la vie dans le monde, de règne en règne, de genre en genre, d'espèce en espèce, jusqu'aux plus imparfaits rudiments et aux éléments les plus simples de l'existence... Le progrès de l'habitude conduit la conscience, par une dégradation non interrompue, de la volonté à l'instinct et de l'unité accomplie de la personne à l'extrême diffusion de l'impersonnalité. C'est donc une seule force, une seule intelligence, qui est dans la vie de l'homme le principe de toutes les fonctions et de toutes les formes de la vie... Les fonctions les plus involontaires de notre vie, celles de la nutrition, par exemple, ne sont pas des habitudes anciennes transformées en instincts... Mais l'habitude amène au même point les mouvements volontaires, et les transforme en des instincts » (*De l'habitude*, pp. 27-28). Il convient d'ajouter que la « psychologie vitaliste » de Ravaisson, plus proprement *psychologique* que celle de Cournot, plus « métaphysique » aussi et plus « substantialiste », professe que « les mouvements soustraits graduellement » par « l'habitude à la volonté ne sortent pas de la même activité intelligente où ils avaient pris naissance » (*op. cit.*, p. 21),

que « l'habitude, en descendant par degrés des plus claires régions de la conscience, en porte avec elle la lumière dans les profondeurs et dans la sombre nuit de la nature » (*op. cit.*, p. 23), et que « la dégradation de la volonté et de la conscience dans la série graduée des fonctions vitales ne doit être que le signe de la disparition graduelle des conditions de l'entendement et de la volonté réflexive, dans l'identité d'une même âme » (*op. cit.*, p. 28). — C'est bien également et une « psychologie vitaliste » et une « philosophie de la vie » qu'expose M. Bergson dans son *Évolution créatrice* ; mais, à la différence de celles de Ravaisson, elles se refusent à « expliquer la vie par l'intelligence », de peur de « rétrécir à l'excès la signification de la vie » (p. 56). Elles se rapprochent davantage de celles de Cournot, en affirmant que « la vie progresse et dure » (p. 55), que « la réalité » vitale « est sans doute créatrice, c'est-à-dire productrice d'effets où elle se dilate et se dépasse elle-même » (p. 56) ; et, si elles répugnent au finalisme moins cependant qu'au mécanisme (p. 51), elles ne contredisent pas foncièrement en cela les thèses de Cournot, puisqu'elles signifient en cela qu'« en vain on voudrait assigner à la vie un but, au sens humain du mot », « penser à un modèle préexistant qui n'a plus qu'à se réaliser », « supposer », dès lors, « que tout est donné, que l'avenir pourrait se lire dans le présent » (p. 55). Si donc M. Bergson adopte, comme Cournot, le langage finaliste, il voit dans cette « interprétation psychologique » « la meilleure explication » sans doute, mais une « explication » qui « n'a de valeur et même de signification que dans le sens rétroactif », il y voit « une certaine vision du passé à la lumière du présent » (p. 56). Aussi verra-t-il dans l'instinct, comme Cournot lui-même, « le prolongement, ou mieux l'achèvement, du travail d'organisation » (p. 151). Et il observera que « dans les métamorphoses de la larve en nymphe et en insecte parfait, métamorphoses qui exigent souvent, de la part de la larve, des démarches appropriées et une espèce d'initiative, il n'y a pas de ligne de démarcation tranchée entre l'instinct de l'animal et le travail organisateur de la matière vivante ». Il note la double interprétation possible : « On pourra dire, à volonté, que l'instinct organise les instruments dont il va se servir, ou que l'organisation se prolonge dans l'instinct qui doit utiliser l'organe ». Et il note encore,

toujours comme Cournot, que l'instinct est, du point de vue des naturalistes, une sûre caractéristique de l'espèce : « Les plus merveilleux instincts de l'Insecte ne font que développer en mouvements sa structure spéciale, à tel point que, là où la vie sociale divise le travail entre les individus et leur impose ainsi des instincts différents, on observe une différence correspondante de structure : on connaît le polymorphisme des Fourmis, des Abeilles, des Guêpes et de certains Pseudonévroptères (p. 152) ». Comme Cournot encore, il met au centre de l'activité instinctive « l'invention dans son *jaillissement*, c'est-à-dire dans ce qu'elle a d'indivisible, et dans sa *génialité*, c'est-à-dire dans ce qu'elle a de créateur » (p. 178), et, trouvant que « l'instinct est modelé sur la forme même de la vie » et qu'il « procède organiquement », il conclut que, « si la conscience qui sommeille en lui se réveillait, s'il s'intériorisait en connaissance au lieu de s'extérioriser en action, si nous savions l'interroger et s'il pouvait répondre, il nous livrerait les secrets les plus intimes de la vie » (p. 179). Il est vrai qu'il finit par relier, à la différence peut-être de Cournot, et l'activité instinctive et le travail organisateur de la vie à une activité proprement *psychique*, l'« intuition », et qu'il cherche « l'explication concrète, non plus scientifique, mais métaphysique », de la vie et de l'instinct « dans la direction de la sympathie » (pp. 191-192) ; bref, qu'il « rattache la vie soit à la conscience même, soit à quelque chose qui y ressemble » (p. 194), se rapprochant plus à cet égard du « vitalisme » de Ravaisson (Cf. *supra*, p. 58) que de celui de Cournot.

CHAPITRE III

LA CONTINUITÉ DES PHÉNOMÈNES PSYCHOLOGIQUES

Cette continuité est telle que la grande difficulté consiste pour le psychologue à déterminer un point de départ *psychologique* et distinct (1). La *sensation*, où les sensualistes ont placé ce point de départ, si elle ne peut être identifiable à l'*irritabilité* des tissus, se dégage insensiblement de cette propriété physiologique (2). Elle apparaît donc sourde dès l'abord dans les tissus eux-mêmes ; et c'est peu à peu qu'elle s'organise chez l'animal (3), sans que nous puissions définir le mode de cette indéniable sensibilité (4), liée à la perception et aux actes instinctifs (5). Nous ne saurions

(1) *Essai*, chap. XXIII, p. 278.
(2) *Ibid.*, p. 279 : « Au degré le plus inférieur, nous devinons plutôt que nous ne constatons la présence, dans les tissus élémentaires, d'une sensibilité obscure, souvent désignée par le nom spécial d'*irritabilité*, pour marquer la grande distance où elle se trouve de cette sensibilité perfectionnée, propre aux appareils des sens, et à la faveur de laquelle ont lieu les perceptions sensorielles. »
(3) *Ibid.*, pp. 279-280.
(4) et (5) *Ibid.*, : « Il est impossible d'admettre que le mode de perception du plus industrieux insecte ressemble à celui de l'animal que son organisation prédispose à des fonctions

dire de quelle manière la qualité des sensations graduellement différenciées se rattache à la structure des organes (1), bien que, pour la sensibilité générale et tactile d'une part, pour les sens informateurs et distincts qui sont l'ouïe et la vue d'autre part, nous entrevoyions le rapport de *forme* qui rattache la qualité de la fonction à la structure (2). Nous soupçonnons que la nature a des secrets pour passer d'une espèce sensible à une autre espèce (3). Et c'est un autre secret de la nature que le passage insensible qu'elle opère de la sensation au jugement instinctif et empirique qui l'accompagne. Que de tels jugements soient liés de façon immédiate à la sensation, en dépit des explications analytiques des psychologues, l'étude de la perception animale suffit à l'établir (4), ainsi que la liaison naturelle entre la perception et les mouvements (5); c'est même par là que l'on peut résoudre le problème artificiel posé par les psychologues au sujet de la perception visuelle primitive de la profondeur (6). De plus, l'impossibilité où nous sommes de

d'un ordre supérieur, et dont le commerce de l'homme, dans l'état de domesticité, a perfectionné les aptitudes naturelles. »

(1) *Essai...*, chap. VII.

(2) *Ibid.*, pp. 206-207, 214-215, 217-218, 227, 229 : « La corrélation entre la chose perçue et la constitution de l'organe de perception devient manifeste quand il s'agit de la perception d'une étendue colorée, non pas en tant que colorée, mais en tant qu'étendue. »

(3) *Considérations...*, l. IV, chap. III (t. II, p. 45).

(4) *Essai...*, chap. XXIII, pp. 281-282.

(5) *Ibid.*, pp. 282 et 284 : « Les mouvements du petit de l'oiseau, qui trotte et cherche sa nourriture en venant de briser sa coquille, supposent une perception claire et distincte des distances et des formes, telle à peu près à ce début que l'animal doit la conserver pendant toute sa vie. »

(6) *Essai...*, chap. VII (t. I, pp. 219-221).

supprimer les illusions que de tels jugements déterminent prouve bien le caractère *sensible* de ces jugements (1). D'ailleurs, l'épreuve que nous faisons de la constitution des mouvements *habituels*, dans lesquels une connaissance pratique se développe indépendamment de la synthèse réfléchie, montre également la nature vitale et *synergique* de ces jugements sensibles originels (2). Il est vrai qu'un hiatus se déclare lorsque l'on passe des jugements empiriques aux jugements rationnels; et Kant a bien établi le caractère *nécessaire* et irréductible de ces derniers (3). Mais, lorsque l'on scrute la formation naturelle de ces jugements nécessaires, la continuité apparaît de nouveau. « Il serait hasardeux d'affirmer que les idées générales de la raison n'existent pas en germe dans la perception sensible la plus grossière, dans celle qui est dévolue à l'enfant ou à l'idiot (4). » De même, le déve-

(1) *Essai...*, chap. XXIII (t. II, pp. 282-284) : « L'astronome de profession voit, comme le vulgaire, le ciel affecter la forme d'une voûte surbaissée, la lune comme un disque plat, plus grand à l'horizon qu'au zénith. »

(2) *Ibid.*, pp. 284-286 : « On se rend habile au jeu de billard, non en creusant les problèmes de mécanique, mais en s'exerçant, c'est-à-dire en cultivant par l'habitude et en dirigeant vers ce but d'amusement l'aptitude qui est en nous à des degrés divers, pour saisir d'un coup d'œil les rapports entre les mouvements de nos membres, l'intensité et la direction des mouvements imprimés aux billes, les modifications que ces mouvements doivent subir en vertu des frottements et des chocs. Le joueur habile sait toutes ces choses à sa manière, non à la manière du géomètre... On ne contestera pas que la faculté du jugement ne soit dans un continuel exercice chez ce joueur. » — Cf. *suprà*, chap. II, p. 53.

(3) *Ibid.*, p. 286. — *Considérations...*, l. IV, chap. III, pp. 37-38.

(4) *Essai...*, chap. XXIII, pp. 286-287.

loppement de l'activité, qui se relie constamment à celui de la perception et de la connaissance, ne permet pas d'introduire une discontinuité réelle entre la volonté enfantine et celle de l'homme fait (1) ; c'est ainsi que se pose, dès le berceau, le problème inextricable de la responsabilité, et l'on ne saurait négliger non plus à cet égard le caractère presque humain des passions animales (2).

Ainsi, dans le développement psychique comme partout, « la continuité est la règle et la discontinuité l'exception » (3) ; et la notion de continuité donne l'explication des phénomènes psychologiques comme de tous les autres (4). D'ailleurs, il convient ici également de subordonner le continu qualitatif à cette espèce qualitative privilégiée qui est le continu quantitatif (5). Déjà l'analyse des sens « informateurs » permet d'établir cette subordination, puisque le rythme sonore se rattache aux vibrations auditives, puisque les impressions tactiles sont calquées sur la *forme* des surfaces en contact, et puisque les impressions visuelles sont calquées sur la forme de la rétine qui est à la lettre « un tableau sentant (6) ». C'est dire que, d'une façon générale, l'application aux phénomènes psy-

(1) *Essai...*, pp. 287-288.
(2) *Ibid.* : « Saint Augustin se demande si un enfant au berceau, dans un accès de colère, n'a point péché ; et la question qu'il pose en théologien, nous pouvons la poser en philosophes. »
(3) *Essai...*, chap. XIII (*De la continuité*), t. I, p. 414.
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*, pp. 414-416 : « Cette espèce singulière de qualité qu'on appelle *quantité* se prête, dans ses variations continues, à des procédés réguliers de détermination que nulle autre qualité ne comporte. »
(6) *Essai...*, chap. VII, en particulier p. 217.

chiques de la forme spatiale fournit une raison de leur continuité qualitative, alors même que pour certains d'entre eux la continuité qualitative se rattacherait directement à une raison supérieure (1). Et c'est donc ici que l'on comprend la nécessité de l'insertion de la vie psychique dans la vie organique et du caractère « vitaliste » de la psychologie. Par là, en effet, les phénomènes psychologiques se trouvent rattachés à des phénomènes mesurables (2) ; la douleur, en son évolution continue, est reliée à la détermination de la grosseur des cordons nerveux selon une coupe transversale (3) : le phénomène de l'attention et celui de l'appétit, en leur continuité, s'expliquent de façon analogue (4) ; pour expliquer les phases de la mémoire, il faut tenir compte aussi des phases d'intensité des forces vitales (5). Mais ce rattachement de la vie psychique à des grandeurs mesurables, s'il permet de rendre raison de l'existence d'une continuité psychique, ne transforme pas les phénomènes psycholo-

(1) *Essai...*, chap. XIII, pp. 399-400 : « La continuité de l'espace et du temps suffirait pour rendre raison du vieil adage scolastique, tant invoqué par Leibnitz : *Natura non facit saltus* ; ce qui n'empêche pas de supposer, si l'on veut, que la continuité, dans les choses de l'ordre intellectuel ou de l'ordre moral, ait encore d'autres fondements ou raisons d'être que la continuité de l'espace et du temps. »
(2) *Ibid.*, p. 397.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*, p. 398.
(5) *Ibid.*, p. 401 : « On remarque souvent qu'après de longs efforts pour se rappeler un nom, une date, un fait historique, le rappel du fait oublié a lieu soudainement et comme par secousse ; tandis que d'autres fois on a une réminiscence vague et confuse, dont peu à peu les linéaments se dessinent, jusqu'à ce qu'ils aient pris une forme nettement arrêtée. »

giques en *grandeurs* (1) ; et l'on ne saurait dire qu'une douleur soit une somme de plusieurs autres (2), de

(1) *Essai*..., p. 396. — Cf. les pages bien connues de M. Bergson, dans l'*Essai sur les données immédiates de la conscience*, chap. I : « Si une quantité peut croître et diminuer, si l'on y aperçoit pour ainsi dire le *moins* au sein du *plus*, n'est-elle pas par là même divisible, par là même étendue ? Pourtant, le sens commun est d'accord avec les philosophes pour ériger en grandeur une intensité pure, tout comme une étendue... Il faut donc croire que nous traduisons l'intensif en extensif, et que la comparaison de deux intensités se fait ou tout au moins s'exprime par l'intuition confuse d'un rapport entre deux étendues » (*op. cit.*, p. 3). M. Bergson est d'avis que l'on ne peut « définir l'intensité d'un état quelconque du moi par le nombre et la grandeur des causes objectives, et par conséquent mesurables, qui lui ont donné naissance », que « nous ne nous prononçons jamais avec autant de hardiesse sur l'intensité d'un état psychique que lorsque l'aspect subjectif du phénomène est seul à nous frapper », et que, « s'il est possible que l'intensité d'une sensation témoigne d'un travail plus ou moins considérable accompli dans notre organisme, c'est la sensation qui nous est donnée par la conscience, et non pas ce travail mécanique » (*op. cit.*, pp. 3-5). Il va même plus loin que Cournot, et estime que, dans les « états psychiques profonds », « l'intensité se réduit à une certaine qualité ou nuance dont se colore une masse plus ou moins considérable d'états psychiques » (*op. cit.*, pp. 6 et 15), que, dans l'« effort superficiel », elle consiste également en un « progrès qualitatif » et une « complexité croissante confusément aperçue » (*op. cit.*, p. 19), et que, pour ce qui regarde les sensations affectives ou représentatives, « nous associons à une certaine qualité de l'effet l'idée d'une certaine quantité de la cause, et nous mettons la quantité de la cause dans la qualité de l'effet » (*op. cit.*, p. 31).

(2) *Essai sur les fondements*..., p. 396. — Cf. Bergson, *op. cit.*, même chap. : « Le physicien ne fait jamais intervenir des sensations doubles ou triples les unes des autres mais seulement des sensations identiques, destinées à servir d'intermédiaires entre deux quantités physiques qu'on pourra alors égaler l'une à l'autre » (p. 41). « C'est par conven-

même que l'on ne saurait mesurer la ressemblance d'une image ou d'un souvenir complet ou bien évaluer numériquement la vérité d'une conception (1). On peut supposer que la vie intellectuelle est greffée sur la vie animale, comme celle-ci est greffée sur la vie organique (2) ; mais le « vitalisme » même implique l'irréductibilité des formations « synergiques ». C'est précisément cette irréductibilité et cette continuité tout ensemble qui trouvent leur expression dans la thèse condillacienne, bien entendue, de la « sensation transformée (3) ». Que la sensation *devienne* jugement et connaissance, un tel « sensualisme » est inadmissible si l'on entend par là que la sensation renferme en elle tout ce qu'il y a dans le jugement (4) ; et l'analyse de l'apport exact des données sensibles dans la connaissance « scientifique » montre bien que l'essentiel de la connaissance est indépendant

tion que vous parlerez de différence arithmétique, par convention aussi que vous assimilerez une sensation donnée à une somme » (pp. 49-50). — Cf. aussi, W. James, *Psychology* (Briefer Course) : « Bien que les *causes* extérieures de nos sensations puissent avoir plusieurs parties, tout degré perceptible et toute qualité perceptible de la *sensation elle-même* semble constituer un fait de conscience unique... Toute sensation se présente comme unité indivisible ; et il est tout à fait impossible de découvrir une signification claire à cette idée que nos sensations consistent en des masses d'unités combinées (p. 23). »

(1) *Essai sur les fondements*..., pp. 400-403, 406-410 : « On dit qu'il y a de la vérité dans un portrait..., mais on ne s'aviserait pas de faire le compte des vérités ou des erreurs que contient le portrait. »

(2) *Ibid.*, p. 399.

(3) *Essai*..., chap. XXIII, pp. 289 et sq. — *Considérations*..., l. IV., chap. III (t. II, p. 45).

(4) *Essai*..., chap. XXIII, p. 296.

de la sensation (1). Mais le condillacisme n'est, en un sens plus réel, que « la juste expression de la continuité qui règne dans la série des phénomènes psychologiques (2) », s'il est vrai que l'on ne puisse établir le départ exact entre la sensation et les jugements naturels qu'elle implique, entre les jugements empiriques et les jugements rationnels, entre le sentiment de l'individualité chez un animal ou un enfant et la conscience de la personnalité chez un homme. Le système de la « sensation transformée » exprime donc exactement l'ordre de succession et la liaison naturelle des phénomènes psychiques (3) : il suppose toujours le secret naturel des *transformations* nécessaires (4), et il maintient, en vertu même du caractère spontané et « synergique » des créations vitales, la multiplicité des mystères et la hiérarchie des fonctions (5). Aussi ne peut-on reprocher à une psychologie comme celle de Maine de Biran, modelée en cela sur les thèses de Buffon (6), d'avoir insisté surtout sur la distinction entre les faits de la vie animale, comme les passions et la sensibilité, et ceux de la vie personnelle que caractérise la possession de soi (7). Mais cette hiérarchie est compatible avec cette continuité :

(1) *Essai...*, chap. VII tout entier. — *Considérations...*, l. IV, chap. III, pp. 46-47. — *Matérialisme...*, 1re sect., 5.
(2) *Ibid.*, chap. XXIII, p. 297.
(3) *Ibid.*, pp. 296-297.
(4) *Ibid.*, p. 297. — *Considérations...*, t. II, p. 15.
(5) Mêmes références : « Les phénomènes psychologiques engendrés les uns des autres, procédant les uns des autres par un travail incessant de l'énergie vitale et créatrice. » — *Traité...*, l. III, chap. IV. — Cf., sur le *condillacisme*, *suprà*, *Introduction*, I, pp. 2-4.
(6) *Essai...*, chap. XXIII, p. 298.
(7) *Ibid.*, p. 299-300.

il est artificiel d'établir une démarcation exacte entre la vie personnelle et la vie animale (1). Le *vitalisme*, qui est le point de vue central de cette psychologie *naturaliste*, interdit au psychologue, tant qu'il n'a pas dépassé l'ordre de la *nature* pour aborder l'ordre purement humain et social (2), d'opposer ainsi avec intransigeance la psychologie humaine à la psychologie de l'être vivant. D'ailleurs, une fois que l'on aura pénétré dans ce « règne de l'homme (3) », ce n'est point la *liberté*, telle que l'entend la psychologie biranienne, qui constituera la caractéristique de cet ordre « supérieur » ; on se trouvera dans le domaine de la logique et du calcul (4), et, par une sorte de régression vers le mécanisme (5), on verra disparaître avec la continuité des phénomènes la *spontanéité* vitale et psychique (6).

(1) *Essai...*, p. 300 : « Notre propre expérience nous atteste que dans les rêves, soit que nous éprouvions ou que nous n'éprouvions pas un sentiment vague de notre impuissance d'agir ou de coordonner nos actes, nous connaissons les personnes et les choses dont l'imagination nous reproduit les fantômes... La personne humaine est le mode le plus élevé de la conscience du moi ; mais cette conscience a ses degrés et son évolution progressive comme les autres phénomènes de la vie. »
(2) *Traité...*, l. IV, chap. I. — *Matérialisme...*, III, § 1 : *Du règne de l'homme.*
(3) *Matérialisme...*, loc. cit.
(4) *Ibid.*
(5) *Traité...*, l. IV, chap. I (t. II, p. 30) : « Des sociétés assez nombreuses pour que les individualités s'effacent, et qu'il n'y ait plus à considérer que des masses soumises à une sorte de mécanisme, fort analogue à celui qui gouverne les grands phénomènes du monde physique. »
(6) *Matérialisme...*, loc. cit. — *Ibid.*, II, § 2, p. 193.

CHAPITRE IV

PSYCHOLOGIE ET SOCIOLOGIE

Les psychologues purs, préoccupés d'ontologie (1), se sont placés de préférence au point de vue de l'homme individuel ; et ils ont cherché à déterminer la caractéristique humaine (2). Sans doute, si l'on envisage les choses du côté moral et religieux, les destinées de la *personne* ont plus d'importance que celles des sociétés (3). Mais précisément, sous cet aspect, les choses échappent à la critique, laquelle procède toujours *ex analogia universi* (4). *L'individu*, que les psychologues prennent pour objet de leur science, échappe aux prises de la science (5) ; et c'est l'erreur de la philosophie de l'esprit humain, issue de Locke, que d'avoir essayé une analyse des facultés de

(1) *Traité*..., l. IV, chap. I (t. II, p. 24).

(2) *Ibid.*, p. 25. — *Considérations*..., l. III, chap. IV (t. I, p. 330).

(3) *Traité*..., t. II, p. 25.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*, p. 26 : « L'homme individuel, au point de vue de la science, n'est qu'une pure abstraction. Où le prenez-vous ? A quelle époque a-t-il fait son apparition dans le monde ? A quelle race appartient-il ? Dans quel milieu s'est-il formé ? »

cet individu irréel (1). Tant que la psychologie restait confinée dans l'ordre animal, elle pouvait en un sens déterminer son objet comme individu, car l'animal individuel porte la caractéristique de son espèce (2). Si la psychologie, arrivée à l'ordre humain, doit être scientifique, c'est donc comme *espèce* humaine qu'elle doit déterminer son objet, c'est-à-dire comme société (3) ; la psychologie humaine suppose la sociologie, et c'est la faute des positivistes que de ne s'en être pas aperçus (4). La philosophie *naturaliste*, qui s'est incarnée dans le théisme des De Maistre et des De Bonald, a bien vu cette origine collective de la *caractéristique humaine* (5).

La société apparaît, en effet, comme le *médiateur* entre l'homme de la nature, qui est l'homme animal, et l'homme intellectuel, qui est l'homme civilisé (6). La perfectibilité humaine, dont il est tant question, n'est pas celle de l'individu, mais bien celle, indéfinie,

(1) *Considérations*..., l. III, chap. IV, pp. 326-330.

(2) *Traité*..., t. II, p. 26.

(3) *Ibid.*

(4) *Matérialisme*..., III, § 2, p. 192. — Cf. *infrà*, *Éclaircissement* II.

(5) *Considérations*..., l. V, chap. V, pp. 215-216.

(6) *Traité*..., l. IV, chap. I (t. II, p. 2) : « Le philosophe doit cesser de s'étonner s'il y a tant de conformités d'organisation entre un homme et un grand singe et tant de distance entre les facultés de l'homme et celles du singe : non que la Nature et son Auteur aient dérogé au plan général, au point de renoncer au parallélisme de développement entre l'organisation et les facultés ou les fonctions, mais parce que, pour l'homme, par une exception toute singulière, un moyen terme, un véritable médiateur, est venu s'intercaler entre l'organisme individuel et les facultés individuelles. Ce moyen terme, ce médiateur n'est autre que le *milieu social*, où circule cette *vie commune* qui anime les races et les peuples. »

de l'espèce (1). Les traits organiques par lesquels l'homme se distingue de l'animal supérieur n'ont qu'une faible importance si on les compare aux différences fonctionnelles qui l'en distinguent (2) ; et telle est la qualité de ces différences que l'on peut parler d'un « règne de l'homme (3) », et que cette expression même ne désigne pas suffisamment la distance de fait entre l'homme et la « nature ». « Il y a une plus profonde distinction entre l'humanité ainsi envisagée et le règne animal, qu'entre celui-ci et le règne végétal. Les lois du monde humain ou de l'humanité peuvent être mises alors en opposition avec les lois de la Nature vivante (végétale ou animale), comme celles-ci peuvent être mises en opposition avec les lois de la matière ou du monde inorganique (4). » Il y a, sans doute, un « état de nature » pour l'homme, mais il ne faut pas prendre cette expression au sens de la philosophie du dix-huitième siècle (5). La manière seule dont l'homme civilisé apprend une langue montre la différence entre l'homme de la nature et l'homme complet (6) ; et déjà la prédisposition de l'homme au lan-

(1) *Traité*..., t. II, p. 3.

(2) *Ibid.*, p. 2.

(3) *Matérialisme*..., III, § 1 : « Il ne s'agit plus d'instituer, comme quelques naturalistes l'ont proposé, un « quatrième règne de la Nature », mais bien plutôt d'opposer au règne de la Nature le règne de l'homme ; et c'est à quoi, depuis bien longtemps déjà, l'homme dans son orgueil n'a pas manqué, tout en gémissant sur sa propre misère depuis qu'il se connaît lui-même. »

(4) *Traité*..., t. II, pp. 4-5.

(5) *Ibid.*, pp. 5-11.

(6) *Ibid.*, p. 7 : « Que sera-ce, si nous nous représentons un écolier bégayant une langue morte, un savant apprenant une langue étrangère, à l'aide de grammaires et de dictionnaires, en faisant des versions et des thèmes, en expliquant

gage parlé, toute *naturelle* qu'elle soit, détermine fonctionnellement l'homme à titre d'être social et sans mesure commune avec les animaux (1). De telle sorte qu'il est permis d'apercevoir, dans les prédispositions organiques elles-mêmes dont la nature a doué l'homme (2), ainsi que dans la nécessité où elle l'a mis d'une éducation incomparable quant à sa durée avec celle des mammifères didelphes, à plus forte raison des autres mammifères (3), l'exercice d'une finalité par laquelle la nature destinait l'homme à la vie sociale et supérieure (4). Ici déjà la nature *humaine*, en tant que *sociale*, apparaît donc comme explicable encore par le « vitalisme » et rattachée en même temps à la loi « mécanique » de la progression réfléchie. Envisagée comme *sociologique*, la psychologie humaine est donc située au point « nodal » où s'avoi-

des textes ou en déchiffrant des inscriptions ? Il s'agit d'artifices, de méthodes, de procédés, dont rien dans l'ordre naturel ne pourrait nous donner l'idée. »

(1) *Traité*..., t. II, pp. 6-9.

(2) *Ibid.*

(3) *Matérialisme*..., II, § 8, pp. 173-174 : « Pour que la parturition soit possible dans de pareilles conditions, il faut que l'enfant vienne au monde trop tôt ; il faut qu'il y vienne dans un état d'imperfection relative, qui deviendra la cause déterminante des habitudes vraiment sociales et de l'éducation, puis du perfectionnement mutuel et progressif, des individus par la société, de la société par les individus. »

(4) *Ibid.*, pp. 174-175 : « Les conditions naturelles qui font à l'homme une nécessité de la vie sociale dominent de beaucoup celles qui ont doué l'organe de la parole de la souplesse requise pour les besoins de la vie sociale... C'est manifestement parce que l'homme ne pouvait se passer du langage pour la fin qui lui était destinée, qu'il a reçu l'instrument du langage avec l'instinct d'en faire usage. »

sinent la psychologie *empirique* du vivant et la psychologie *rationnelle* de l'intelligence.

Il importe de comprendre qu'il existe « une sorte de vie pour ces êtres collectifs qu'on appelle des races, des peuples, des nations : vie qui a ses fonctions, ses organes, et qui tend inconsciemment ou avec une conscience très obscure à des fins qui lui sont propres; quoiqu'elle se rabaisse, à certains égards, jusqu'à ressembler moins à la vie de la personne humaine qu'à celle de l'animal ou même de la plante (1) ». De l'existence de cette vie *collective* les langues humaines, avec les *synergies* générales qui président à leur formation naturelle, fournissent la preuve; et c'est seulement une traduction théiste de cette genèse naturelle indéniable que la théorie de la révélation divine du langage (2). De même, le développement politique des sociétés, s'il autorise l'historien théiste à se réclamer de l'intervention de la Providence lorsqu'il est question des destinées des grands empires, atteste partout l'intervention naturelle et vitale des « causes étrangères à la délibération humaine (3) ». Aussi le *naturaliste* peut-il s'emparer des caractères psychiques, lorsqu'il s'agit de l'homme de même que lorsqu'il s'agissait des animaux, et cela afin de chercher à résoudre le problème de l'unité de l'espèce, pendant entre les « monogénistes » et les « polygénistes (4) ».

(1) *Matérialisme...* III, § 2, pp. 189-191.

(2) *Traité...*, l. IV, chap. I, pp. 18-19 : « On a regardé Dieu lui-même comme l'auteur des langues primitives : et l'on a eu toute raison, si par là on a entendu exprimer que la première organisation des langues s'est faite par un travail instinctif, qui a donné à la chose produite les caractères merveilleux des autres produits de l'instinct dans l'économie vivante. »

(3) *Ibid.*, pp. 19-22.

(4) *Matérialisme...*, II, § 8.

Dans cette recherche, il mettra en relief le *caractère* indélébile qui distingue les races (1), constituant de la sorte les éléments d'une *psychologie collective* de l'humanité. Mais surtout, réalisant aussi cette psychologie collective, l'historien naturaliste et le sociologue montrent le lien qui existe entre l'instinct vital qui travaille les sociétés et les idées de l'individu que la vie sociale forma (2). Par une véritable régression, la pensée individuelle et réfléchie sert d'instrument inconscient à l'instinct collectif (3); la vie collective s'incarne, par une véritable synergie, dans les grands hommes : « A une certaine époque de la vie des peuples, la puissance divine produit ce que l'on appelle des grands hommes, qui sont grands parce qu'ils joignent à des facultés personnelles éminentes le bonheur d'avoir une organisation intellectuelle et morale parfaitement en rapport avec les besoins, les tendances, les dispositions de la société, au temps et dans le pays où ils vivent : de sorte qu'ils ont tout ce qu'il faut pour en devenir momentanément la monade dirigeante, l'*archée* ou le *moi* (4) ». Plus tard, le caractère organique de la société humaine disparaît, les

(1) *Matérialisme...*, pp. 177-178 : « Il en est de certains caractères ethniques comme de cette empreinte qui porte par excellence le nom de caractère, que chacun de nous porte du berceau à la tombe, à travers tous les changements de fortune, d'état et de rôle dans le monde. »

(2) *Traité...*, l. IV, chap. I.

(3) *Ibid.*, pp. 18 et 22 : « Un ambitieux politique sait très bien ce qu'il fait en poursuivant pour son propre compte le pouvoir, la fortune, la gloire, et en même temps il se trouve qu'il a travaillé, le plus souvent à son insu, à l'accomplissement de certaines destinées sociales dont on ne devait avoir que beaucoup plus tard, ou même dont on n'a pas encore la nette perception. »

(4) *Ibid.*, p. 23.

instruments de la civilisation se trouvent constitués pour une durée indéfinie, les idées qu'elle réclame n'exigent plus d'invention et de génie, le mécanisme et le calcul régissent la société (1) ; bref, le « vitalisme » est devenu insuffisant pour rendre compte de cette « psychologie sociale ».

L'homme est donc situé à une place privilégiée, au point de rencontre de la vie et de la logique, de l'instinct et du calcul. De là sa grandeur et sa misère, ses aspirations par les instincts supérieurs et l'enthousiasme vers un « monde invisible », afin d'échapper au calcul qui dessèche (2). Mais ce qu'une psychologie scientifique doit s'efforcer de saisir en l'homme, c'est précisément, en ce point même de la rencontre de la vie et de la logique, sur le terrain social, le rattachement des aptitudes psychiques à des conditions positives, à des *organes* déterminés : « Nous voyons dans les sociétés humaines des Conseils de gouvernement, des agents d'exécution, des juges, une force publique : cela n'est-il pas plus distinct, plus net que les analyses de nos psychologues à propos de facultés correspondantes chez l'homme individuel, facultés que l'on ne sait pas rapporter à des organes spéciaux (3) ? » La psychologie des psychologues s'est

(1) *Traité*..., pp. 16-17 : « Ainsi s'établit un ordre des faits sociaux, qui nous ramène à une sorte de mécanique ou de physique des sociétés humaines, gouvernée par la méthode, la logique et le calcul ; en sorte que ce qui s'appelle proprement une *civilisation progressive* n'est pas, comme on l'a dit si souvent, le triomphe de l'esprit sur la matière, mais bien plutôt le triomphe des principes rationnels et généraux des choses sur l'énergie et les qualités propres de l'organisme vivant. » — *Matérialisme*..., p. 193.

(2) *Traité*..., l. IV, chap. I, pp. 15-16.

(3) *Matérialisme*..., III, § 2, p. 194.

préoccupée d'une analyse des facultés abstraites (1) ; et c'est vainement que par cette méthode Écossais et Éclectiques ont prétendu faire de la science de l'esprit l'analogue de celle de la nature (2), négligeant de voir que les physiologistes et les physiciens positifs ne s'attardent pas à disserter sur le mouvement et l'étendue ou sur les « propriétés » de la vie (3). Le moyen de donner à cette analyse des « facultés » une base réelle, c'est précisément de traiter la psychologie d'un point de vue sociologique, de tenir compte et du caractère vital et du caractère mécanique du phénomène social, d'envisager dans le concret l'exercice par les « organes sociaux » définis des facultés humaines (4). On aura, par cette méthode, un instrument d'analyse plus sûr que le langage dont se servent surtout les purs psychologues : « Le langage s'est tellement incorporé à la pensée, le signe et l'idée s'entrelacent tellement dans la mémoire et dans les autres phénomènes intellectuels, la nature du principe actif et celle de l'instrument d'action s'y associent tellement et dans de telles proportions quant aux effets, que l'une ne peut pas être regardée comme la cause principale ou régulatrice et l'autre comme la cause perturbatrice... On voudrait opérer sur l'entendement humain comme sur une table rase, et pour cela on

(1) *Matérialisme*..., loc. cit.

(2) *Considérations*..., l. IV, chap. III, pp. 32-34.

(3) *Considérations*..., l. III, chap. IV (t. I, p. 327).

(4) *Matérialisme*..., loc. cit., pp. 194-195 : « Contemplez l'histoire des sociétés humaines ; alors il ne s'agira plus d'entités métaphysiques, distinguées à la faveur d'analyses plus ou moins subtiles, plus ou moins contestables. Vous aurez en face de vous des puissances très nettement reconnaissables, qui se disputent effectivement le gouvernement de la société. »

emploie le langage qui conserve la trace de tout le travail intellectuel des générations antérieures ! » (1). On ne méconnaîtra pas, comme les purs psychologues, en une analyse *directe* de « l'esprit humain », les changements que subissent, avec le temps et selon les races, les prétendus objets « immédiats » de la recherche (2) ; on n'isolera pas les faits que le psychologue étudie des autres faits naturels étudiés selon les règles « universelles » de toute critique (3) ; on ne changera pas les procédés objectifs de l'investigation positive en un exercice stérile, qui consiste, selon l'expression du « prince de la psychologie contemporaine (4) », à « tourmenter en tous sens sa propre conscience (5) » ; bref, on verra la nécessité de contrôler perpétuellement les données psychologiques par l'ethnologie et l'histoire, ou plutôt de constituer ethnologiquement et historiquement la « psychologie supérieure (6) ».

(1) *Matérialisme...*, III, § 9, pp. 261-264.

(2) *Considérations...*, l. III, chap. IV, p. 329.

(3) *Ibid.*, p. 326.

(4) *Matérialisme...*, III, § 9, p. 252 (note).

(5) *Ibid.* — Cf. p. 254 : « On ne peut pas tourmenter la conscience des autres, comme M. Cousin vient de nous apprendre qu'il tourmentait la sienne vers 1816 ou 1817, époque où la France avait déjà, il nous en souvient, de plus grands sujets de tourment. »

(6) *Considérations...*, l. III, chap. IV, pp. 329-330. — Cf., sur ce point, les remarques de M. Lévy-Bruhl dans son ouvrage sur *la Morale et la science des mœurs*, notamment le chap. III : « La psychologie traditionnelle est abstraite et hors du temps... Elle ne tient nul compte de la diversité des civilisations, ni de l'histoire : à peine souffre-t-elle l'idée, très vague, d'une évolution et d'une différenciation progressives des facultés humaines... C'est une des idées les plus profondes et les plus originales d'Auguste Comte, et dont on est loin d'avoir tiré toutes les conséquences, que les facultés supérieures de l'homme doivent être étudiées dans le développement historique de l'espèce... La théorie des fonctions supérieures (imagination, langage, intelligence sous ses divers aspects) exige l'emploi de la méthode sociologique... C'est le progrès de la sociologie scientifique qui nous donne, sur les fonctions mentales primitives, des lumières que nous n'aurions pas obtenues autrement... Elle pourra être un jour de la plus grande utilité pour l'explication positive de nos fonctions mentales supérieures, si complexes et si obscures dans leur état présent... Une psychologie toute différente (de la psychologie traditionnelle) sera fondée sur l'analyse patiente, minutieuse, méthodique, des mœurs et des institutions où se sont objectivés les sentiments et les pensées, dans les diverses sociétés humaines qui existent encore, ou dont l'existence a laissé des traces interprétables pour nous » (pp. 78-81). De même chap. IV. — M. Ribot avait écrit, dans son *Introduction à la Psychologie anglaise contemporaine* : « La psychologie ordinaire, en se restreignant à l'homme, n'a pas même embrassé tout l'homme : elle ne s'est point souciée des races inférieures (noires, jaunes) ; elle s'est contentée d'affirmer que les facultés humaines sont identiques en nature et ne varient qu'en degré, comme si la différence de degré ne pouvait pas être telle souvent, qu'elle équivaut à une différence de nature ; dans l'homme elle a pris les facultés toutes constituées, et elle ne s'est occupée que rarement de leur mode de développement ; de sorte qu'en dernière analyse, la psychologie, au lieu d'être la science des phénomènes psychiques, a pris simplement pour objet l'homme adulte, blanc et civilisé (pp. 21-22). » Et ailleurs : « Les progrès de la linguistique et de l'histoire ont révélé des faits inattendus, suggéré des aperçus tout nouveaux, à ceux du moins qui n'ont point de goût pour une psychologie immobile et scolastique : conception nouvelle de la nature morale (psychologique) de l'humanité, résultant de l'étude approfondie de l'histoire et des races, les langues nous offrant comme une psychologie pétrifiée (p. 28). »

CHAPITRE V

LA PSYCHOLOGIE PHILOSOPHIQUE

Psychologie humaine, ou psychologie animale, la science du naturaliste ou celle du sociologue diffère de la science du *psychologue* pur, et d'abord de la psychologie des *philosophes* (1). Les Écossais, croyant pratiquer la méthode baconienne, ont imaginé une science des phénomènes de l'esprit parallèle aux sciences de la nature; et les Éclectiques ont regardé l'affirmation de l'existence autonome de cette science des phénomènes internes comme une proposition « admise une fois pour toutes (2) ». Les uns et les autres suivaient en cela la tradition de Locke, pour qui le philosophe, analysant les idées et les facultés de l'esprit humain, ourdit sa propre toile (3). Or l'assimilation faite de la sorte entre la psychologie ainsi comprise et les sciences de la nature est fausse : ces dernières ne progressent que par l'expérimentation, tandis que l'observation seule est possible au pur psychologue (4). D'ailleurs, la conception est inexacte

(1) *Considérations*..., l. V, chap. X, pp. 219-221. — *Matérialisme*..., III, § 9.

(2) *Considérations*..., l. IV, chap. III, pp. 32-33.

(3) *Ibid.*, l. III, chap. IV, p. 326.

(4) *Matérialisme*..., III, § 9, pp. 255-257 : « Pour l'institution

d'une « observation interne », qui aurait pour objets spéciaux les « faits de conscience ». Toute observation *scientifique* est l'œuvre tout à la fois des sens, de la raison et de l'expérience interne, du moins toute observation contrôlable et transmissible : « Lorsqu'on emploie le terme d'*observation* dans le langage des sciences, on entend parler d'une observation régulièrement organisée et systématiquement conduite, qui arrive à la découverte de phénomènes cachés, au moyen des liaisons que la raison conçoit entre les phénomènes apparents, et en s'aidant, tantôt de l'artifice des méthodes, comme dans les recherches de statistique, tantôt de l'artifice des instruments, comme en astronomie et en physique (1). » Une observation proprement « interne » n'a jamais rien produit (2), en dépit de ceux qui « tourmentent leur conscience » et qui, de l'aveu de Cousin, demeurent ainsi dans le « vestibule » du savoir, oubliant que la science véritable n'a pas de vestibule (3). Sans compter que la notation seule de pareils faits les altère profondément, et que l'on plaindrait peu un mari désespéré au lit de mort de sa femme s'il s'observait lui-même un crayon et un chronomètre à la main (4), — de tels faits peuvent être amenés du néant à l'être par l'observation elle-même (5), puisque le phénomène conscient est le résultat d'une évolution et qu'il traverse une longue période d'enfance à laquelle nul souvenir ne

d'expériences psychologiques, il n'y a ni chloroforme, ni curare, ni distinctions anatomiques qu'on puisse mettre en suffisante évidence, pas plus sur le mort que sur le vif. »

(1) *Essai*..., chap. XXIII, pp. 312-315.

(2) *Ibid.*, p. 315. — Cf. *infrà*, *Éclaircissement*, II.

(3) *Matérialisme*..., III, § 9, pp. 252-253.

(4) *Ibid.*, p. 255. — *Essai*..., chap. XXIII, p. 316.

(5) *Essai*..., *ibid.*, pp. 316-317.

peut remonter (1). Qu'importent, dès lors, du point de vue scientifique, les découvertes qu'un psychologue fera dans sa propre conscience, si je ne retrouve pas dans la mienne les faits qu'il retrouve en lui? et en quoi cette observation ressemble-t-elle à celle du physicien, qui m'invite à toucher ce que lui-même a touché? » Cela peut-il se comparer aux découvertes d'un astronome, d'un physicien, d'un naturaliste qui me convie à voir ce qu'il a vu, à palper ce qu'il a palpé, et qui, si je n'ai pas l'œil assez bon ou le tact assez délicat, s'adressera à tant d'autres personnes mieux douées que je ne le suis, et qui verront ou palperont si exactement la même chose, qu'il faudra bien me rendre à la vérité d'une observation dont témoignent tous ceux en qui se trouvent les qualités du témoin (2)? » Dans les sciences de la nature, à la différence de la psychologie des philosophes, on ne décline que l'incompétence des observateurs anormaux (3). D'ailleurs, les « faits de conscience » sont tellement fugaces que l'observation ne saurait les retrouver (4) ; et la continuité qui les relie entre eux, fondant les disparates et « transformant » les phénomènes par l'énergie créatrice d'une nature magicienne (5), empêche sans doute qu'on les puisse arrêter ; il en est ainsi encore du lien continu qui rattache le développement de la conscience et du psychique au biologique pur, s'il est impossible que l'on saisisse une *origine* fixe, telle que la sensation (6). A cette inextricabilité du

(1) *Essai*, p. 317.
(2) *Ibid.*, p. 318.
(3) *Ibid.*, pp. 317-318.
(4) *Ibid.*, p. 318.
(5) *Considérations...*, l. IV, chap. III, p. 45.
(6) *Essai...*, chap. XXIII, p. 280.

« fait de conscience » contribue, au reste, l'instrument même de la conscience, qui est le langage ; et le langage est le seul instrument d'observation à l'usage des purs psychologues (1). Il ne suffit pas ici d'invoquer les inconvénients habituels que comporte la signification orale des idées. Il est bien vrai, pour le psychologue comme pour les autres « savants », que la série linéaire des signes ne peut rendre les rapports entrecroisés (2), et que la discontinuité des signes, comparable aux pierres à teinte fixe dont dispose un décorateur en mosaïque, ne peut traduire la pénétration continue des phénomènes (3). Mais, qu'il s'agisse des sciences de la nature, ce double inconvénient est atténué par les sciences elles-mêmes, qui corrigent le langage vulgaire et qui s'en constituent un à leur usage (4) ; qu'il s'agisse de la pensée vivante, l'indétermination subsistante des termes de la langue et la fusion syntaxique ramènent la continuité et transforment les pierres à teinte fixe du mosaïste en pierres à teinte changeante selon le voisinage (5). L'inconvénient, en ce qui concerne la psychologie, est plus viscéral (6). La correction même qu'opère dans le langage vivant l'instinct vital qui forme les langues naturelles est un obstacle insurmontable à l'isolement et à l'arrêt des

(1) *Matérialisme...*, III, § 9, pp. 261-264.
(2) *Essai...*, chap. XIV, *Du langage*.
(3) *Ibid.*
(4) *Matérialisme...*, III, § 9, p. 261 : « La langue scientifique, réservée à des adeptes, se trouvera par cela même à l'abri des influences qui altèrent sans cesse la langue commune... L'empreinte du génie de la race ne s'y fait plus sentir, et toutes les langues vraiment scientifiques se traduisent sans difficulté les unes dans les autres. »
(5) *Essai...*, chap. XIV (t. II, pp. 7-10).
(6) *Matérialisme...*, p. 263.

« faits de conscience » continus et fugitifs. L'observation la plus simple, et la moins scientifique, témoigne assez combien les faits de mémoire sont liés à la mémoire des mots ou même des lettres (1). Le psychologue qui prétend, ainsi que le fait Locke, saisir l'immédiat et partir de la « table rase », part en fait du langage courant et traditionnel et des expériences qu'il conserve (2). Et, pour dissoudre ce composé dont le langage est un élément, le psychologue dispose d'un réactif, qui est le langage encore (3) ! Aussi la langue de la psychologie, différente de celle des autres « sciences », n'est-elle pas arrivée à se fixer : « Quand nous voyons après tant d'essais la langue de la psychologie toujours refaite et toujours dans l'enfance, le sens des termes varier d'un auteur à l'autre, ou plutôt chaque auteur faire de vains efforts pour maintenir l'identité de l'idée sous l'identité du mot, provoquer ainsi de la part des critiques des distinctions et des contradictions sans fin, nous devons en induire que l'indécision du langage est le contre-coup et la marque de l'indécision des idées (4). »

(1) *Materialisme* note) : « Je ne me représente pas M. Cousin, son œil étincelant, sa gesticulation pittoresque, sa merveilleuse causerie dans le tête-à-tête ou autour d'une table de conseil, sans me rappeler qu'il se nommait M. Cousin, parce qu'en effet ce nom m'est nécessaire pour compléter l'idée du personnage, pour désigner le professeur, le penseur et l'écrivain .... Dans les relations de mon métier, combien de fois ne m'est-il pas arrivé de sentir avec déplaisance que j'avais affaire à une personne de connaissance, sans pouvoir me rappeler où et comment je l'avais connue ! Que si le nom m'était soufflé, aussitôt tous mes souvenirs se débrouillaient. »

(2) *Considérations*..., l. III, chap. IV (t. I, pp. 331-332).

(3) *Matérialisme*..., p. 264.

(4) *Essai*..., chap. XXIII, p. 289.

En présence de ces « impossibilités » de l' « observation » interne, la prétention des psychologues purs, qui veulent remonter par la conscience au spontané et au primitif (1), apparaît irréalisable. Le fait conscient est un fait « très dérivé » ; l' « origine » de la vie psychologique est indéterminable. S'il est chimérique de chercher dans la pure sensation, avec Condillac, le fait *primitif* d'où l'on *descendra*, il est aussi chimérique de prétendre, avec Cousin, *remonter* à un fait originel. « Le fond de l'idée de M. Cousin, est que l'anatomie bien faite dispense de l'embryogénie, et que toute l'anatomie se retrouverait dans l'embryogénie avec un verre de grossissement suffisant... C'est l'idée de l'emboîtement des germes... Mais l'embryogénie a mis cette idée à néant, en nous montrant des rudiments de viscères, de membres, de cordons nerveux qui apparaissent çà et là sur une toile proligère, avant que de constituer par leur soudure un fœtus humain ; connaissance que ne nous procurerait pas l'anatomie de l'adulte, pas plus que l'observation de la conscience adulte n'est propre à nous renseigner sur l'état primitif et rudimentaire de la conscience (2). » Les efforts que l'on tenterait, en essayant de se saisir au moment où le spontané devient réfléchi, en observant « de profil », mettraient simplement le peintre dans une position fâcheuse pour attraper la ressemblance (3). Si donc l'on parvient jamais à démêler les origines de l'évolution psychique (4), ce n'est point à la méthode de l'observation « interne » et

(1) *Matérialisme*..., p. 258.

(2) *Ibid.*, pp. 258 et 259.

(3) *Ibid.* — Sur la méthode de Cousin, cf. *suprà*, *Introduction*, I, pp. 14-19.

(4) *Essai*..., chap. XXIII, en particulier pp. 319-322.

isolée qu'on le devra, ni à la scrutation directe d'une conscience incompétente (1), mais à la méthode habituelle de l'observation scientifique, qui permettra, en dépit des « préjugés d'école », de « renouer le fil rompu de l'induction » et de remonter aux « conditions fondamentales de la vie » : « Il faut procéder graduellement dans l'étude régulière et méthodique des phénomènes intellectuels, en partant de ceux dont les liaisons avec les conditions de structure organique sont le plus évidentes, et en allant ainsi de proche en proche ; de manière à profiter de l'arrangement déjà mis dans les phénomènes d'un ordre inférieur, pour tenter l'analyse et l'arrangement scientifique des phénomènes de l'ordre immédiatement supérieur (2). »

Il existe pourtant une « psychologie des philosophes », qui, si elle ne fait point partie de la « science », fait partie de la « gnose », au sens large du terme (3). Rattachée à la tradition socratique, et pratiquant le γνῶθι σεαυτόν, elle s'incarne, d'ailleurs, dans les aphorismes des sages et du peuple (4). Mais, si utile et si légitime que soit une telle « observation de soi-même », cette forme de la gnose diffère précisément de la science en ce que l'observation qui la constitue est peut-être épuisée dès maintenant et non indéfiniment progressive (5). A cet établissement scientifique

(1) *Essai*..., loc. cit.

(2) *Ibid.* — *Considérations*..., l. V, chap. II (t. II, p. 161).

(3) *Essai*..., chap. XXIII, p. 310.

(4) *Ibid.* : « Ne pourrait-on pas rapprocher l'étude de l'homme intellectuel et moral, telle que Socrate paraît l'avoir conçue, de la médecine hippocratique, pure de tout système, et pourtant déjà si riche en aphorismes profonds, en diagnostiques judicieux, en prescriptions que leur sagesse a fait survivre à toutes les révolutions de la science ? »

(5) *Ibid.*

s'oppose ici, non pas le caractère même de l'observation pratiquée, car celle-ci n'est plus strictement « interne », et elle est plutôt de nature pratique, opérée par des moralistes et des hommes d'action (1), — mais la difficulté de la *coordination* des faits. Toute coordination dans l'espace est impossible (2) ; et la pure coordination dans le temps est impuissante à donner un résultat scientifique : « Nous n'avons, à ce qu'il semble, aucun moyen d'apprécier le temps qu'exige l'accomplissement d'un phénomène de cette nature, l'intervalle de temps qui sépare nécessairement deux phénomènes déterminés ou deux phases déterminées d'un même phénomène (3) ». Il est vrai que l'on peut recourir encore aux relations numériques, lesquelles dominent, du point de vue de l'universalité de l'application, les rapports spatiaux et temporels ; on peut exprimer en termes *statistiques* ce que les aphorismes exprimaient directement (4). Une transformation complète en « gnose scientifique » supposerait, ici encore, que par une série de tentatives on parvînt à rattacher les phénomènes fugaces à des « organes déterminés », par une série d'intermé-

(1) *Essai*..., pp. 318-319 : « Les observations dont nous parlons ressemblent à celles du physiologiste, qui juge de la sensibilité de certains tissus d'un animal par les mouvements convulsifs que l'animal exécute quand on lèse ces tissus. »

(2) *Ibid.*, p. 320.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*, pp. 321-322 : « Souvent les procédés de la statistique ne font que donner plus de rigueur et de clarté à des notions qu'on acquiert par l'expérience de la vie, et qui se produisent sous forme de maximes générales ou d'aphorismes dans les écrits des philosophes et des moralistes, mais qui ne deviennent des éléments de recherches et de comparaisons scientifiques que lorsqu'elles ont été fixées par des chiffres. »

diaires les phénomènes purement temporels aux conditions spatiales, bref que l'on arrivât à « renouer la chaîne (1) », afin de procéder, comme en toute science, *ex analogia universi*. C'est dire que la « psychologie des philosophes », sous ses diverses formes, ne saurait devenir science que par sa transformation en « psychologie empirique ».

On peut juger, d'après cette critique, de la place que doit occuper la psychologie dans l'enseignement, et de la possibilité même d'un enseignement de la psychologie (2). En vain affirme-t-on qu'il faut connaître la structure de l'esprit afin d'étudier les lois de la connaissance et celles de la conduite : l'analogie des autres études dément cette prétention, puisqu'une connaissance musicale est possible sans une information préalable sur la structure de l'oreille ou les lois de l'acoustique (3). La psychologie « scientifique » n'est pas le « vestibule » de la philosophie (4). Surtout, la « psychologie des philosophes » est impossible à enseigner, vu l'absence de définitions, la fugacité des phénomènes, et la nécessité où sont « maîtres et élèves de se payer de mots et de formules creuses (5) ».

(1) *Essai*...

(2) *Essai*..., chap. XXIII. — *Des Institutions d'instruction publique en France*, 1re part., chap. VIII. — *Matérialisme*..., III, § 9.

(3) *Essai*..., chap. XXIII, p. 312. — *Matérialisme*..., p. 265.

(4) Comme le prétend Cousin, *Matérialisme*..., p. 253 (note) : « Certes, l'antichambre n'est pas la pièce d'honneur de l'appartement, si même elle fait partie de l'appartement... Et puis, si la philosophie a un vestibule et un sanctuaire, c'est justement un des caractères par où elle diffère des sciences qui n'ont pas plus de sanctuaire que de vestibule. » — *Considérations*..., l. V, chap. V, p. 221.

(5) *Essai*..., chap. XXIII, p. 311 : « L'expérience constate que l'enseignement oral n'est fructueux pour de jeunes intelligences qu'à condition de porter sur des idées précises soumises à un enchaînement rigoureux. »

L'expérience pédagogique prouve, d'ailleurs, que si, dans les classes de philosophie, le programme de logique ou de morale déterminait des réponses satisfaisantes, jamais les élèves interrogés n'arrivèrent à sortir de leur « embrouillamini psychologique (1) ».

*
* *

Sur les deux questions connexes de la continuité des phénomènes psychologiques et de l' « inconvénient viscéral » (cf. *supra*, pp. 82-84) qui résulte pour la psychologie de la discontinuité des signes du langage, on rapprochera des vues de Cournot celles de Ravaisson, de Renouvier et de M. Bergson. — Ravaisson estime, dans sa thèse sur *l'Habitude*, que « la dégradation successive de la conscience et de la volonté dans la partie volontaire du mouvement représente la série simultanée des états de la volonté et de la conscience dans les parties du mouvement total, depuis la région de la volonté jusqu'à celle de la seule nature », et que « le dernier degré de l'habitude répond à la nature même » (p. 21). Il pense que « les puissances inférieures se développent en une série variée de fonctions et d'organes depuis le faîte élevé de la vie, éclairé de la lumière de la pensée, jusqu'aux plus basses et aux plus sombres régions » (p. 25). Il juge que, dans cette dégradation continue, « la mécanique le cède de plus en plus au dynamisme irreprésentable et inexplicable de la vie », qu' « à l'empire de l'unité cérébrale succède de plus en plus la diffusion de la vie dans une multitude de centres indépendants », et que l'on « entrevoit, au-dessous de l'unité centrale de la personnalité, la dispersion mystérieuse de la force et de l'intelligence, répandue, absorbée dans la substantialité de ses propres idées » (*ibid.*). Dans son *Rapport*, examinant les théories de Vulpian sur les fonctions cérébro-spinales, il aperçoit encore, dans les « actions coordonnées » qui procèdent de la moëlle épinière, « des exertions d'une puis-

(1) *Matérialisme*..., p. 265 (note).

sance quelconque de sentir, de percevoir, puis de viser à un but, de tendre à une fin, et, dans ces profondeurs de la plus obscure vitalité, comme une lueur émanée de quelque chose qui connaît et qui veut ». Et il croit « pouvoir conclure qu'au fond tout se réduit toujours à un même principe, quoique engagé dans des conditions d'existence qui, à partir du point où il se possède et se gouverne, le rendent de plus en plus extérieur et étranger à lui-même » (p. 185). Loin donc de « partir », comme Vulpian, « de la supposition d'un pur mécanisme dans les phénomènes de l'ordre inférieur », et d' « étendre graduellement la même explication à des phénomènes de plus en plus élevés », par où « il est évident qu'on arrive nécessairement à faire disparaître toute spontanéité », il tient que, « si l'on procède suivant une analogie continue, la pensée, la volonté sont au fond de tout, la nature n'en offre que des dégradations, les phénomènes vitaux à tous leurs degrés ne s'expliquent, en somme, que comme autant de réfractions, dans des milieux diversement troubles, de l'unique et universelle lumière » (pp. 186-187). Et, concevant ainsi cette continuité de la vie psychique du point de vue de l'activité intellectuelle (par où il diffère de Cournot qui voit dans la vie inconsciente la région *nodale* de la connaissance), il attribue les difficultés que l'on éprouve à concilier la thèse organiciste de la pluralité et la thèse vitaliste et finaliste de l'unité vitale, à ce que l' « on considère, de part et d'autre, les idées qui semblent inconciliables dans les termes plutôt que dans les choses, et plus logiquement que physiquement », à ce que l' « on prend les notions que l'on considère dans le sens exclusif qu'offre le nom qui les exprime et qui n'admet rien de son opposé ». Il suggère que « ce qui logiquement est incompatible, dans la nature souvent s'unit, s'harmonise », et que « ce que tranche et sépare cette raison imaginative qui fait le langage, en encadrant pour ainsi dire des notions dans des mots, comme l'on place en des lieux différents différents objets matériels, la nature, au contraire, à laquelle une plus haute raison doit se trouver conforme, nous le montre lié, continu, fondu ensemble » (pp. 180-181). C'est là précisément la distinction faite par Cournot entre l' « ordre logique », identifié par lui à l' « ordre linéaire du discours », et l' « ordre rationnel » (*Essai*, chap. II et chap. XVI) ; et Cournot montre « que l'ordre rationnel est accommodé

à la nature des choses, et l'ordre logique à la nature de nos facultés, que l'ordre logique est essentiellement linéaire, tandis que nous n'apercevons aucune limite nécessaire à la variété des formes que l'ordre rationnel peut affecter » ; il pense que « l'idée que nous avons de cet ordre ne saurait avoir d'expression adéquate, mais qu'elle est comme ce type idéal que possède l'artiste, dont son crayon ou son ciseau cherchent l'expression adéquate, sans la trouver, puisqu'il n'en existe point parmi les formes sensibles, mais non sans en rencontrer qui y ressemblent, et par lesquelles l'artiste puisse jusqu'à un certain point communiquer sa pensée aux intelligences faites pour le comprendre, aux âmes qui sympathisent avec la sienne » (t. II, p. 75). — Renouvier admet, en un sens, la *continuité* de la vie psychique ; il montre les « fonctions » physiologiques, « relativement simples dans le règne végétal, se spécifiant de plus en plus, et en même temps la loi de concentration individuelle prenant plus d'empire, à mesure qu'on avance dans la série animale », puis, avec l'apparition d' « un organe nouveau, le système nerveux », celle « des fonctions nouvelles, la sensation, l'intelligence, la passion, la volonté » ; et, s'il affirme « que le problème de la réduction de la sensibilité aux lois inférieures n'a aucun sens raisonnable » (ce qui est conforme à la thèse de Cournot), il affirme aussi que « toutes les fonctions antérieures se réunissent pour établir la base sur laquelle la sensibilité s'élève » (*Deuxième Essai de critique générale*, t. I, pp. 68-69). S'il estime que « l'intervalle qui sépare la sensation comme telle d'avec les fonctions physiques d'un appareil nerveux ne se comblera point », et qu' « il faudra continuer à distinguer, autant qu'à unir selon les faits, des phénomènes que ni l'espèce ni la causalité ne permettent de réduire analytiquement les uns aux autres » (*op. cit.*, p. 77), il est aussi d'accord avec Cournot sur ce point (puisque tel est le sens de l'interprétation par Cournot de la théorie de la *sensation transformée*) ; et il n'en maintient pas moins la continuité des phénomènes, puisqu'il est d'avis que « l'énergie ou fonction spéciale des nerfs, quelle qu'elle soit, et la conscience, sont choses qui s'ignorent mutuellement », mais « entre lesquelles une loi, une harmonie est donnée » (*op. cit.*, p. 79). Il exprime cette continuité en justifiant tout ensemble cette affirmation que « les fonctions inférieures

précèdent les fonctions supérieures », et cette autre affirmation que « la matière est disposée d'ordre en ordre pour une fin, dont la sensibilité et l'intelligence font partie »; et il réalise cette conciliation et cette continuité en « éliminant », comme Cournot, « les substances et les causes substantielles » (*op. cit.*, p. 85). Et il professe cette même continuité, en ce qui regarde le passage de la sensibilité à l'entendement, puisqu'il enseigne que « *chronologiquement* la sensibilité ne précède pas l'entendement, ni l'entendement la sensibilité », et que, « s'il est manifeste que l'entendement n'obtient pas, à beaucoup près, la même clarté chez tous les animaux, aucun d'eux, à quelque degré que l'on descende, n'est compris sous l'idée d'une sensibilité pure », et puisqu'il ajoute que « *logiquement* ces deux fonctions ont leurs puissances unies dans le développement des phénomènes » (*op. cit.*, pp. 95-96). Il est à tel point partisan de cette continuité psychique qu'il voit dans la *réflexion* le simple « prolongement » de la *perception*, sans que « la conscience change » pour cela « de nature », et qu'il assigne pour seule raison à l'absence de réflexion chez les animaux le fait « que tout exercice de cette fonction serait vain » pour eux « quoique logiquement possible » (*op. cit.*, p. 103). Il est vrai qu'à l'apparition de la volonté, ou « autogénèse représentative », la continuité est rompue, puisque cette volonté libre ne se ramène pas, chez Renouvier, à la « spontanéité de la vie », laquelle consiste « toujours » en « une loi donnée » (*op. cit.*, pp. 298-301); et les vues de Renouvier, s'écartant ici du « vitalisme », diffèrent profondément en cela des vues de Cournot. Ainsi, « l'origine de la puissance libre est un mystère à la manière de toute donnée primitive, au-delà de laquelle on ne va point »; et « la liberté, abstraction faite des conditions environnantes, est le commencement même et l'être même, sans autre explication possible » (*op. cit.*, t. II, pp. 364-366). Mais, en somme, si l'on néglige cette méthode qui pose le problème de la liberté exclusivement dans l'ordre humain au lieu de le poser dès les origines de la vie, et si l'on néglige par là même ce fait qu'il s'agit uniquement pour Renouvier de la « *représentation* automotive », cette idée d'une « autogénèse » ne diffère pas foncièrement des vues de Cournot sur la « spontanéité » radicale. Et Renouvier rétablit lui-même la continuité, non dans l'« existence de l'acte de volonté libre » qui « est indéter-

minée *a priori* », mais en ce qui regarde « les modes d'exister » lesquels « sont préordonnés et nécessaires »; il n'admet point qu'il y ait des « événements internes ou externes » que l'« on puisse considérer comme d'une essence indéfinie et imprévoyable », car, s'ils « ont des rapports préexistants et de tous côtés, c'est en cela même qu'ils sont possibles. » (*op. cit.*, t. II, p. 334.) Et il consent même à ce qu'il y ait dans la « détermination » animale « un choix », bien que, « si l'on croit observer chez certains animaux des traces des fonctions » qui procèdent de « l'effort propre », on ne puisse les « admettre chez eux qu'à l'état naissant, ou à l'état évanouissant », et seulement « pour continuer l'analogie d'ailleurs visible des espèces ». Il conclut donc, dans le sens de la continuité intégrale, que, « si les caractères distinctifs de l'homme rentrent essentiellement dans un, qui est pris de la volonté », et s'il y a une « ligne de démarcation entre l'ordre de la liberté et celui du sentiment », il ne faut pas « oublier que chaque degré de développement se fonde sur les précédents, et, pour les surpasser, les implique » (*op. cit.*, t. I, pp. 318-319). — Les pages où M. Bergson parle tout ensemble de la continuité psychologique et de la discontinuité logique ou verbale sont bien connues. Tel l'*Avant-propos* de l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* : « Nous nous exprimons nécessairement par des mots, et nous pensons le plus souvent dans l'espace. En d'autres termes, le langage exige que nous établissions entre nos idées les mêmes distinctions nettes et précises, la même discontinuité qu'entre les objets matériels. » (P. VII.) Or, « plus on descend dans les profondeurs de la conscience, moins on a le droit de traiter les faits psychologiques comme des choses qui se juxtaposent... Mais cette représentation toute dynamique répugne à la conscience réfléchie, parce qu'elle aime les distinctions tranchées, qui s'expriment sans peine par des mots, et les choses aux contours bien définis, comme celles qu'on aperçoit dans l'espace » (*op. cit.*, p. 7). C'est à la « conception nette par l'intelligence humaine » de la « réalité homogène et spatiale » qu'il faut rapporter les « distinctions tranchées », l'acte « de compter et d'abstraire, et peut-être aussi la parole » (*op. cit.*, p. 74). Aussi la logique de l'intelligence, qui « est adaptée à la forme de la matière brute », qui se sert, pour « étendre son champ d'opéra-

tions », du « langage fait pour désigner des choses et rien que des choses » ne peut-elle « appliquer à un objet qui n'est pas une chose », à « la vie » et à « la pensée » que « des formes qui sont celles mêmes de la matière brute ». Puisqu' « elle est faite pour ce genre de travail, seul, ce genre de travail la satisfait pleinement. Et c'est ce qu'elle exprime en disant qu'ainsi seulement elle arrive à la *distinction* et à la *clarté* » (*Évolution créatrice*, pp. 173-174). Comme « les concepts » dont elle use « sont extérieurs les uns aux autres, ainsi que des objets dans l'espace », « notre logique » se réduit à « l'ensemble des règles qu'il faut suivre dans la manipulation des symboles » (*op. cit.*, p. 174). Aussi ne peut-elle, « sans renverser sa direction naturelle et sans se tordre sur elle-même, penser la continuité vraie, la mobilité réelle, la compénétration réciproque et, pour tout dire, cette évolution créatrice qui est la vie » (*op. cit.*, p. 175). Ces thèses de M. Bergson sont pleinement analogues à celles de Ravaisson sur le rapport de la discontinuité verbale à la discontinuité spatiale et à celles de Cournot sur le rapport de l' « ordre logique » à l' « ordre linéaire du discours » (Cf. *suprà*, pp. 90-91). Et en opposant ainsi à la « continuité vraie » et à l' « évolution créatrice » la « logique des symboles », M. Bergson se conforme entièrement à la direction de la « psychologie vitaliste ». Lorsque donc il affirme que « *l'intelligence est caractérisée par une incompréhension naturelle de la vie* » (*op. cit.*, p. 179), il s'accorde avec Cournot, puisque celui-ci refuse à la conscience, qu'il conçoit évidemment sur le type de l' « intelligence », le pouvoir de pénétrer la nature de l'activité vitale et instinctive. Cette idée même que notre « logique naturelle est sortie de l'extension d'une certaine géométrie naturelle, suggérée par les propriétés générales et immédiatement aperçues des solides » (*op. cit.*, pp. 174-175), a son analogue chez Cournot, puisque celui-ci, examinant comment l'on pourrait remédier aux défauts de la série linéaire, indique la « substitution à l'image vulgaire de la chaîne » de « celle d'un plan ou d'une carte », et la « substitution » à ce plan de « l'image d'un modèle en relief de matière diaphane », pour « faire concourir les trois dimensions de l'étendue à la représentation des rapports d'ordre » (*Essai sur les fondements*..., t. II, p. 66), puisqu'il observe que, « pour modeler avec vérité le mode de coordination, l'étendue » devrait

« comporter, non pas deux ou trois, mais une infinité de dimensions » (*op. cit.*, p. 67), puisqu'il note enfin que les « tableaux synoptiques, en introduisant une détermination et une discontinuité fictive dans ce qui est foncièrement indéterminé et continu, ne font qu'égarer la pensée » (*op. cit.*, p. 71). Et si c'est en faisant du « discours » « un cadre destiné à rassembler les signes les plus divers choisis parmi les phénomènes du monde extérieur et parmi ceux qui se passent en nous-mêmes », à les rassembler « non pas directement et en quelque sorte personnellement, mais par voie de représentation, au moyen des signes vocaux qui les rappellent », si c'est par cet « artifice fécond » que « nous remédions », d'après Cournot, « aux défectuosités natives du langage » (*op. cit.*, pp. 12-13) ; pareillement, d'après M. Bergson, « nous jugeons du talent d'un romancier à la puissance avec laquelle il tire du domaine public, où le langage les avait ainsi fait descendre, des sentiments et des idées auxquels il essaie de rendre, par une multiplicité de détails qui se juxtaposent, leur primitive et vivante individualité » (*Essai sur les données immédiates*, p. 126) ; « nous le louons de nous avoir mieux connus que nous ne nous connaissions nous-mêmes », car si, « par cela même qu'il déroule notre sentiment dans un temps homogène et en exprime les éléments par des mots, il ne nous en présente qu'une ombre à son tour, il nous a invités à la réflexion en mettant dans l'expression extérieure quelque chose de cette contradiction, de cette pénétration mutuelle, qui constitue l'essence même des éléments exprimés » (*op. cit.*, pp. 100-101). Mais Cournot semble croire qu'en « remédiant aux défectuosités du langage » et en rétablissant la continuité psychique nous rendons impossible l'étude des phénomènes psychologiques que l'on ne saurait arrêter désormais, tandis que M. Bergson assigne pour but à la méthode psychologique de « dégager la vie intérieure des symboles pratiquement utiles qui la recouvrent pour la saisir dans sa fuyante originalité » (*Matière et Mémoire*, p. 111).

CHAPITRE VI

LA PSYCHOLOGIE EMPIRIQUE

De même qu'il existe une psychologie *animale*, il existe une psychologie *humaine* ; et celle-ci est *empirique* aussi bien que celle-là. Si elle tient compte des facultés de l'homme, c'est pour les mettre en rapport, en ce qui regarde leur croissance et leur décadence, avec la loi physiologique de succession des âges (1) ; du moins en est-il ainsi des facultés *naturelles*, de celles qui tiennent chez l'homme de la vie animale, qui n'ont pas un caractère logique et une indéfinie perfectibilité, qui sont individuelles plutôt qu'humaines (2) : ainsi l'imagination et les passions (3).

(1) *Traité*..., l. IV, chap. I, pp. 12-13 ; l. III, chap. I., p. 322.

(2) et (3) *Traité*..., l. IV, chap. I. « Tandis que la force, l'énergie, le courage, la sensibilité, la mémoire, l'imagination et, si l'on veut, le génie passent par ces périodes, la loi n'est plus la même pour ce que l'on nomme la raison, la sagesse, la science... La vivacité des passions, le feu de l'imagination, l'exaltation de la sensibilité et même l'enthousiasme de l'âme se rattachent à certains états de l'organisme, quelquefois comme cause, plus souvent comme effet, et toujours en vertu d'une sympathie manifeste, de quelque part que vienne l'ébranlement primitif... Toute théorie de la sensibilité, de l'imagination et des passions, où l'on ferait abstraction des observations et des données physiologiques, serait une théorie privée de supports naturels. »

Mais la psychologie empirique, si elle maintient de la sorte le rattachement des phénomènes moraux aux lois de la vie, n'en a pas moins pour objet la nature humaine, et par suite, plus encore que la vie animale chez l'homme, la vie intellectuelle qui le distingue (1). Aussi ne peut-elle manquer d'établir combien les données physiologiques et anatomiques vont en s'appauvrissant, à mesure que l'on aborde les phénomènes psychiques supérieurs : « La liaison porte sur des caractères organiques d'une importance décroissante, à mesure qu'il s'agit d'aptitudes psychologiques d'un ordre plus élevé. Ce ne sont plus des caractères de genres, d'espèces, mais des variétés de races, ou plus souvent encore des variétés individuelles, dépourvues de toute fixité dans la transmission, qui se lient aux différences d'aptitudes les plus importantes intellectuellement et moralement. Par là il y a contraste bien marqué entre l'étude des faits au point de vue du naturaliste et du médecin, et l'étude des mêmes faits ou des faits connexes au point de vue du psychologue et du moraliste (2). » Sans doute, tant que l'on demeure dans l'ordre des sensations, bien que le lien échappe entre la *qualité* sensible et l'affection de l'organe, on aperçoit un rapport de *forme* entre la structure de l'organe et l'essentiel des données auditives, visuelles et tactiles (3) ; ainsi les relations spatiales attestent une communauté de nature entre les choses étendues et la constitution anatomique, d'une part, et, d'autre part, le phénomène psychique (4) ; ici

(1) *Essai*..., chap. XXIII.

(2) *Ibid.*, p. 302.

(3) *Ibid.*.., chap. VIII, *passim*.

(4) *Ibid.*.., même chap. ; *Ibid.*, chap. XXIII, p. 303 : « Il y a

encore, les *facultés* mentales peuvent donc être mises en rapport avec des « organes déterminés ». Mais les relations de temps ne sont pas données de la même manière que celles d'espace, puisqu'elles sont offertes uniquement par la « conscience intime de l'existence personnelle (1) »; il n'y a donc nul rapport concevable entre elles et la structure des organes (2). Dès lors, tous les faits qui sont conditionnés par elles échappent à l'explication anatomique (3). Il serait absurde de rechercher quel fut le siège d'une impression qui, suscitée par l'audition d'un discours, sommeilla vingt ans pour modifier enfin de façon complète l'existence d'un homme (4) ; et la mémoire, qui ne suffisait pas à assurer l'affirmation psychologique de la *substance* (5), suffit à établir que la psychologie humaine, indépendante en cela de la physiologie, obéit à des lois propres (6). Qui songerait, par ailleurs, s'il avait fait la part anatomique des éléments sensibles et imaginatifs qui accompagnent et conditionnent l'idée, à chercher comme résidu le siège organique de la pensée abs-

homogénéité et liaison directe entre les dispositions organiques de l'appareil des sensations et les rapports pour la perception desquels il doit servir d'intermédiaire entre l'animal et les objets extérieurs. » Cf. *supra*, chap. III, p. 64.

(1) et (2) *Essai*..., chap. XXIII, *loc. cit.* : « C'est dans la conscience intime de son expérience personnelle que l'homme trouve l'idée de la durée et de la coordination des choses dans le temps : idée que nulle disposition organique ne peut avoir en soi la vertu de susciter, parce qu'il s'agit de rapports dont nulle disposition organique ne peut offrir l'empreinte et la représentation immédiate. »

(3) *Ibid.*

(4) Même chap., pp. 303-304.

(5) *Traité*..., l. III, chap. IX, pp. 477-479.

(6) *Essai*..., chap. XXIII, p. 303.

traite (1)? Il semble donc que la psychologie empirique de l'homme s'écarte de plus en plus, par la nature de ses objets, des sciences qui constituaient pour elle une base assurée, et que, pareille en ceci à la psychologie qui se fonde sur l'observation interne, elle sépare les « facultés » des organes et isole ses lois propres des lois générales de la vie, rompant à son tour le fil de l'induction (2).

Toutefois, pour qu'elle soit science et non « gnose » au sens large, il faut que, remédiant à l'impossibilité d'un rattachement direct, elle établisse graduellement un lien entre les phénomènes intellectuels et les données anatomiques et physiologiques (3). En cette tentative nécessaire réside le principe et se fonde la légitimité des descriptions du phrénologiste, puisque les protubérances crâniennes étaient seulement pour Gall un indice du développement des régions du cerveau (4). On peut, à cet exemple, et selon une méthode

(1) *Essai*..., chap. XXIII, pp. 305-306 : « Le bon sens repousse un échafaudage si compliqué et si gratuitement construit, une hypothèse qui, loin de rien expliquer, ne laisse pas même pressentir une explication possible. »

(2) *Considérations*..., l. V, chap. II (t. II, p. 161).

(3) *Essai*..., chap. XXIII, pp. 320-321 : « Nous atteignons, par une observation indirecte, des faits qu'il ne nous serait pas donné d'atteindre par l'observation directe. »

(4) *Ibid.*, p. 306 : « La doctrine de Gall sur la corrélation des aptitudes avec les développements des diverses régions des hémisphères cérébraux, développements traduits selon lui par les protubérances de leur enveloppe osseuse, est déjà un exemple remarquable des résultats auxquels peut conduire l'étude empirique des liaisons dont il s'agit ; quoique le célèbre auteur de cette doctrine se soit laissé entraîner prématurément à construire un système dont les meilleurs esprits n'ont pu accepter les conséquences en ce qui dépasse les faits observés. » — Sur Gall, cf. *suprà*, *Introduction*, I, p. 25.

plus sûre, instituer *empiriquement* une liaison entre les lois de la vie et les lois psychologiques (1), sans diminuer le moins du monde par ce rattachement indirect le caractère « spécial » de ces dernières (2). La psychologie pathologique, si cultivée depuis qu'elle est si profitable (3), permettra sans doute, en se conformant aux démarches habituelles de la science, d'approcher de la solution de « ce beau problème (4) », grâce à une étude « minutieuse, patiente et intelligente (5) ». Elle devra comparer, à cette fin, les désordres et les lésions et les anomalies monstrueuses de l'organisme avec les troubles de la mémoire et du langage, les perversions du goût et du jugement (6). Cette recherche, il est vrai, sera sujette à de grandes difficultés, en raison de la nature de plus en plus secondaire des traits organiques, à mesure que l'on s'élève aux faits psychiques supérieurs (7). Cependant, cette circonstance, jointe à la presque impossibilité de l'expérimentation qui en dérive (8), n'empêchera pas

(1) *Essai*.., chap. XXIII, pp. 306-307.

(2) *Ibid*., pp. 302-306 : « Sans excéder les limites d'une induction légitime, nous pouvons avancer que ce contraste (entre le point de vue du psychologue et celui du médecin) se maintiendra, quels que soient les futurs progrès de l'étude des caractères organiques dans leur liaison avec les aptitudes intellectuelles et morales. »

(3) *Considérations*..., l. V, chap. X, p. 221.

(4) *Essai*..., chap. XXIII, p. 307.

(5) *Ibid*.

(6) *Ibid*.

(7) *Ibid*., pp. 302 et 307.

(8) *Ibid*., p. 306 : « L'expérience proprement dite, celle qui dispose artificiellement des circonstances de la production des phénomènes pour en constater l'indépendance ou en manifester la liaison, devient comme impossible dans ces régions supérieures de la psychologie : il faut s'en tenir

qu'en multipliant les observations on arrive à mettre de l'ordre dans le désordre psychique apparent (1).

Car tel est le but réel de cette psychologie empirique. Il ne s'agit pas tant pour elle de manifester un rapport entre les faits ou les aptitudes psychiques et les traits organiques d'importance d'ailleurs décroissante, que de manifester une subordination effective entre les fonctions psychiques elles-mêmes (2). A cette fin, et à défaut de l'expérimentation proprement dite, en présence de cette multiplicité de causes, dont chacune « dispose à son effet plutôt qu'elle ne l'engendre (3) », renonçant à l'ordinaire à établir la nature réelle des influences (4), la psychologie fera usage de la méthode statistique pour mettre en évidence les liaisons habituelles (5). C'est ainsi qu'elle pourra déterminer de manière exacte les rapports que l'observation a notés, indépendamment de l'usage des nombres, entre les penchants et les âges ou le climat, et donner par là une précision scientifique à ces notations consignées dans les maximes proverbiales (6).

à l'observation des faits tels qu'ils se présentent à nous dans toute leur complexité. »

(1) *Essai*..., chap. XXIII, p. 307.

(2) *Ibid*., p. 307.

(3) *Ibid*.

(4) *Ibid*., p. 308.

(5) *Ibid*.

(6) *Ibid*. : « C'est ainsi qu'on parviendra à donner de la précision à l'appréciation vague que chacun fait à part soi de l'influence que les âges, les tempéraments, le régime diététique, les caractères des races exercent sur les aptitudes morales et intellectuelles ; influences qui souvent ne se manifesteraient pas dans une comparaison d'individu à individu, quoiqu'elle frappe tous les yeux et qu'elle ait donné lieu à des sentences proverbiales, lorsque, sans même recourir à l'enregistrement statistique, on compare

Du reste, l'emploi de la statistique se fera aussi bien lorsqu'il s'agira de déterminer directement les liaisons habituelles qui s'établissent entre les phénomènes psychologiques eux-mêmes, par exemple entre le degré d'instruction et le penchant à la criminalité (1). On pourra même, dans cet ordre de recherches où les caractères organiques ne sont plus en jeu, s'inquiéter, non plus seulement de manifester ainsi des liaisons régulières, mais de déterminer de réelles influences, en instituant des expériences proprement dites, pour lesquelles la lente intervention de la statistique ne sera plus nécessaire (2). La psychologie empirique trouvera ici un auxiliaire dans la pédagogie expérimentale. On peut, en effet, par une juste distribution des travaux et des délassements, mettre en évidence la réelle subordination des facultés (3). Et cette expérimentation d'ordre purement psychologique aura même pour résultat de servir de contrôle aux observations d'ordre physiologique instituées par le pathologiste ; une étude conforme à cette méthode, et relative à la subordination des facultés intellectuelles, permettra de confirmer ou de renverser un système phrénologique, comme celui de Gall (4).

Ainsi la nature spéciale des lois de la psychologie humaine n'a point pour effet de mettre celle-ci en dehors des conditions de la gnose scientifique. Et l'on

dans une vue d'ensemble une race à une race, un sexe à l'autre, la jeunesse à la vieillesse, et ainsi de suite. »

(1) *Essai...*

(2) *Ibid.*, p. 309.

(3) *Ibid.* : « L'expérimentation pédagogique, bien conduite, est très propre à éclairer le jeu des facultés de l'esprit et des penchants du cœur, la liaison des aptitudes et des caractères. »

(4) *Ibid.*

peut trouver scientifiquement le moyen de maintenir l'unité entre les phénomènes psychiques supérieurs et les phénomènes de la vie, donc de respecter la continuité physiologique et psychique si bien établie (1), sans recourir à un système de « transformations » abusives, qui supprimerait le caractère autonome et supérieur des phénomènes humains (2). On peut, d'autre part, maintenir la réalité de ce caractère autonome, sans recourir à l'affirmation d'une science sans attaches avec les autres et d'une observation sans analogie avec l'observation pratiquée par les savants (3). La psychologie empirique est donc fidèle au « vitalisme », qui inspire les sciences de la vie, et n'est point contraire au « rationalisme (4) », qui inspire, avec la logique élémentaire et supérieure (5), les sciences du « mécanisme social ».

(1) *Essai...*, chap. XXIII, *passim.*

(2) *Ibid.*, p. 296. — *Considérations...*, l. IV, chap. III, p. 45.

(3) *Essai...*, chap. XXIII, pp. 312-318. — *Considérations...*, t. II, pp. 33-34. — *Ibid.*, p. 161. — *Matérialisme...*, pp. 253-258.

(4) *Matérialisme...*, IIIe sect., p. 188 ; IVe sect. : « Ni l'homme individuel, ni les sociétés humaines ne sortent brusquement des conditions de la vie organique ou animale pour se placer aussitôt sur le terrain du rationalisme, pour entrer de plein saut dans ce monde idéal que la pure raison gouverne. »

(5) *Ibid.*, III, § 10.

CHAPITRE VII

LA PSYCHOLOGIE RATIONNELLE

Ce rapport entre la psychologie et le « rationalisme » n'est-il pas l'indice de l'existence d'une *psychologie rationnelle* (1)? Les lois propres du « règne de l'homme » sont telles, dans le domaine des facultés supérieures, que la loi physiologique de la succession des âges perd ici toute son influence (2). Sans doute, on observe une décroissance et même une abolition de ces facultés ; mais il convient de ne pas confondre avec la constitution essentielle de celles-ci les conditions sensibles que la nature a imposées à leur exercice, ou bien les altérations qui procèdent de la mala-

(1) *Matérialisme*..., p. 275. — *Essai*..., chap. XXIII, pp. 322-323 : « Outre cette psychologie empirique qui est une branche de l'anthropologie,... il y a sans doute une autre psychologie qui n'exige pas cet appareil d'observations... La psychologie ainsi conçue n'est pas autre chose que la logique et la morale dogmatique ». — Cf. *suprà*, *Introduction*, II, sub fine.

(2) *Traité*..., l. IV, chap. I, pp. 12-15 : « Ces précieux dons (raison, sagesse, science) s'accroissent encore quand l'homme vieillit par tous les autres côtés. »

die avec les modifications qui procèdent de cette constitution elle-même (1). C'est ici le lieu d'appliquer la doctrine de l'abstraction, qui se rattache du reste à cette psychologie supérieure, et de distinguer l'*idée* de l'*image* sur laquelle elle se trouve entée (2). Les facultés rationnelles sont moins *individuelles* qu'*humaines* (3) ; elles sont *humaines*, et non animales ; elles relèvent de la *logique*, et non de la *physiologie* (4). Elles diffèrent donc tout ensemble, et de l'imagination ou de l'instinct, qui sont sujets à la croissance et à la décadence vitales (5), et du génie ou de l'enthousiasme ou des instincts supérieurs, qui sont liés mystérieusement à des conditions organiques et sujets, eux aussi, à la loi vitale de l'épuisement (6). Il est donc possible, tout en maintenant la continuité entre les facultés ou les jugements rationnels et la sensibilité ou les jugements empiriques qui l'accompagnent,

(1) *Traité*..., pp. 12-13 : « S'il est vrai qu'il faut au moins que le savant se trouve dans un état de santé passable pour pouvoir se livrer à ses travaux, on ne s'avisera pas de chercher dans le résultat de ses travaux la trace de son tempérament, l'indice de son état de santé. »

(2) *Essai*..., chap. VII.

(3) *Traité*..., l. IV, chap. I.

(4) *Ibid.* : « La logique n'a pas le moindre besoin de prolégomènes empruntés à la physiologie. »

(5) *Ibid.*

(6) *Ibid.*, p. 12. — Chap. VI, pp. 131-132 : « Cet état singulier, accidentel, où l'homme se sent entraîné vers des régions supérieures et comme illuminé de clartés soudaines, a visiblement pour symptôme un ébranlement du système organique, qui ne saurait durer ou se prononcer un peu plus sans produire le désordre et un trouble permanent qui prive l'homme de sa dignité d'être raisonnable et le ravale au-dessous de la brute, comme un être sorti de sa voie naturelle et de ses conditions normales. »

d'étudier à part la constitution de ces facultés ou de ces jugements supérieurs. On obtiendra par là une science, qui négligera la nature des *forces* pour s'attacher à celle des *formes* (1), qui échappera donc aux catégories du « vitalisme » pour s'inquiéter de la direction que l'on peut donner aux forces assujetties (2). Cette « psychologie rationnelle », purement humaine, est identique tout ensemble à la morale et à la logique (3) ; mais c'est à la logique surtout, en sa partie supérieure, qu'il convient de l'identifier. Le rapport qui la relie à la psychologie empirique est analogue à celui qui existe entre la *morphologie* et la *physiologie* (4), analogue aussi, malgré la bizarrerie du rapprochement, à celui que l'on peut déterminer entre la *chirurgie* et la *médecine* (5). Et cette comparaison montre bien pourquoi, si la psychologie *empirique*, faisant appel comme la médecine aux forces vitales spontanées, tarde comme elle à se constituer scientifiquement (6), la psychologie *rationnelle*, préoc-

(1) *Traité*..., l. III, chap. II.

(2) *Ibid.*, l. IV, chap. I, pp. 17-18 : « L'avènement du règne de l'idée ne détruit pas les forces instinctives ; mais l'idée régnante est comme une *forme* qui, une fois bien arrêtée, s'assujettit de plus en plus les *forces* instinctives, en leur imposant le cadre où doivent ultérieurement se déployer leur activité propre et leur vertu opérative. »

(3) *Essai*..., chap. XXIII, pp. 322-323.

(4) *Traité*..., l. III, chap. II.

(5) *Ibid.*, p. 339 : « De part et d'autre, c'est le même contraste entre la précision que comporte la détermination des formes et le vague des explications fondées sur l'idée de forces que nous ne pouvons définir, encore moins mesurer dans leurs variations continues. »

(6) Même chap. — *Essai*..., chap. XXIII, p. 309 : « Il faudra bien du temps et des efforts pour que la psychologie comme la médecine aient pu être ramenées à une forme vraiment scientifique. »

cupée des formes logiques exactement descriptibles, est susceptible de déterminer avec exactitude les « types » de la connaissance, et le rapport de subordination entre les « organes » intellectuels eux-mêmes (1).

De ce point de vue critique, en effet, il ne s'agit plus d'instituer un rattachement indirect entre les « facultés » et les organes, et, pour cela, de manifester la dépendance où se trouvent les jugements logiques à l'égard des fonctions sensibles (2) ; il s'agit, tout au contraire, de faire voir combien la connaissance logique est indépendante de l'apport des sens, et cela, non point tant par la méthode critique de Kant, que par la méthode expérimentale, qui analyse la constitution de fait de la science elle-même (3). Par cette expérience, hypothétique sans doute mais non arbitraire (4), par cette analyse qui distingue mais qui n'isole pas (5), on arrive à montrer — et c'est un résultat important en ce qui regarde cette psychologie *humaine* — que les sensations, en ce qu'elles

(1) *Traité*..., l. III, chap. II. — *Essai*..., chap. VII. — *Considérations*..., l. IV, chap. III.

(2) *Essai*..., chap. XXIII, pp. 286-287 : « Sur le terrain de la psychologie empirique, on a en vue bien plus le développement naturel des forces de l'esprit que les caractères intrinsèques des produits de la pensée. »

(3) *Essai*..., chap. VII. — *Considérations*..., l. IV, chap. III.

(4) *Essai*..., chap. VII, p. 189 : « Il est non seulement curieux, mais utile d'indiquer comment on referait notre physique, en l'accommodant à des hypothèses, imaginaires sans doute, mais où il n'entre rien qui implique contradiction ou qui répugne de toute autre manière à la raison. »

(5) *Ibid.*, p. 234 : « C'est une analyse de cette espèce qui peut s'appliquer à la distinction de l'idée pure et du cortège d'impressions sensibles qui l'accompagne nécessairement. »

offrent de qualitatif et de spécifique, ou bien ne fournissent aucun renseignement sur la nature des phénomènes, ou bien retardent, par ce qu'elles apportent de subjectif, l'avènement des sciences de la nature (1) ; tandis que les renseignements objectifs qui nous sont fournis par les sens procèdent uniquement de ce qui est en eux et purement formel et non spécifique, de la nature spatiale qui leur est commune avec les organes et les phénomènes (2). D'où l'on peut inductivement conclure à l'indépendance de la science et de l'intelligence à l'égard de la spécificité des sensations et du nombre des sens (3), donc au caractère néces-

(1) *Essai...*, *passim*, en particulier pp. 193-194 : « On frissonne dans la fièvre, quoiqu'on soit plongé dans une atmosphère chaude... Ce n'est pas sans fondement que des esprits spéculatifs ont insisté sur la nécessité de dégager la perception sensible de ce qu'elle a d'inhérent à notre organisation pour arriver à l'idée ou à la pure intelligence des choses. »

(2) Même chap., *passim*, en particulier p. 229 : « En tant qu'instruments de connaissance, ces deux sens l'ouïe et la vue s'identifient en quelque sorte ; ils sont homogènes ou ils procurent des représentations et des connaissances homogènes, savoir, la représentation de l'espace et la connaissance des rapports de grandeur et de configuration géométrique ; la vertu représentative étant, pour chacun de ces deux sens, attachée à la forme et indépendante du fond de la sensation, *ratione formæ* et non *ratione materiæ*. » — Cf. *suprà*, chap. III, p. 64, et VI, p. 97.

(3) *Ibid.*, pp. 229-230 : « Le sens fondamental de la connaissance, le toucher actif, n'est pas attaché à un appareil spécial... il est constitué dans son essence par ce qu'il y a de plus fondamental dans le type de l'animalité... D'autres sens aideraient au progrès de nos connaissances, comme le font la découverte d'un nouveau réactif ou d'un instrument nouveau..., mais sans changer pour nous les conditions formelles de la représentation et de la connaissance des phénomènes. »

saire et rationnel (1) et réel (2), bien que nullement absolu (3), des produits de l'intelligence humaine prise en sa pureté, c'est-à-dire sous sa forme non embryonnaire, mais développée et scientifique (4). Dès lors, si les idées supposent toujours les images, et si, pour scruter la nature formelle et la valeur de celles-là, on ne peut les isoler analytiquement de celles-ci, l'analyse qui distingue sans isoler demeure possible à cet égard (5) : et l'on peut dégager l'idée pure et vraie

(1) *Traité...*, l. IV, chap. I, pp. 13-14 : « Avec quelques circonvolutions de plus ou de moins dans le cerveau, on deviendra peut-être incapable d'étudier la géométrie ; mais, si l'on reste capable de l'étudier, on retombera certainement sur les mêmes théorèmes par lesquels Euclide et Archimède ont passé. »

(2) *Essai...*, chap. VI, *De la critique de nos connaissances*, en particulier p. 179 : « S'il n'y avait pas harmonie entre l'ordre de réception par nos facultés et l'ordre inhérent aux objets représentés, il ne pourrait arriver que par un hasard infiniment peu probable que ces deux ordres s'ajustassent de manière à produire un ordre simple ou un enchaînement régulier dans le système des représentations. »

(3) *Ibid.*, chap. I, *De la connaissance en général*, en particulier, p. 18 : « Il ne nous est pas donné d'atteindre à la réalité absolue, bien qu'il soit dans la mesure de nos forces de nous élever d'un ordre de réalités phénoménales et relatives à un ordre de réalités supérieures, et de pénétrer ainsi graduellement dans l'intelligence du fond de réalité des phénomènes. »

(4) *Ibid.*, chap. VII, pp. 194-195 : « Si la science est le perfectionnement organique de la connaissance, il y a de bonnes raisons de présumer que c'est en cherchant jusqu'à quel point, de quelle manière les sens contribuent à l'organisation de la science, que nous pourrons le mieux saisir quelle est essentiellement la part des sens dans l'élaboration de la connaissance, même à l'état élémentaire ou rudimentaire. »

(5) Même chap., pp. 234-235.

des images qui la préparent ou dans lesquelles elle retentit (1), ainsi que des signes qui la soutiennent (2).

Par là se détermine un rapport d'exclusion relative entre les sciences et la logique ou la morale, d'une part, et la psychologie empirique, de l'autre; par là donc se résout, au point de vue de la psychologie rationnelle, le problème de l'origine des idées (3). En dépit des psychologues, les idées générales concrètes représentent au savant des choses, et non des états de conscience; et les sciences qui étudient ces choses ne sont pas un prolongement de la psychologie : « Les philosophes ont longtemps conclu à l'existence de certaines idées de soleil et d'or, qui seraient les objets de la pensée plutôt que l'or et le soleil mêmes ; mais d'autres philosophes ont plus tard fait justice de cette logomachie, à laquelle ni les astronomes, ni les chimistes n'ont même daigné faire attention... Surtout ils se sont bien gardés de croire que leurs travaux n'étaient que la continuation du travail scientifique des psychologues » (4). Quant aux idées générales abstraites, il appartient aux sciences qui les mettent en œuvre de les discuter par la voie des analogies, selon les règles de la critique applicables universellement : « Dans cette critique des idées, la psychologie (empirique ou philosophique) n'entrera pour rien, et tout en pratiquant les préceptes d'une logique supérieure à celle d'Aristote, tout en croyant à juste titre faire de la bonne philosophie, ni le botaniste ni le zoologiste n'éprouveront de scrupules, comme s'ils chassaient sur les terres de leurs confrères de la section

(1) *Essai...*
(2) *Ibid.*
(3) *Materialisme*..., III, § 10.
(4) *Ibid.*, p. 267.

de philosophie » (1). Il est exact que certains faits d'importance capitale sont fournis par la psychologie à la critique, comme celui de l'entrelacement de la pensée et des signes ; mais la psychologie se borne à livrer le fait, dont la critique tire ses conclusions : « La psychologie ne nous a point appris jusqu'à présent, d'une manière qu'on puisse qualifier de scientifique, pourquoi l'homme a besoin de signes, à quel moment et dans quelle mesure ce besoin se fait précisément sentir » (2). Il est exact encore qu'une science rationnelle, comme la géométrie, part de faits psychologiques, comme celui de la plus courte distance, et trouverait avantage à tenir compte d'autres faits de même ordre, comme le sentiment de la similitude (3) ; mais la géométrie n'est pas pour cela une science psychologique (4), pas plus qu'elle ne dépend de la constitution cérébrale, sous prétexte qu'une différence dans les circonvolutions du cerveau empêcherait un homme de devenir géomètre (5). Il est exact également que les notions morales de la personnalité et du respect du droit ne sont applicables que sous des conditions psychologiques déterminées ; mais les notions de la personnalité et du droit sont rationnelles et universelles, et non psychologiques (6). Ici donc, en

(1) *Matérialisme*, pp. 267-268.
(2) *Ibid.*, pp. 266-267.
(3) *Ibid.*, p. 269. — *Traité*..., l. I, chap. III, pp. 42-45.
(4) *Matérialisme*..., p. 270 : « Si les exemples d'un pareil recours au fait psychologique devenaient aussi fréquents que « les appels au sens commun » chez certains philosophes, la géométrie pourrait passer pour une annexe de la psychologie. Comme, au contraire, rien n'est plus rare..., on la répute à bon droit une science éminemment rationnelle. »
(5) *Essai*..., chap. VI, en particulier pp. 181-182 et 184.
(6) *Essai*..., chap. XXIII, p. 324 : « Dès que le sens moral

tout ce qui concerne la valeur logique de la connaissance, la continuité physiologique et psychologique des phénomènes n'importe plus ; les facultés supérieures et rationnelles de l'homme sont indépendantes des facultés inférieures et sensibles et vitales : « Il faut se garder de confondre la psychologie, qui est la connaissance empirique des faits intellectuels dans leurs rapports naturels avec l'organisation et la constitution du sujet pensant, et la logique qui traite des rapports entre les idées, tels qu'ils résultent de la nature des idées mêmes, indépendamment de leur mode d'élaboration et d'apparition dans l'esprit humain » (1). La « psychologie rationnelle » relève, non plus des catégories du « vitalisme », mais exclusivement de celles du « rationalisme (2) ».

Et par cette indépendance et ce « changement de clef », devient logiquement possible une *théorie de la raison*, inconcevable du point de vue de la « psychologie des psychologues (3) », difficilement réalisable du point de vue de la psychologie pathologique ou expérimentale (4). Si l'on s'en tient à la conception de la psychologie isolée et du privilège de l'observation

nous a suggéré l'idée du juste et de l'injuste, la raison s'en empare comme d'une chose de son ressort, qui ne dépend pas plus de l'organisation psychologique que la lumière ne dépend de l'organisation du sens de la vue. La raison conçoit qu'un être puisse être privé du sens moral, comme un autre du sens de la vue : elle se garde d'en conclure que la chose perçue cesserait d'exister s'il n'existait plus d'organe capable de la percevoir » — *Matérialisme*..., pp. 270-272.

(1) *Essai*..., chap. XXIII, pp. 323-325. — *Matérialisme*..., pp. 274-275.

(2) *Matérialisme*..., III et IV.

(3) *Ibid.*, p. 195.

(4) *Essai*..., chap. XXIII.

interne, on admettra donc avec Reid et Jouffroy un pêle-mêle de principes, dont le caractère problématiquement illusoire ne saurait être dénoncé et redressé *ex analogia universi* (1), qu'il s'agisse d'*idoles de la tribu* ou d'*idoles de la caverne* (2) ; et, sous le faux prétexte de constituer une science de l'esprit conforme aux prescriptions baconiennes, on aboutira donc aux pures affirmations individuelles (3) et au doute insurmontable sur la valeur de la raison (4). Mais, si l'on renonce à cette science « privilégiée » et nullement constituable (5), si l'on « renoue le fil de l'induction (6) », si l'on traite le problème des principes par la méthode universelle des analogies et de la critique (7), au lieu d'un pêle-mêle de principes on obtiendra une subordination hiérarchique (8), et l'on

(1) *Essai*..., chap. VI, en particulier pp. 180-185. — *Considérations*..., l. IV, chap. III, pp. 35-36 ; « L'ensemble de ces lois, de ces idées, de ces principes, que les sens ne peuvent donner (et que la constitution de l'esprit humain lui impose), voilà ce que beaucoup de philosophes appellent la raison ; mais la raison ainsi conçue est quelque chose de multiple et de complexe dont les diverses données nous inspirent des doutes en fait et en droit. »

(2) *Considérations*..., *ibid.*

(3) *Ibid.*

(4) *Essai*..., chap. VI, en particulier pp. 181-182 et 184.

(5) *Essai*..., chap. XXIII. — *Matérialisme*..., III, § 9.

(6) *Considérations*..., l. II, p. 161.

(7) *Essai*..., chap. VI, pp. 179-185 : « La raison n'élève point, quoi qu'en dise Jouffroy, de doute sérieux, encore moins de doute insurmontable, sur le principe régulateur et suprême en vertu duquel elle fait la critique de ces principes constitutifs, et de toutes les autres facultés humaines... Seulement, il est de la nature de ce principe régulateur de ne fournir que des inductions probables, d'une probabilité qui parfois exclut tout doute raisonnable. »

(8) *Ibid.* : « Il y a loin de cette organisation hiérarchique

contrôlera les diverses facultés, non par une « faculté de l'absolu » réservée à quelques-uns (1), mais par la *raison* commune à tous, qui consiste dans le pouvoir de chercher et de saisir la « raison des choses (2) », et qui règle toutes les idées et tous les faits grâce à l'*idée de l'ordre*, régulatrice et suprême : « Nous concevons très bien comment l'idée de l'ordre et de la raison des choses pourra nous servir à contrôler les précédentes (d'espace infini, de substance indestructible, de temps sans limite), en tant que nous verrons si celles-ci mettent de l'ordre ou amènent des incohérences et des conflits dans le système de nos conceptions ; en même temps que l'idée de l'ordre se contrôlera elle-même, puisqu'il y aurait contradiction à supposer que cette idée fût un préjugé de l'esprit humain, ou ne fût vraie, comme le dit Jouffroy, que d'une vérité humaine, et que nous trouvassions de l'ordre dans la nature à mesure que nous l'étudierions davantage » (3). Ainsi donc, c'est par le hiatus même qui la sépare de la psychologie *empirique* que la psychologie *rationnelle* est apte à ordonner les fonctions psychiques; et c'est

au pêle-mêle de la philosophie écossaise, qui se pique de multiplier plutot que de réduire le nombre des vérités premières, et pour qui l'appel au sens commun dispenserait de contrôler les dépositions des sens, de la mémoire, aussi bien que les principes mêmes de la raison, dont on veut que le contrôle ne soit point possible. »

(1) *Essai...*, chap. II, *De la raison des choses*, pp. 25-26.

(2) Même chap., p. 29 : « En employant le mot *raison* (dans le sens subjectif) nous entendrons désigner principalement la faculté de saisir la raison des choses, ou l'ordre suivant lequel les faits, les lois, les rapports, objets de notre connaissance, s'enchaînent et procèdent les uns des autres. »

(3) *Ibid.*, chap. VI, en particulier pp. 183-184. — *Traité...*, l. I, chap. I, *De l'ordre et de la forme en général*, pp. 8-10.

uniquement à son indépendance qu'elle doit de pouvoir assurer dans la psychologie empirique même dont elle se distingue la subordination des facultés que celle-ci ne réalise pas directement (1). Il est bien vrai que ces distinctions demeurent relatives, en vertu de la continuité des phénomènes et de l'enchevêtrement des sciences (2); mais elles sont exactes en leur principe; et le rapport des deux sciences de l'esprit, l'une régie par la conception « vitaliste » et l'autre par celle du « rationalisme », se trouve condensé en un jugement que l'on ne saurait rétracter : « La psychologie empirique est séparée de la psychologie rationnelle par toute l'épaisseur des sciences (3). »

(1) *Essai...*, chap. XXIII.

(2) Même chap., pp. 325-326.

(3) *Matérialisme...*, p. 275.

CHAPITRE VIII

LE TRANSRATIONALISME

Empirique ou rationnelle, la psychologie scientifique ou critique, si elle distingue le vivant et ses instincts du monde matériel, si elle distingue la sensibilité des propriétés du corps vivant, si enfin elle distingue les fonctions supérieures des fonctions sensibles, demeure étrangère à toute affirmation *ontologique* (1), puisque, faisant usage des idées de *force* et de *raison des choses*, elle met de côté la notion métaphysique de *substance* ; de cette notion, en effet, la biologie se passe (2), et la logique supérieure fait la

(1) *Matérialisme*..., III, § 9.

(2) *Traité*..., l. III, chap. IX (en particulier pp. 484-485) : « Sans se préoccuper de questions ontologiques ni des applications qu'on peut faire de la notion de substance à la nature du principe vital, les vitalistes empruntent aux physiciens l'idée de force, comme étant celle qui représente le mieux ce qu'il paraît y avoir de plus général, de plus fondamental, de plus essentiel dans les manifestations si variées de la cause qui produit les phénomènes de la vie : ou plutôt ils reprennent leur bien ; ils réclament aux physiciens une idée que ceux-ci avaient tirée des phénomènes de la nature inactive... »

critique (1). « Vitalisme » et « rationalisme », qui se partagent ainsi les phénomènes de l'esprit, constituent l'un et l'autre à l'égard de l'esprit une science *phénoméniste*, science en effet construite suivant la méthode de toutes les autres (2), ou critique qui s'exerce suivant les règles des autres critiques, se proposant simplement de contrôler et d'ordonner l'usage des catégories (3). Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait point dans le « vitalisme » des germes ontologiques (4) ; ce qui caractérise, en effet, l'*animisme*, c'est précisément l'emploi de la notion de *substance* et l'attribution des synergies vitales à une *âme* substantielle (5). Aussi bien ne saurait-on oublier que l'idée de substance a son origine dans la conscience de l'identité personnelle, qu'elle constitue une donnée psycholo-

(1) *Essai*..., chap. IX (en particulier p. 294) : « Si la notion métaphysique de substance devient en certains cas une source de contradictions insolubles, la raison n'aura-t-elle pas le droit de condamner les applications forcées qu'on en voudrait faire à tel ordre de phénomènes, tout en reconnaissant qu'elle a sa racine dans l'esprit humain et qu'elle préside à l'organisation du langage humain ? » — Cf. *suprà*, *Introduction*, II, pp. 29-30.

(2) *Essai*..., chap. XXIII, p. 322.

(3) *Essai*..., chap. VI.

(4) *Traité*..., l. III, chap. IX.

(5) *Ibid.*, pp. 485-486 : « Les animistes sont ceux qui, tout en admettant le point de départ des vitalistes, c'est-à-dire l'impossibilité d'expliquer les phénomènes de la vie par le seul jeu des forces physiques, croient en outre qu'il faut absolument supposer des substances auxquelles les forces vitales soient inhérentes, et qui leur donnent divers noms parmi lesquels celui de *souffle* ou *d'âme*, tiré de l'une des fonctions les plus essentielles et les plus apparentes de la vie des animaux, est le plus usité et même est devenu un mot de la langue commune, à cause des idées morales et religieuses qui s'y rattachent. »

gique (1). Il n'est pas étonnant, dès lors, que l'affirmation du *moi* devienne une affirmation substantialiste (2), que, du point de vue de l'ontologie, on oppose l'âme au corps (3), et que l'on arrive par là à professer le *spiritualisme* métaphysique (4). On abandonne ainsi la psychologie de l'être vivant, pour instituer une psychologie *transcendante* (5) ; et il est naturel que cette psychologie ambitieuse soit traitée par les philosophes, qu'elle se réclame de l'observation interne, et qu'elle fasse dans la conscience « tourmentée » de grandes découvertes (6). Mais le dualisme que le « prince de la psychologie contemporaine (7) », le « grand philosophe (8) » Cousin, établira par cette méthode, l'antithèse dans la conscience du fini et de l'infini, est, après tout, une découverte douteuse (9), et la psycho-

(1) *Essai*..., chap. IX, pp. 290-291.

(2) *Traité*..., l. III, chap. IX, p. 173 : « Nous aurons seulement par la conscience (pour peu que la réflexion l'éclaire) une notion directe et positive du *moi*, et partant de notre âme, en tant qu'elle serait le principe substantiel ou *hypostatique* de notre personne ou de notre *moi* ; ce qui est d'une grande importance au point de vue de l'ontologie spéculative, et ce qui n'en a aucune au point de vue moral et pratique. »

(3) *Ibid.*, l. IV, chap. I, p. 217 : « La notion des substances, telle que la plupart des modernes l'ont entendue, s'accommodait mal de cette distinction plus ancienne (entre l'appétit et l'intelligence), et l'a fait tomber en discrédit. C'est alors qu'on a opposé l'intelligence à la matière (l'âme ou la substance pensante) au corps ou à la substance étendue. »

(4) *Considérations*..., l. IV, chap. V, p. 220.

(5) *Matérialisme*..., pp. 258-260.

(6) *Ibid.* — Cf. *suprà*, chap. IV, p. 78.

(7) *Ibid.*, p. 252.

(8) *Ibid.*, p. 259.

(9) *Ibid.* : « Selon lui le fait de conscience, qu'il soit actuel ou primitif, se résout en trois éléments : l'idée de l'infini, celle du fini, et celle du rapport de l'infini au fini, rapport dont, par parenthèse, les géomètres n'accorderont pas volontiers l'existence. On peut appliquer à l'unité et à la multiplicité, à l'être et au phénomène, à l'absolu et au relatif, ce qui vient d'être dit de l'infini et du fini, et la même trinité ou triplicité fondamentale se retrouve partout. » — Cf. *suprà*, *Introduction*, I, pp. 16-17.

logie *transcendante*, qui est le « vestibule » de la métaphysique (1), se trouve plus fragile que cette psychologie *empirique* dédaignée par Cousin, qui lui reprochait un « *nescio quid plumbeum* (2) ».

(1) *Matérialisme*..., p. 253 (note) : « M. Cousin dit ailleurs « que la science humaine, dans toute son étendue, n'est qu'un « cercle dont les deux extrémités sont deux points essentiel- « lement similaires », ce qui, d'après les explications de l'auteur, devrait signifier que le sanctuaire ne diffère du vestibule qu'en ce qu'il est éclairé par un lustre qui manque au vestibule, mais ce qui en réalité ne signifie rien. Car il suffit d'avoir passé par l'antichambre de la géométrie, qui devrait être, selon Platon, l'antichambre de la philosophie, pour savoir qu'un cercle n'a pas d'extrémités. »

(2) *Ibid.*, p. 260 : « Nous ne pousserons pas plus loin l'examen d'une psychologie transcendante qui simplifie tant les faits ou en exagère tant la portée : au fond il s'agit moins là d'observations que de quelques habiletés de langage pour échapper au scepticisme de Kant et pour jeter ce fameux pont du *subjectif* à l'*objectif*. » — Cf. RIBOT, *Introduction* à la *Psychologie anglaise contemporaine*, pp. 20-21 : « Je n'ignore pas que dans ces dernières années on a répété après Maine de Biran et Jouffroy « que l'âme se connaît, se saisit immédiatement ». Mais, outre que ces psychologues ont dépensé vingt ou trente ans d'études avant de découvrir cette *connaissance immédiate* (ce qui peut paraître assez surprenant), leur *découverte* ne semble pas nous avancer beaucoup ; car quand on a longtemps et scrupuleusement cherché ce que c'est que cette essence intime ainsi révélée, on n'arrive à trouver que les expressions vagues d' « activité absolue », d' « esprit pur en dehors du temps et de l'espace » : d'où l'on peut conclure que le plus net de notre connaissance

Somme toute, les données d'une psychologie conforme à la direction « vitaliste » n'exigent pas « que l'on se mette en frais d'ontologie (1) » ; et si l'animisme, qui est la doctrine des « entéléchies » vitales, a ses difficultés insolubles lorsqu'il s'agit simplement des phénomènes physiologiques et de la génération (2), l'affirmation de l'*âme* substantielle n'éclaircira pas davantage la vie morale des êtres doubles (3) ou celle

consiste encore dans les phénomènes. Le tort de la définition courante (la psychologie est la science du moi), c'est donc de confondre deux choses essentiellement distinctes : des faits psychologiques avec des spéculations ontologiques. » — Cf., au contraire, RAVAISSON, *Rapport*..., p. 26 : « La vraie méthode psychologique (c'est) celle par laquelle, dans tout ce dont nous avons conscience, et qui est par le dehors, en quelque sorte, phénoménal et naturel, nous discernons ce qui est notre acte, qui seul doit être appelé proprement interne, et qui, à vrai dire, supérieur à toute condition d'étendue et même de durée, est, en son essence, surnaturel ou métaphysique ; la vraie méthode psychologique est celle qui, du fait de telle ou telle sensation ou perception, distingue, par une opération toute particulière, ce qui l'achève en le faisant nôtre et qui n'est autre que nous. »

(1) *Traité*..., l. IV, chap. I, p. 21.

(2) *Traité*..., l. III, chap. IX, pp. 171-176 : « Le phénomène de la génération ordinaire nous avait trompés sur la manière de concevoir l'essence du végétal ; et si elle n'est pas admissible pour la plante, pourquoi le serait-elle pour l'animal qui naît d'une manière si conforme au mode habituel de naissance de la plante ? »

(3) *Ibid.*, p. 176 : « Exemples, les jumelles de Buffon, les *Ritta Christina* et beaucoup d'autres. Leurs *moi* étaient indépendants, quoique sympathiques ; à la bonne heure. Leurs âmes, dans le sens moral et chrétien, l'étaient aussi, nous l'accordons ; mais les entéléchies qui auraient été dans ces infortunées créatures les sujets substantiels de la vie organique et de la vie animale, il n'y a nul moyen de les concevoir, ni comme unes, ni comme divisées. »

des enfants qui restent confinés dans la vie animale (1). Au reste, la sensibilité et la mémoire, qui semblaient plus que toutes autres fonctions exiger l'intervention d'une « entéléchie », ne nécessitent pas en fait cette application du concept de substance ; une telle application à leur égard les mettrait sans raison en dehors des lois générales de la vie (2). Le « vitalisme » psychologique exclut donc la psychologie « transcendante ».

Ainsi, la psychologie humaine, comme la psychologie animale, puisqu'elle peut se passer de la substance, peut se passer de l'âme » ; et la substitution du point de vue *rationaliste* au point de vue du *vitalisme* dans la psychologie *humaine*, surtout *sociale* ou *logique*, ne fait que rendre le concept de l'âme de plus en plus inutile (3). Et pourtant, c'est *au delà* du « rationalisme » même (4), échappant dès lors à la loi universelle des analogies,

(1) *Traité*..., pp. 176-177 : « Questions placées hors du ressort de la psychologie qui analyse les phénomènes du *moi*, de la physiologie qui tâche de saisir les points d'évolution de la vie organique ou animale, de la médecine légale qui en étudie les symptômes en vue de l'application aux questions juridiques. »

(2) *Ibid.*, pp. 177-179.

(3) *Matérialisme*..., IV.

(4) *Matérialisme*..., IV, § final, *Du transrationalisme* : « On a déjà dans la langue philosophique le mot de *mysticisme*, mais il s'y attache une sorte de défaveur qu'il faut éviter, si l'on veut étudier le fait en lui-même et sans parti pris. On a aussi proposé les épithètes de *transcendant*, de *transcendantal*, qui nous donnent à entendre quelque chose d'*au delà*, sans dire au delà de quoi... Il nous semble que le mot de *transrationalisme* n'aurait pas les inconvénients que l'on vient de signaler ; il dit tout ce qu'il faut dire et ne dit que cela. »

« rompant le fil de l'induction (1) », étrangère tout ensemble à la *raison* logique et à la *force* biologique, que l'*âme* va s'introduire dans la « gnose » et non dans la « science », grâce à la singularité de l'homme et aux instincts supérieurs de sa nature individuelle (2). Le « monde invisible » et « transcendant » où elle pénètre (3), s'il est l'objet d'une « foi (4) » et d'un « enthousiasme (5) » que la raison ne peut contrôler, ne saurait rien offrir à l'homme qui soit contraire aux lois de la raison : le *transrationalisme* ne supprime pas la légitimité du rationalisme (6). D'autre part, ces ins-

(1) *Considérations*..., l. II, p. 161.

(2) *Traité*..., l. IV, chap. I, pp. 15-16. — Chap. VI, pp. 127-132 : « L'homme vivant au sein de la Nature, mais sentant en lui un principe et des affections qui n'ont rien de comparable avec les forces et les phénomènes du monde extérieur, croira toujours à quelque chose de surnaturel dans sa destinée, et tentera de se mettre en communication avec un être ou des êtres surnaturels... Il n'y a point lieu d'être surpris si l'homme ne peut non plus se passer de foi et d'enthousiasme que d'instinct animal ; s'il faut que la raison (qui toujours se comprend elle-même et se suffit théoriquement à elle-même) s'aide dans la pratique, aussi bien d'une faculté supérieure qu'elle ne comprend pas, que d'une faculté inférieure qu'elle ne comprend pas davantage et dont personne ne songe à nier l'existence. »

(3) *Matérialisme*..., IV, p. 384 : « Aux époques de doute comme aux époques de foi, l'on a vu des gens enclins à des superstitions, qui toutes témoignaient de la disposition de l'homme à croire à des puissances surnaturelles, à un monde mystérieux et invisible sur lequel la science et la raison n'ont pas plus de prise que les sens. »

(4) *Matérialisme*..., IV, p. 385 : « L'âme en quête de l'invisible peut se soumettre à une autorité qui la dirige... C'est à des croyances ainsi réglées par une autorité extérieure que s'applique surtout le nom de foi. »

(5) *Traité*..., l. IV, chap. VI, pp. 131-132.

(6) *Matérialisme*..., pp. 385-386 : « Le transrationalisme a

tincts supérieurs, propres à l'homme, n'ont rien de commun avec les instincts inférieurs de la vie animale (1). Et pourtant cette affirmation de l'âme n'est un progrès au delà du rationalisme que parce qu'elle est un retour au point de vue « vitaliste (2) », une protestation contre la logique qui n'engendre qu' « affliction d'esprit (3) ». De sorte que, si une « psychologie » morale et transcendante, n'ayant d'ailleurs aucun caractère scientifique, admet l' « âme », à la différence de la psychologie « empirique » et de la psychologie « rationnelle », dans ses implications ; ce n'est point, à la manière « ontologique », à titre de *substance* qu'elle l'admettra, mais bien à titre de « force vivante » qui se réclame d'un « vitalisme » supérieur : « Pour qui va au fond des choses, le passage au transrationalisme est l'inverse du mouvement par lequel l'idée pure se dégage de l'image et de toutes les affections de la sensibilité : c'est une réaction de l'âme contre les habitudes d'abstraction qui la rebutent, comme suspectes de dessécher en elle les sources de la vie (4). »

libre carrière à cette seule condition de justifier le nom que nous lui avons donné, c'est-à-dire de faire, selon les dispositions individuelles, des excursions par delà le domaine de la raison et de la science, sans contredire la raison ni la science sur leur propre terrain où doivent se rencontrer toutes les saines intelligences. »

(1) *Matérialisme*..., IV, § final, pp. 382-383.

(2) *Ibid.*, pp. 382-385 : « Le sens habituel du mot *âme* semble indiquer que l'on considère comme ce qu'il y a de capital dans la nature de l'homme, dans la personne humaine, non l'intelligence qui l'éclaire, mais la vie qui l'anime, vie fort supérieure à la vie animale, et dont les instincts (s'il est vrai que l'instinct soit inséparable de la vie) doivent être estimés fort au-dessus des instincts de la chair et du sang. »

(3) *Ibid.*, p. 385. — *Traité*..., l. IV, chap. I, pp. 15-16.

(4) *Matérialisme*..., loc. cit.

CONCLUSION

Il résulte de ce travail, nous semble-t-il, que la conception psychologique de Cournot, toute dominée qu'elle soit par le contraste des deux catégories *fondamentales*, « vitalisme » et « rationalisme », n'en garde pas moins sa cohérence en cette oscillation même, puisque, d'une part, le vitalisme obscur, principe de cette psychologie d'abord biologique, se retrouve finalement sous la forme, obscure encore, d'un vitalisme « transrationnel », expression ultime de « l'enthousiasme » instinctif et des « synergies » supérieures, et puisque, d'autre part, la qualité « logique », et même « physique », du mécanisme social, inspirateur de la psychologie humaine et « rationnelle », si elle oppose ce monde de la *raison* au monde de la *vie* en faisant abstraction, cette fois, de l'idée de « force causale », n'en assure pas moins à cette idée de « raison des choses » une telle généralité que l'idée de « force causale » elle-même, et par suite les synergies vitales, en dépit de l'obscurité de cette « région nodale » de la connaissance, se trouvent intégrées, sinon dans l'ordre « logique », du moins dans l'ordre rationnel », tandis que le « transrationalisme », s'il rétablit l'âme et les synergies qu'elle implique dans un « au-

delà » de la connaissance claire, ne saurait être contradictoire au « rationalisme » critique et scientifique, et se trouve intégré à son tour, par cet accord foncier, en dépit de son caractère individualiste, dans cet « ordre des choses » qui « ne peut être remis en elles que par la raison » et qui est « le propre objet » de celle-ci (1). Et de cette unité de conception Cournot semble faire l'unité d'un « développement », par la continuité même qu'il établit entre les phases successives de la *vie* psychologique. S'il affirme en ce développement une « multiplicité de mystères », il ne détermine de hiatus qu'entre la région de la « matière » et celle de la « vie », il greffe la vie « intellectuelle » sur la vie « animale » comme la vie « animale » sur la vie « végétative », il se réclame de la thèse aristotélicienne, reprise par Buffon, de l'*unité* bio-psychique il combat, du point de vue de son vitalisme unitaire, la thèse cartésienne et condillacienne de la « séparation » entre la vie et la pensée, il concilie le « psychologisme » de Maine de Biran et le « biologisme » de Bichat et de Cabanis. Et c'est bien ici que nous voyons nettement la relation véritable qu'il détermine entre la psychologie « animale » et la psychologie proprement « humaine » et « rationnelle », s'il conçoit tout ensemble une « origine » *psychologique* des idées que mettent en œuvre et la critique et la science et une « valeur » indépendante de ces idées qui relèvent exclusivement par là de la *logique* supérieure. Le rapport même qu'il formule entre la « physiologie » et la « morphologie » est significatif de cette relation double : s'il oppose la *logique*, à titre de « morphologie », à la *psychologie* vitaliste, envisagée comme « physiolo-

(1) *Essai*, t. I, chap. II, p. 29, note 1 (Citation de Bossuet).

gie », la « morphologie » elle-même, en sa détermination des « types » et des « harmonies typiques », est partie intégrante, à ses yeux, de l'explication *vitaliste*, et c'est à la distinction originelle des « types » qu'il rapporte la « nature » des instincts, si exactement « caractéristiques » de chaque espèce. Et il est remarquable que le problème de l'« origine des idées » soit d'abord résolu par lui, d'un point de vue *vitaliste*, par un appel à la morphologie et à la constitution *originelle* des types (ce qui, entre parenthèse, évoque singulièrement les idées du *Sénateur* de De Maistre dans *Les Soirées de Saint Pétersbourg* (1), et que le problème connexe de la « valeur des idées » soit encore résolu par lui, d'un point de vue *rationaliste*, par un appel à la morphologie envisagée, cette fois, sous l'aspect *logique*. N'est-ce pas indiquer, comme il semble, que la constitution des « types intellectuels » et de valeur « logique » est en connexion avec le « développement » physiologique, et le problème de la « valeur » des idées avec celui de leur « origine » ? Du reste, le soin même que prend Cournot d'affirmer l'indépendance « logique » de l'ordre « rationnel » n'implique-t-il pas une nouvelle intervention des « synergies formatrices » et une nouvelle manifestation de la « multiplicité des mystères » dans l'ordre *vital* ? Le « mythe » de la « sensation transformée », selon l'interprétation que nous en donne Cournot, est bien une confirmation de ces vues, puisque, tout en maintenant, en son mystère « vital », l'« activité » transformatrice, l'interprète de Condillac nous décrit le passage « continu » de la sensibilité des tissus à la sensation, de la sensation

(1) De Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, 5e entretien, t. I, pp. 285-290.

aux jugements sensibles, et des jugements sensibles aux jugements nécessaires et rationnels.

Le centre de la psychologie, ainsi déterminée d'un bout à l'autre par les « transformations » vitales continues, est donc la théorie de l'*instinct* : par là, dès lors, la « psychologie animale » offre, dans la conception de Cournot, une importance primordiale que la psychologie « classique » ne lui accordait pas, préoccupée qu'elle était de l'observation interne, de la perception « immédiate » des phénomènes psychiques originels, et des « grandes découvertes dans la conscience tourmentée ». Ce qui assure à l'*instinct* cette importance, c'est précisément le caractère « vital » qui lui appartient, l'identité qu'il présente avec l'acte « organisateur », la « spontanéité » qui le définit et que les stimulants extérieurs se bornent à mettre en branle. Ainsi la « spontanéité » du vivant, qui apparaît encore de manière foncièrement analogue dans le phénomène de l'*habitude*, se trouve mise en relief, de façon saisissante, bien que toujours obscure, dans l'acte instinctif ; et l'unité du « développement » vital prouve que le phénomène de la *liberté*, tel qu'il apparaît chez l'homme, bien qu'il participe au jour de la conscience, n'est qu'une forme supérieure de cette *même* spontanéité, donc de cette même activité instinctive. Or, si l'acte humain, conséquence, en sa forme libre, d'une « nature » et d'un « caractère », est toujours conciliable avec le « rationalisme » des motifs déterminants, c'est donc que la spontanéité primitive demeure, intacte et vitale, à travers tout le « développement humain », et que, même dans la phase « supérieure », sociologiquement et logiquement explicable, de l'activité humaine, c'est encore la « vie » qui fournit le principe des actes, pénétrant ainsi de « vi-

talisme » incoercible le « rationalisme » en apparence exclusif de la psychologie propre à l'homme.

Or de cette « vie », qui se manifeste ainsi de façon saisissante dans l'instinct, le vitalisme ne peut pénétrer ni l'essence, ni même le travail formel d'organisation. L'acte instinctif est tellement identique à l'acte vital, que la conscience dont le premier s'accompagne demeure trop obscure pour qu'elle en puisse éclairer le fonctionnement, n'étant point nécessaire pour l'expliquer. C'est pourquoi le « développement » bio-psychologique n'est pas explicable, en son principe, par la conscience, puisqu'il ne fait que poursuivre, en sa phase consciente, le travail vital spontané dont l'origine est fort antérieure à la conscience elle-même, bien que la phase consciente soit reliée à cette origine de manière continue. Du reste, la conscience qui serait capable de saisir la nature de l'activité vitale ne saurait être que la conscience claire qui se réalise chez l'homme ; et celle-ci est déjà fort éloignée de la pure spontanéité vitale et instinctive, ultérieure à la simple « nature », conditionnée par le milieu social, soumise aux catégories du « rationalisme ». Il est même impossible que la conscience se saisisse et s'explique elle-même, en un moment quelconque, puisque la continuité du « développement » empêche que l'on « arrête » les phénomènes et que l'on détermine les « origines » ; le fait « conscient » est « très dérivé », il procède de faits inconscients et, à travers ceux-ci, de faits purement « biologiques ».

De là, l'impossibilité d'une « psychologie pure » et autonome, telle que celle qui a été formulée par les « philosophes », et qui réclame pour elle, à titre de méthode, l'usage de l'« observation interne ». Cette méthode impraticable et incompétente ne saurait ni

délimiter les faits, ni saisir les origines, ni faire de découvertes contrôlables. Elle « rompt le fil de l'induction », elle isole la conscience de la vie, elle est purement analytique et néglige le rôle de l' « invention » vitale et des « synergies formatrices ». De plus, l'instrument d'analyse qu'elle emploie, et qui est le langage, est impuissant à dissocier les produits du langage dont elle part, les tenant illusoirement pour les « données » primitives de la conscience elle-même. Cette scrutation des « facultés » de l'esprit humain est vaine, parce que le philosophe ne s'inquiète pas de rattacher les « facultés » aux « organes », physiologiques ou sociaux. Une psychologie scientifique sera donc « empirique » ; elle établira un rapport de forme entre les sensations et leurs conditions organiques normales ; elle déterminera, par les méthodes de la pathologie, une relation fonctionnelle entre les altérations de la conscience et celles de l'organisme ; elle formulera, par les moyens de la statistique, une relation habituelle entre les penchants et leurs conditions, psychiques ou biologiques ; elle usera, à titre de méthode expérimentale, des observations de la pédagogie. Elle mettra en évidence le caractère spécifique des lois de la psychologie proprement « humaine », et, en particulier, des liaisons « temporelles » ; mais elle n'en cherchera pas moins à les rattacher, par une série d'intermédiaires, aux conditions organiques et aux lois de l'activité vitale. Et elle se préoccupera, par tous ces procédés exacts, de découvrir une hiérarchie entre les fonctions psychiques elles-mêmes, hiérarchie que permet seule d'instituer la nature « vitaliste » de cette psychologie par laquelle est « renoué le fil de l'induction ».

Si la psychologie « empirique » renonce à demander à la conscience le secret des « formations » conscientes

et ramène celles-ci au « mystère » multiple de l'activité vitale, la psychologie « rationnelle », qui se détache du souci des « origines », met en pleine clarté logique les rapports entre les idées, et, affirmant par l'« épreuve » la valeur suprême de l'idée de l'*ordre*, elle institue, à son tour, de manière directement explicative, un ordre hiérarchique entre les produits et les facultés de l'esprit humain, soumettant et les facultés et les catégories et les idées au contrôle de la « raison ».

A travers tout ce « développement » (lequel est « continu », ainsi que nous l'avons vu plus haut (1), puisque le « rationalisme » même de la psychologie supérieure est « biologiquement » conditionné), l'idée « matérialiste » de *substance* est d'un usage impossible parce que contradictoire. Nul besoin d'incorporer les « synergies » vitales et psychiques, ou les « liaisons » logiques, à une « âme » substantielle, ainsi que le font les « animistes » et les « philosophes ». Et, si « l'âme » apparaît enfin dans l'ordre « transrationaliste » du « vitalisme supérieur », c'est à titre moral et religieux, non à titre « ontologique », qu'elle intervient. La psychologie de Cournot, envisagée sous ses diverses formes, « n'est donc *spiritualiste* (2) à aucun degré » ; naturaliste d'abord, puis logique et critique, morale enfin et religieuse, sinon mystique (3), elle se

(1) Cf. *suprà*, pp. 125 et 127-128.

(2) *Considérations*..., liv. V, chap. V, p. 220. — *Matérialisme*..., p. 380 : « De ce que l'on n'a pas l'honneur d'appartenir à telle école qui se vante de son *spiritualisme*, il ne s'ensuit point que l'on se range parmi les « libres penseurs » à l'endroit de l'âme. »

(3) *Traité*..., liv. IV, chap. VI, p. 132 : « Son rôle (à la raison de l'homme) est de garder un juste tempérament entre le scepticisme qui dessèche l'âme et le mysticisme qui l'enivre ». — Cf. *suprà*, pp. 121-123.

réfère en toutes ses phases à l'idée même de la *vie*, puisque le rationalisme même qui inspirait la psychologie humaine supérieure appelle une réaction « vitaliste ». Le jugement que nous citions au début de notre premier chapitre (1) s'applique, en toute exactitude, du point de vue de Cournot, à tout le « développement » de la psychologie animale, humaine et transcendante : « Le vitalisme contient le vrai principe rénovateur (2). »

(1) Cf. *suprà*, p. 37.

(2) *Considérations*..., liv. V, chap. II, p. 169.

ÉCLAIRCISSEMENTS

I

LES ORIGINES DU VITALISME DE COURNOT

Cournot donne du vitalisme une double définition, en l'opposant d'un double point de vue à l'animisme (1). D'une part, le vitaliste représente ce qu'il y a de fondamental dans les phénomènes de la vie par un recours à l'idée de force : il résume donc ces phénomènes dans l'action d'un principe vital, mais il n'attribue nullement à ce principe vital un caractère substantiel, et le propre de sa thèse consiste uniquement à ne pas « expliquer la vie par le seul jeu des forces physiques perpétuellement inhérentes à des particules matérielles ». L'animiste, d'accord avec le vitaliste sur ce point fondamental, conçoit de plus le principe de la vie comme une substance. D'autre part, tandis que l'animiste rapporte les phénomènes de la vie animale, et même organique, à l'âme regardée

(1) *Traité*..., l. III, chap. IX, pp. 184-186. — Cf. *suprà*, chap. v, II, pp. 117-121.

comme « le principe constitutif du *moi* humain, de la personnalité humaine », le vitaliste « débarrasse l'âme de ces soins intimes » et rapporte ces phénomènes à un « principe actif » pareil à celui qui produit les phénomènes analogues chez l'animal et le végétal. Cournot indique, en d'autres passages, le rapport de cette doctrine avec la distinction aristotélicienne entre l'ὄρεξις et le νοῦς (1), avec la « distinction si familière aux Anciens entre l'âme sensitive et l'âme raisonnable (2) » ; et il insiste sur le caractère vraiment « positif » de ces distinctions, « lorsqu'on écarte toute hypothèse transcendante sur l'essence des causes, pour s'en tenir à ce que donne l'observation des phénomènes (3) ».

Cette caractérisation du vitalisme répond très exactement aux doctrines de l'École de Montpellier, telles que les exprime Barthez. Dans le *Discours préliminaire* placé en tête de son ouvrage le plus célèbre (4), Barthez, déterminant les « principes fondamentaux de la méthode de philosopher dans les sciences naturelles (5) », dit expressément : « L'expérience ne peut nous faire connaître en quoi consiste essentiellement l'action d'une cause quelconque : et elle ne peut manifester que l'ordre et la règle que suivent, dans leur succession, les phénomènes qui indiquent cette cause (6) ». Si donc « l'homme est généralement porté à croire que le phénomène qui précède a une force productive du second (7) », « il ne peut comprendre la

(1) *Traité*..., l. IV, chap. I, p. 21.
(2) *Essai*..., chap. IX, p. 272.
(3) *Ibid.*, p. 273.
(4) *Nouveaux Éléments de la science de l'homme.* (Nous citons cet ouvrage, d'après la 3e édition.)
(5) Titre de la *première section* du *Discours*.
(6) *Op. cit.*, t. I, p. 9.
(7) *Ibid.*, pp. 9-10.

nécessité d'action qu'il attribue à cette force productive (1) » : « l'idée de cette puissance est une fiction de l'imagination (2) » ; « à force de voir comme constante la signification de ce mot de convention dont il fait un usage perpétuel, il est enfin entraîné à croire que l'idée même que ce mot désigne a de la réalité (3) ». Ainsi « toute explication des phénomènes naturels ne peut en indiquer que la cause expérimentale (4) », c'est-à-dire « la cause générale comme par les lois que l'expérience réduite en calcul a découvertes dans la succession des phénomènes (5) » ; et l'« on peut donner à ces causes générales les noms synonymes, et pareillement indéterminés, de principe, de puissance, de force, de faculté (6) ». « Dans les premiers pas de toute science naturelle, les causes expérimentales ne peuvent être qu'en grand nombre. Les grands progrès de cette science diminuent le nombre de ces causes expérimentales, en liant deux de ces causes par une troisième, qui est aussi expérimentale : ce qui découvre une loi plus générale de succession entre des phénomènes analogues (7). » Mais « il est également nuisible à la marche de cette science d'y trop étendre le nombre de ces causes, ou de le trop resserrer (8) ». Il suit de là que « la philosophie ancienne n'est pas répréhensible pour avoir établi des causes ou des facultés occultes (9) » (bien qu'elle ait

(1) *Nouveaux Éléments de la science de l'homme...*, p. 10.
(2) *Ibid.*, p. 11 (note).
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*, p. 12.
(5) *Ibid.*, p. 11.
(6) *Ibid.*, pp. 11-12.
(7) *Ibid.*, pp. 13-14.
(8) *Ibid.*, p. 14.
(9) *Ibid.*, p. 15.

eu le tort, « au lieu d'énoncer simplement une de ces causes », de la « définir par une affection morale, ou autre, supposée arbitrairement dans un principe inconnu » (1) ; « mais elle l'est pour n'avoir pas limité le nombre de ces facultés d'après l'état présent des connaissances positives sur les résultats des faits (2) ». Au contraire, les Modernes ont, pour la plupart, « diminué le nombre des causes expérimentales fort au-dessous de celui qu'indique l'observation (3) » ; « mais ce n'est qu'en multipliant de vaines hypothèses qu'on peut diminuer à ce point le nombre des causes expérimentales (4) ». Tel est précisément le défaut de la plupart des Physiologistes du dix-septième siècle, qui, appartenant à la « secte des mécaniciens », ont « cru pouvoir expliquer tous les phénomènes de la physique des animaux par des principes de mécanique ou de physique générale (5) ». Tel est encore, d'un autre point de vue, le défaut de Stahl et des « autres animistes », s'« ils ont cru qu'il suffisait de recourir à l'influence de l'Ame pensante, qui était la seule cause d'action spontanée dans toutes les parties du corps (6) ». Cette opinion, que « les faits ne démontrent d'aucune manière (7) », « est d'autant moins probable, que la nature et les facultés essentielles de l'Être pensant n'ont été jusqu'ici définies que par des notions purement métaphysiques ou théologiques (8) ». Dès lors, « dans l'état actuel de nos

(1) *Nouveaux Éléments de la science de l'homme...*, pp. 14-15.
(2) *Ibid.*, p. 15.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*, pp. 22-23.
(6) *Ibid.*, p. 23.
(7) *Ibid.*
(8) *Ibid.*, p. 23.

connaissances sur l'Homme, on doit rapporter les divers mouvements qui s'opèrent dans le corps humain vivant, à deux Principes différents, dont l'action n'est point mécanique, et dont la nature est occulte. L'un est l'Ame pensante, et l'autre est le Principe de la Vie (1) ». Il serait, d'ailleurs, contraire « aux vrais progrès de la Science de l'Homme (2) » de multiplier les « êtres factices » à la manière de Van Helmont, et d'attribuer à chacun des organes une « vie particulière », distincte de « la vie commune de tout le corps (3) ». De là résultent les rapports qui existent entre la Physiologie, d'une part, la Chimie et la Mécanique, de l'autre : « Les affections du Principe vital qui produisent et renouvellent, dans un ordre constant, les fonctions nécessaires à la vie, sont absolument différentes des causes productives des mouvements qui ont lieu dans la Nature morte, comme sont ceux que déterminent les opérations de la Chimie (4). » « La mécanique doit être employée assidûment pour déterminer, autant qu'il est possible, en quoi consistent les avantages des organes du corps vivant, dans le mécanisme des fonctions auxquelles il est destiné (5) ». Mais « dans la Mécanique du corps humain, les précisions sont négligées ; parce que les organes sont destinés à être mus par un agent beaucoup plus libre ou plus variable que les agents physiques communs (6) ». Il n'en faudrait pas conclure que l'action du Principe Vital, pour n'être pas « méca-

(1) *Nouveaux Éléments de la science de l'homme*..., pp. 23-24.
(2) *Ibid.*, p. 25.
(3) *Ibid.*, pp. 24-25.
(4) *Ibid.*, p. 37.
(5) *Ibid.*
(6) *Ibid.*, p. 39.

nique », fût « arbitraire (1) » ; les forces de ce Principe de Vie suivent des lois générales (2) ; il est « modifié et déterminé dans ses opérations par l'organisation propre à chacun des organes du corps (3) ». Au reste, ce Principe Vital ressemble par sa nature hypothétique aux Principes de mouvement qui animent la matière (4), et dans lesquels il est permis de soupçonner « une sorte de perception (5) » : il en diffère seulement « en ce qu'il détermine et modifie, par des lois beaucoup plus compliquées, l'action des parties de la matière (6) » : et son rapport à ces principes est manifesté par l'« échelle de gradations » que l'« on observe depuis les Principes de mouvement les plus simples, jusqu'aux Principes de vie qui engendrent et conservent les corps organisés des végétaux et des animaux (7) ». La nature des végétaux et celle des animaux sont analogues : « Les Principes de Vie dans le Règne Végétal semblent n'être inférieurs à ceux du Règne Animal que par des degrés de moindre complication de leurs lois et des organes sur lesquels ils agissent (8) » ; dans l'un et l'autre règne, la « Puissance Vitale est donée de Forces motrices et de Forces sensitives (9) » ; c'est uniquement par abstraction que l'esprit humain réalise la distinction précise produite par lui entre les animaux et les plantes (10) ; « mais la

(1) *Nouveaux Éléments de la science de l'homme*..., p. 12.
(2) *Ibid.*, p. 32.
(3) *Ibid.*, p. 25.
(4) *Ibid.*, pp. 47-49.
(5) *Ibid.*, pp. 49-50.
(6) *Ibid.*, p. 47.
(7) *Ibid.*
(8) *Ibid.*, pp. 56-57.
(9) *Ibid.*, p. 57.
(10) *Ibid.*, pp. 60-62.

Nature se joue de ces vaines distinctions créées par l'Art des Hommes (1) ». Toutefois, on ne peut identifier le végétal et l'animal (2) : l'être mixte, qui est le Zoophyte (3), offre les deux natures distinctes, « qui ne se confondent point » en lui, « mais qui sont unies par un rapport intime », non de pure contiguïté, mais de « correspondance harmonique (4) ». Si, d'ailleurs, chez l'homme on doit « considérer les forces du Principe Vital séparément des affections de l'Ame pensante, et de celles du Corps simplement organisé (5) », il faut reconnaître que chez lui « le Principe Vital est uni étroitement aux organes, et » que « ses fonctions ont des rapports intimes avec celles de l'Ame (6) » ; d'où il suit que la séparation que l'on établit entre ces divers principes se réduit à l'une de ces « abstractions absolument nécessaires, dans l'étude des sujets fort compliqués, à la faiblesse de l'esprit humain (7) ». Il est donc inévitable que l'on soit amené à des « considérations sceptiques sur la nature du principe vital de l'homme (8) » : si l'idée que l'on se fait du corps et celle que l'on se fait de l'âme, étant déterminées par « leurs attributs qu'on croit être essentiels », à savoir le mécanisme pour l'un et la liberté pour l'autre (9), obligent à concevoir le Principe vital comme distinct du corps organisé (10) et comme distinct aussi de

(1) *Nouveaux Éléments de la science de l'homme*..., p. 62.
(2) *Ibid.*, pp. 65-68.
(3) *Ibid.*, pp. 66-67.
(4) *Ibid.*, pp. 67-68.
(5) *Ibid.*, p. 69.
(6) *Ibid.*
(7) *Ibid.*
(8) Titre du chapitre III.
(9) *Op. cit.*, p. 97.
(10) *Ibid.*, pp. 98 et 99 : « Chaque mouvement vital des

l'Ame pensante (1), — il est impossible de regarder ce Principe comme une substance, vu que l'on n'a point de la substance une idée claire (2) ; on peut regarder comme probable en vertu de sa simplicité l'opinion « que le Principe Vital, quoique différent des Principes mécaniques connus, peut de même n'avoir point d'existence séparée de celle du corps animal qu'il vivifie (3) » ; on peut regarder comme vraisemblable (4), en raison surtout de l'*harmonie préétablie* « entre les affections du Principe Vital et l'organisation du corps qu'il anime (5) », « le sentiment de ceux qui croient que le Principe vital a son existence distincte de celle du corps qu'il anime (6) ». Aussi Barthez peut-il ajouter : « On n'a pas su ou voulu m'entendre quand on a assuré que je fais consister la nouveauté de ma Théorie en Physiologie et en Médecine dans l'adoption d'un Principe Vital, comme d'un Être dont il suffisait de supposer l'existence et l'action pour expliquer toutes les fonctions de la vie (7) » ; et ailleurs : « Il ne m'importe qu'on attribue, ou qu'on refuse une existence particulière et propre à cet Être que j'appelle *Principe Vital*. Mais je suis la vraie Méthode de Philosopher, lorsque je considère les fonc-

organes est constamment supérieur à celui que produirait l'action de toute cause mécanique qu'on peut lui assigner avec vraisemblance. »

(1) *Nouveaux Éléments*..., pp. 99-110 : « Si l'on adopte les notions reçues sur la nature de l'Ame, le Principe Vital ne doit pas être conçu comme une de ses facultés. »
(2) *Ibid.*, p. 113.
(3) *Ibid.*, p. 117.
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*, p. 119.
(6) *Ibid.*, p. 117.
(7) *Ibid.*, p. 129.

tions de la Vie dans l'homme comme étant produites par les forces d'un Principe Vital et régies suivant ses Lois primordiales. Ces lois, qui règlent l'usage et les directions des forces vitales, doivent toujours être déterminées d'après des résultats de faits propres à la Science de l'Homme (1). » D'où il suit que si Barthez « personnifie le Principe Vital », c'est seulement « pour pouvoir en parler d'une manière plus commode (2) ». Son vitalisme, compatible du reste avec une sorte d'animisme hypothétique (3), est bien une réaction dans le sens des idées de Cournot (4) contre le dualisme cartésien, contre cette « division nécessaire de tous les êtres en corps et en esprits adoptée si généralement », parce « qu'on a cru que la manière d'exister des corps et des esprits était parfaitement connue, et » parce « que l'ignorance et la vanité de l'esprit humain lui ont persuadé que tout pouvait être rappelé à cette distinction intelligible », alors qu'en réalité (et selon le sentiment de Gundlingius) « nous ignorons ce que c'est que le Corps et nous ne pouvons savoir rien de solide sur les Esprits (5) ». De même que Cournot, il est « on ne peut plus indifférent pour l'*Ontologie*, en tant qu'elle est la Science des entités (6) », et il fait de son principe vital le

(1) *Nouveaux Éléments de la science de l'homme...*, p. 127.

(2) *Ibid.*, p. 126.

(3) *Ibid.*, pp. 127-128 : « On ne doit pas affirmer qu'il soit impossible que la suite des temps n'amène la connaissance de faits positifs, qui sont ignorés aujourd'hui, et qui pourront prouver que le Principe Vital et l'Ame pensante sont essentiellement réunis dans un troisième Principe plus général. »

(4) Voir en particulier *Essai...*, chap. IX, pp. 271-274.

(5) *Nouveaux Éléments...*, pp. 110-111.

(6) *Ibid.*, p. 129.

même usage que des autres « facultés occultes », dont « les noms sont utiles pour simplifier le calcul des phénomènes, et pour lui donner beaucoup plus d'étendue. Ces noms étant alors employés, comme les lettres le sont dans l'Algèbre, aucune opinion préjugée n'entrave la recherche des causes prochaines et immédiates des faits. L'on arrive ainsi, d'une manière sans comparaison plus facile et plus directe, à des formules ou *expressions générales des analogies de ces faits* (1) ».

Barthez, s'il distingue la « nature » des végétaux de celle des animaux, ne les oppose pas l'une à l'autre. En cela, sa « théorie » diffère profondément de ce que l'on peut appeler le « vitalisme » de Bichat (2), auquel Cournot se réfère à plusieurs reprises (3), l'envisageant comme un « développement lumineux » de la thèse aristotélicienne définie par Linnée en son style aphoristique : « l'insertion d'une vie sur une autre (4) ». Bichat est vitaliste, en ce sens que, déclarant comme Barthez le « principe de la vie », « inconnu dans sa nature (5) », il rapporte toutefois les phénomènes de

(1) *Nouveaux Éléments...*, pp. 18-19. — Maine de Biran a bien saisi cette conception expérimentale des « causes occultes » comme expressions « indéterminées », tout en demandant qu'on y adjoigne une conception « psychologique » et nullement « nominale » et « physique » de la cause « efficiente ». Voir en particulier : *Nouvelles Considérations sur les rapports du physique et du moral de l'homme*, Ire part., §§ 1, 2, 3. — Sur le « vitalisme » de Barthez, cf. Grasset, *les Limites de la biologie* (en partic. *Conclusions générales : Biologie et Vitalisme*).

(2) Sur Bichat, cf. F. Colonna d'Istria, *Bichat et la biologie contemporaine* (*Revue de Métaphysique et de Morale*, mai 1908).

(3) Voir, en particulier, *Essai...*, chap. IX, pp. 269-271.

(4) *Ibid.*..., p. 269.

(5) Bichat, *Recherches physiologiques sur la vie et la mort* (3e éd.), p. 1.

la vie à « un principe permanent de réaction (1) » et détermine la vie comme « l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort (2) ». Il est vitaliste encore, au sens de Cournot, en ce qu'il admet, au moins implicitement, la « loi des âges » et l'affaiblissement progressif de la « réaction du principe interne (3) ». Il est vitaliste, en un sens voisin, en ce qu'il oppose les forces vitales, en raison de leur « instabilité », aux lois physiques, que caractérise leur « invariabilité (4) » ; il conjecture même que, si « l'instabilité des forces vitales a été l'écueil où sont venus échouer tous les calculs des physiciens médecins du siècle passé, les variations habituelles des fluides vivants, qui dérivent de cette instabilité, pourraient bien être un obstacle non moins réel aux analyses des chimistes médecins de celui-ci (5) » ; et il affirme « que la science des corps organisés doit être traitée d'une manière toute différente de celles qui ont les corps inorganiques pour objet », allant jusqu'à dire qu' « il faudrait y employer un langage différent : car la plupart des mots que nous transportons des sciences physiques dans celle de l'économie animale ou végétale, nous y rappellent sans cesse des idées qui ne s'allient nullement avec les phénomènes de cette science (6) ». Bien plus, il suggère que, si la physiologie eût été cultivée avant la physique, on eût fait de celle-là à celle-ci de nombreuses applications, et il ajoute que cette méthode choquante n'eût pas été plus ridicule que celle qui

(1) Bichat, *Recherches physiologiques*...
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, pp. 1 et 2
(4) *Ibid.*, pp. 75-78.
(5) *Ibid.*, p. 77.
(6) *Ibid.*

consiste à appliquer la physique à la physiologie (1). Il donne de la conception vitaliste la formule la plus arrêtée, lorsqu'il conclut : « Dire que la physiologie est la physique des animaux, c'est en donner une idée extrêmement inexacte : j'aimerais autant dire que l'astronomie est la physiologie des astres (2). » Mais ce qu'il y a de vraiment original dans le vitalisme de Bichat, c'est précisément la distinction, rappelée plus haut, entre la « vie animale » et la « vie organique (3) ». De cette distinction, qualifiée par lui de « lumineuse (4) », Cournot a fait un usage répété. C'est ainsi qu'il a vu la commune présence de l'une et l'autre vie dans les deux règnes, attribuant à la vie « végétative », chez l'animal comme chez la plante, la croissance et le développement, attribuant à la vie « animale », chez la plante comme chez l'animal lui-même, les fonctions de génération (5). C'est ainsi encore qu'il a mis en relief le contraste entre les formes géométriques, qui caractérisent la vie purement végétative, et l'absence de formes géométriques qui caractérise généralement la vie proprement animale (6). Il a insisté davantage sur un contraste beaucoup plus important, faisant voir que la vie « végétative » se manifeste surtout par des mouvements moléculaires et des phénomènes chimiques, tandis que la vie « animale » se manifeste en général par des phénomènes d'ordre mécanique (7), ce qui établit une symétrie et une polarité dans la distri-

(1) Bichat, *Recherches physiologiques*..., pp. 77-78.
(2) *Ibid.*, p. 78.
(3) Cf. *suprà*, p. 111.
(4) Cf. *suprà*, même référence.
(5) *Traité*..., l. III, chap. II, pp. 325-326, 328 ; chap. III, pp. 350-352.
(6) *Ibid.*, chap. I, pp. 326-327.
(7) *Ibid.*, p. 328.

bution des étages de la nature (1). Il a noté, à ce sujet, que la vie « végétative », étrangère à la conscience, était celle des deux qui offrait le plus d'obscurités (2), justifiant par là, puisque cette vie « organique » est la première à apparaître et la dernière à s'évanouir (3), cette détermination à laquelle il attachait tant de valeur de la connaissance biologique comme point nodal de la connaissance humaine (4). Il a fait voir que la dualité des règnes vivants, donc le contraste des deux vies, était éminemment propre à nous aider à bien concevoir la nature de la vie en ce qu'elle a d'essentiel, et qu'une métaphysique des végétaux serait bien faite pour redresser les erreurs d'une métaphysique construite fréquemment et spécialement en vue d'expliquer les vivants de l'autre règne (5). Mais surtout cette distinction s'est affirmée comme « lumineuse », lorsqu'elle lui a permis d'attribuer sans métaphore aux races, aux peuples, aux langues, au droit, non pas une vie animale, consciente et centralisée, mais une vie « organique », soumise à la loi des âges, se développant par intussusception, s'achevant par fixation progressive de formes d'abord indécises (6). Ne pourrait-on rattacher à la vie « organique », en vertu même de ce qui précède, l'existence de ces caractères qui différencient les races, et qui sont aussi indestructibles que l'« empreinte individuelle (7) » ? Nous trouverions dans ce rattachement une analogie étroite entre la conception de Cour-

(1) *Traité*..., pp. 328-329.
(2) *Ibid.*, p. 329.
(3) *Essai*..., chap. IX, p. 269. — Bichat, *Recherches physiologiques*..., art. VIII, IX, X.
(4) Voir, en particulier, *Traité*..., t. III, chap. V, p. 389.
(5) *Traité*..., t. III, chap. I, p. 324.
(6) *Ibid.*, pp. 330-331. — Cf. *suprà*, chap. IV, pp. 74-76.
(7) *Matérialisme*..., p. 177.

not et la psychologie esquissée par Bichat, pour qui le caractère, cette « physionomie des passions (1) », relève précisément de la vie organique (2). Il convient d'ajouter, du reste, que Cournot, tout en adoptant, sur le contraste entre les deux vies, la thèse générale de Bichat, en notant que « le fond de ses idées est entré dans la science (3) », n'institue pas entre les deux vies un départ aussi catégorique que son devancier. Il tient à établir que la vie animale se trouve « entée » sur la vie végétative (4) ; il corrige l'aphorisme linnéen relatif à la superposition des trois règnes, en montrant dans la sensibilité animale une conséquence et une condition de la vie organique (5) ; il indique le caractère équivoque, à cet égard, de la génération, qui tantôt s'opère suivant un mode végétatif et tantôt (chez la plante elle-même) selon un mode animal (6) ; dans la discussion de l'*animisme*, il insiste sur la continuité des transitions entre l'une et l'autre vie (7). Bref, on pourrait dire qu'il y a chez ce disciple de Bichat une tendance à rejoindre le sentiment de Barthez, sur la « correspondance harmonique » et l'analogie essentielle entre la « nature » des animaux et celle des végétaux (8).

(1) *Recherches physiologiques*..., p. 141.
(2) *Ibid.*..., pp. 72-73, 141-142.
(3) *Essai*..., chap. IX, p. 270.
(4) *Ibid.*, pp. 274-275.
(5) *Traité*..., t. III, chap. I, pp. 324-328.
(6) *Ibid.*, chap. III, pp. 351-352 ; chap. IX, pp. 471-475.
(7) *Ibid.*, chap. IX, en particulier p. 476.
(8) Cf. *suprà*, pp. 137-138.

II

COURNOT ET COMTE (1)

Cournot parle de Comte et de son école en trois endroits seulement de son œuvre, une fois dans ses *Considérations sur la marche des idées* (2), deux fois dans son *Matérialisme* (3). Et si parfois on a pu le désigner lui-même comme « positiviste », il semble bien que ce soit en particulier en ce qui regarde la nature et l'existence de la psychologie que l'on puisse rapprocher les idées de Cournot et celles de Comte.

Nous avons déjà indiqué plus haut une affinité entre la thèse de Cournot relative aux « assises » superposées « de la nature » et la classification hiérarchique des sciences de Comte (4). Mais il y a entre les deux édifices une grande différence, que Cournot lui-même signale très précisément : « On connaît, dit-il, la théorie d'Auguste Comte et de son école au sujet de la superposition des sciences : la science supérieure ne pouvant prendre un commencement de constitution qu'après que la science inférieure, d'une nature moins compliquée, est déjà constituée suffisamment ; et la distinction des deux assises ne s'imposant à l'esprit humain

(1) Sur la psychologie de Comte, cf. Lévy-Bruhl, *la Philosophie d'Auguste Comte*, l. II, chap. V, et Augustin Georges, *Essai sur le système psychologique d'A. Comte* (*Archives d'anthropologie criminelle et de médecine légale*, oct.-nov. 1908).

(2) *Considérations*..., l. V, chap. V.

(3) *Matérialisme*..., pp. 191-193 (sect. III), et p. 385 (sect. IV).

(4) Cf. *suprà*, *Introduction*, p. 31.

que parce que la constitution de la science supérieure implique l'admission de forces ou de lois spéciales dont la science inférieure ne donne pas la raison ou l'explication. Comte donne pour exemple le passage des sciences physico-chimiques à la biologie, en quoi il est pleinement dans le vrai. Il argue encore du passage de la biologie à ce qu'il baptise du nom barbare de *sociologie*, et selon nous ce second exemple porte à faux. La psychologie supérieure de l'homme, comprise par Comte dans l'assise biologique, suppose la sociologie, autant au moins que la sociologie suppose la donnée biologique des besoins et des facultés de l'homme individuel. Il y a là enchevêtrement plutôt que superposition (1)... » Et Cournot indique ensuite que cette différence entre la thèse de Comte et la sienne tient à une « remarquable récurrence que l'école de Comte ne paraît pas avoir soupçonnée (2) », à cette polarité et à cette symétrie, en vertu desquelles la science de la société, au lieu d'avoir recours à « une loi spéciale » et à « la surcharge d'un postulat nouveau (3) », impliquerait le retour progressif de la catégorie du « vitalisme » à celle du « mécanisme », donc le « passage d'une région relativement obscure à une région relativement éclairée (4) ». Cette « psychologie supérieure » dont parle ici Cournot n'est autre, ainsi que nous l'avons vu (5), que la logique et la morale elles-mêmes. — Ainsi les conceptions des deux auteurs paraissent s'accorder, en ce que l'un et l'autre soudent

(1) *Matérialisme*..., pp. 191-192.

(2) *Op. cit.*, p. 193.

(3) *Op. cit.*, p. 193.

(4) *Op. cit.*, pp. 192-193.

(5) Cf. *suprà*, chap. VII, p. 106.

la « psychologie empirique (1) » à la physiologie et à la « morphologie » ; elles paraissent se contredire, en ce que Comte rattache également à la biologie la « psychologie humaine (2) », tandis que Cournot l'en détache pour la greffer sur la « sociologie (3) ». Plusieurs passages de Comte semblent confirmer cette différence définie par Cournot : « La théorie positive des fonctions affectives et intellectuelles », lisons-nous dans la quarante-cinquième leçon du *Cours de philosophie positive*, « est irrévocablement conçue comme devant désormais consister dans l'étude, à la fois expérimentale et rationnelle, des divers phénomènes de sensibilité intérieure propres aux ganglions cérébraux dépourvus de tout appareil extérieur immédiat, ce qui ne constitue qu'un simple prolongement général de la physiologie animale proprement dite, ainsi étendue jusqu'à ses dernières attributions fondamentales (4). » Comte ajoute : « Suivant nos principes de hiérarchie scientifique, nous pouvons aisément concevoir pourquoi cette dernière partie essentielle de la science physiologique n'a dû nécessairement qu'après toutes les autres commencer à passer à l'état positif, puisqu'elle se rapporte évidemment aux phénomènes les plus compliqués et les plus spéciaux de l'économie animale... Elle ne pouvait être abordée avec quelque espoir d'un succès vraiment capital, que lorsque les principales conceptions scientifiques relatives à la vie organique, et ensuite les notions les plus élémentaires de la vie animale, auraient d'abord été au moins ébauchées, en sorte que Gall ne pouvait venir qu'après

(1) Cf. *suprà*, chap. VI.
(2) Cf. *suprà*, p. 117.
(3) Cf. *suprà*, chap. IV, en partie, pp. 77-78.
(4) *Cours de philosophie positive*, t. III, p. 404.

Bichat (1). » Et plus loin : « Les différences capitales d'un tel ordre de phénomènes physiologiques avec les précédents, leur importance plus directe et plus frappante, et surtout l'imperfection beaucoup plus grande de leur étude actuelle me paraissent constituer un ensemble de motifs assez prononcé pour autoriser, du moins provisoirement, à ériger ce nouveau corps de doctrine en une troisième partie générale de la physiologie, jusqu'à ce qu'une étude mieux caractérisée de la physiologie organique et une conception plus philosophique du système de la physiologie animale permettent de placer enfin ce genre de recherches dans sa véritable position encyclopédique, c'est-à-dire comme une simple subdivision de la physiologie animale (2). » C'est bien, partiellement, la psychologie « humaine » que Comte désigne comme étude de « la sensibilité intérieure proprement dite, c'est-à-dire des fonctions intellectuelles et morales (3) », et qu'il rattache à la biologie, au même titre que l'étude des « sensations extérieures et intérieures (4) », laquelle répond en partie à la psychologie « empirique » de Cournot (5). Les deux études lui semblent si également réductibles à la physiologie animale qu'il voit dans les « sensations intérieures » une « transition naturelle entre l'étude des sensations et celle des fonctions affectives ou intellectuelles, exclusivement relatives à la sensibilité intérieure (6) ». S'il soustrait,

(1) *Cours...*, XLV[e] leçon, p. 404. — Sur les rapports entre Comte et Gall, cf. Lévy-Bruhl, *op. cit.*, pp. 228-231.
(2) *Cours...*, p. 405.
(3) *Op. cit.*, XLIV[e] leçon, p. 388.
(4) *Op. cit.*, *ibid.*, pp. 388-392.
(5) Cf. *suprà*, chap. VI.
(6) *Cours...*, XLIV[e] leçon, p. 391.

plus que ne le fait Cournot, au « mécanisme » le domaine « psychologique », puisqu'il sépare les « phénomènes intellectuels et moraux (1) » de l'étude du « mécanisme social (2) », il est, en un sens, plus « mécaniste » que Cournot et nullement « vitaliste » comme lui, s'il combat la « vague et obscure distinction », faite sous « l'influence funeste que les conceptions métaphysiques ont exercée », « entre l'intelligence et l'instinct, établissant, de la nature humaine à la nature animale, une idéale séparation, dont les zoologistes ne se sont point encore suffisamment affranchis (3) ». Et sa conception des phénomènes affectifs et intellectuels ressemble beaucoup, ainsi que lui-même l'indique (4), à celle de Broussais (5). — Mais la différence entre sa thèse et celle de Cournot est moins réelle, en ce qui regarde « l'enchevêtrement des assises (6) », que ne paraissent le confirmer les citations qui précèdent. Déjà, nous lisons, dans l'une des pages du *Cours* d'où ces citations sont extraites, les mots qui suivent : « La relation plus directe des phénomènes intellectuels et moraux avec les considérations sociales devait aussi entraver particulièrement leur étude (7). » Ailleurs (8), nous trouvons cette distinction déterminée par Comte entre la « psychologie empirique » et la « psychologie supérieure » : « Si l'on envisage les fonctions intellectuelles sous le point de

(1) A. Comte, *op. cit.*, p. 401.
(2) Cf. *Matérialisme*, sect. III.
(3) *Cours*..., XLV° leçon, p. 413.
(4) *Op. cit.*, p. 408.
(5) *Cf. suprà*, *Introduction* pp. 20-26.
(6) *Cf. suprà*, p. 147.
(7) *Cours*..., p. 401.
(8) *Op. cit.*, 1re leçon.

vue statique, leur étude ne peut consister que dans la détermination des conditions organiques dont elles dépendent : elle forme ainsi une partie essentielle de l'anatomie et de la physiologie. En les considérant sous le point de vue dynamique, tout se réduit à étudier la marche effective de l'esprit humain en exercice, par l'examen des procédés réellement employés pour obtenir les diverses connaissances exactes qu'il a déjà acquises... En un mot, regardant toutes les théories scientifiques comme autant de grands faits logiques, c'est uniquement par l'observation approfondie de ces faits qu'on peut s'élever à la connaissance des lois logiques (1). » Dans un autre passage, Comte nous dit : « Le développement de l'esprit humain n'est possible que par l'état social, dont la considération directe doit donc prévaloir toutes les fois qu'il s'agit immédiatement des résultats quelconques de ce développement (2). » Lorsque, dans un autre chapitre, il établit, comme fait biologique, la « prépondérance de la vie affective comparée à la vie intellectuelle », il ajoute qu'« il faut reconnaître, à ce sujet, que nous pouvons effectivement, entre d'étroites limites, diminuer graduellement un tel ascendant nécessaire, ou plutôt que cette faible rectification résulte spontanément du développement continu de la civilisation humaine, qui, par l'exercice toujours croissant de notre intelligence, tend de plus en plus à lui subordonner nos penchants (3). » Ailleurs encore, il écrit : « Le développement (de la civilisation) tend continuellement à faire prévaloir les plus éminentes facultés de la nature hu-

(1) *Cours*, 1re leçon, t. I, p. 18.
(2) *Op. cit.*, XLIX° leçon, t. IV, p. 275.
(3) *Op. cit.*, IV° leçon, p. 289.

maine, par l'excitation directe et continue qu'il imprime nécessairement aux fonctions intellectuelles et même aux sentiments sociaux, dont le double essor graduel lui est évidemment indispensable... Il est incontestable que l'essor continu de la civilisation développe nécessairement de plus en plus nos penchants les plus nobles et nos plus généreux sentiments, qui, seules bases possibles des associations humaines, doivent y recevoir spontanément une culture de plus en plus spéciale... La supériorité toujours croissante de la civilisation est certainement encore plus irrécusable sous le rapport intellectuel, que sous le rapport moral, de manière à ne plus exiger désormais aucune démonstration formelle... Le résultat général de notre évolution fondamentale consiste surtout à développer, par un exercice de plus en plus prépondérant, nos facultés les plus éminentes, en excitant continuellement l'essor des fonctions intellectuelles, même les plus élevées, et en augmentant spontanément l'influence habituelle de la raison sur la conduite de l'homme (1). » Il rattache même à ce développement social le développement organique : « Sous le point de vue anatomique, on pourrait nettement caractériser une telle tendance en la faisant surtout consister à déterminer par l'exercice un ascendant de plus en plus marqué chez les différents organes de l'appareil cérébral à mesure qu'ils s'éloignent davantage de la région vertébrale pour se rapprocher de la région frontale. Tel est, du moins, le type idéal dont la réalisation de plus en plus parfaite caractérise nécessairement le cours spontané de l'évolution humaine, soit dans l'individu, soit, à un degré

(1) A. COMTE, *op. cit.*, pp. 330-331.

bien supérieur, dans l'espèce elle-même (1). » Et nous arrivons à des formules qui apparentent singulièrement la thèse de Comte à celle même de Cournot : « Notre développement continu doit être jugé pleinement naturel, en ce qu'il tend à faire de plus en plus prévaloir les attributs essentiels de l'humanité comparée à l'animalité, en constituant l'empire des facultés évidemment destinées à diriger toutes les autres ; mais, en même temps, il se présente comme éminemment artificiel, puisqu'il doit consister à obtenir, par un exercice convenable de nos diverses facultés, un ascendant d'autant plus marqué pour chacune d'elles, qu'elle est primitivement moins énergique : d'où résulte directement l'explication scientifique de cette lutte éternelle et indispensable entre notre humanité et notre animalité, toujours reconnue, depuis l'origine de la civilisation, par tous les vrais explorateurs de l'homme, et déjà consacrée, sous tant de formes diverses, avant que la philosophie positive pût en en fixer le véritable caractère (2). » — Il semble bien, d'après ces citations, que Comte distingue, comme le fait Cournot, l'étude des phénomènes intellectuels, « en tant que phénomènes qui se passent dans l'esprit humain (3) », et l'étude *logique* de ces mêmes phénomènes (4), et qu'il soit porté à distinguer par là même, ainsi que Cournot le fait également, d'un « étage inférieur » de la série psychologique », où les « rapports des aptitudes avec les dispositions organiques » sont directes, un « étage supérieur », où « la pensée humaine, sans pouvoir jamais s'affranchir des

(1) A. COMTE, *op. cit.*, p. 332.
(2) *Op. cit.*, p. 332.
(3) *Essai*..., chap. XXI, p. 227.
(4) *Ibid.* — Cf. chap. XXIII, pp. 322-325.

liens de l'organisme, tend de plus en plus à se gouverner dans ses évolutions progressives d'après les lois qui lui sont propres (1) », lois surtout idéales et sociales (2). Mais la conception de Comte est beaucoup moins nette sur ce point que celle de Cournot. Loin de croire, comme lui, qu'« à mesure que l'on marche vers la psychologie exclusivement humaine, les ressources qu'on peut tirer des observations anatomiques et physiologiques vont en s'appauvrissant (3) », et que « l'anatomie est encore trop peu avancée pour jeter un grand jour sur un sujet si compliqué et si difficile (4) », et qu'il y ait donc un « contraste bien marqué entre l'étude des faits au point de vue du naturaliste et du médecin, et l'étude des mêmes faits ou de faits connexes, au point de vue du psychologue (5) », et « que ce contraste se maintiendra, quels que soient les futurs progrès de l'étude des caractères organiques dans leur liaison avec les aptitudes intellectuelles et morales (6) »; Comte estime que, malgré « l'imperfection qui distingue la partie transcendante de la biologie, relative à l'étude générale des phénomènes intellectuels et moraux (7) », « la biologie doit fournir », par l'intermédiaire de la physiologie cérébrale, « le point de départ nécessaire de l'ensemble des spéculations sociales, d'après l'analyse fondamentale de

(1) *Essai*..., chap. XXIII, pp. 302-303.
(2) *Traité*..., t. IV, chap. I. — Cf. *Matérialisme*..., sect. III. — Sur cette méthode *subjective* mais *positive* de Comte, cf. Lévy-Bruhl, *op. cit.*, p. 242.
(3) *Essai*..., chap. XXIII, p. 302.
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*
(6) *Ibid.*
(7) *Cours*..., t. IV, p. 252.

la sociabilité humaine, et des diverses conditions organiques qui déterminent son caractère propre (1) », que « les termes les plus élémentaires de la série sociale doivent être essentiellement construits en appliquant la théorie positive (2) de la nature humaine (3) », que « l'évolution de l'humanité doit, évidemment, se montrer toujours conforme à la théorie biologique de l'homme (4) », que « les diverses dispositions caractéristiques, soit physiques, soit morales, soit intellectuelles, de l'organisme humain doivent se retrouver essentiellement les mêmes à tous les degrés de l'échelle sociale, et toujours identiquement coordonnées entre elles (5) », que « le développement plus ou moins étendu que l'état social leur procure ne peut jamais altérer aucunement leur nature, ni, par conséquent, créer ou détruire des facultés quelconques, ou seulement même intervertir leur mutuelle pondération primitive (6) »; il détermine par là la « juste idée des précieuses ressources générales que la sociologie positive devra retirer constamment de sa subordination fondamentale envers la biologie, surtout quand la physiologie cérébrale, si heureusement instituée par le génie de Gall, sera enfin convenablement cultivée (7). »

(1) *Cours*..., p. 252.
(2) C'est-à-dire *physiologique*.
(3) *Cours*..., p. 252.
(4) *Op. cit.*, pp. 252-253.
(5) *Op. cit.*, p. 253.
(6) *Ibid.*
(7) *Op. cit.*, p. 254. — Sur le changement opéré dans les idées de Comte au sujet de la *psychologie sociologique*, et sur les corrections apportées par lui aux théories de Gall, changement et corrections qu'il formule dans le t. I. du *Traité de politique positive*, cf. Lévy-Bruhl, *op. cit.*, pp. 233-237.

Nous avons vu plus haut (1) ce que pense Cournot d'« une observation intérieure, qui n'est que la contemplation attentive des *faits de conscience* (2) », et qui « n'a jamais rien produit qui ressemble à un corps de doctrine scientifique (3) ». Comte combat d'une manière analogue, la distinction « imaginée, dans ces derniers temps, par une subtilité fort singulière des métaphysiciens livrés à l'étude de notre intelligence, entre deux sortes d'observations d'égale importance, l'une extérieure, l'autre intérieure, et dont la dernière est uniquement destinée à l'étude des phénomènes intellectuels (4) ». C'est même par cette discussion qu'il écarte « cette psychologie illusoire, dernière transformation de la théologie, qu'on tente si vainement de ranimer aujourd'hui, et qui, sans s'inquiéter ni de l'étude physiologique de nos organes intellectuels, ni de l'observation des procédés rationnels qui dirigent effectivement nos diverses recherches scientifiques, prétend arriver à la découverte des lois fondamentales de l'esprit humain, en le contemplant en lui-même, c'est-à-dire en faisant complètement abstraction et des causes et des effets (5) ». Ce n'est pas que Comte, non plus que Cournot (6), ou que Broussais (7) (dont il cite le nom à cet égard) (8), nie entièrement la possibilité de cette observation intérieure : « On conçoit », dit-il, « relativement aux phénomènes

(1) Cf. *suprà*, chap. V, pp. 80-86.
(2) *Essai*..., chap. XXIII, p. 312.
(3) *Op. cit.*, p. 315.
(4) *Cours*..., Ire leçon, t. I, p. 19.
(5) *Op. cit.*, p. 18.
(6) Cf. *suprà*, chap. V, pp. 81-82.
(7) Cf. *suprà*, *Introduction*, pp. 21-23.
(8) *Cours*..., leçon XLV, t. III, p. 408.

moraux, que l'homme puisse s'observer lui-même sous le rapport des passions qui l'animent, par cette raison anatomique, que les organes qui en sont le siège sont distincts de ceux destinés aux fonctions observatrices (1). » On voit que l'admission de cette possibilité réduite est rattachée par lui aux données de la physiologie cérébrale; or ces mêmes données interdisent d'admettre une égale possibilité en ce qui concerne les phénomènes intellectuels : « Quant à observer de la même manière les phénomènes intellectuels pendant qu'ils s'exécutent, il y a impossibilité manifeste. L'individu pensant ne saurait se partager en deux, dont l'un raisonnerait, tandis que l'autre regarderait raisonner. L'organe observé et l'organe observateur étant, dans ce cas, identiques, comment l'observation pourrait-elle avoir lieu (2) » ? Basée toujours sur ce même principe de la considération physiologique des *organes*, la proscription de l'observation interne est donc plus radicale chez Comte que chez Cournot (3), si peut-être elle se rapproche davantage de la proscription de cette même méthode par Broussais (4). Mais, pratiquement, la proscription, au point de vue de l'usage *scientifique*, est exactement la même chez Cournot et chez Comte : « Ce n'est pas sans raison », dit Cournot, « qu'on a depuis si longtemps comparé la conscience des psychologues à l'œil qui voit les objets hors de lui et qui ne peut pas se voir lui-même : sans que l'artifice du miroir qui permet à l'œil de se contempler dans son image, ait un analogue lorsqu'il s'agit de la vue de la conscience,

(1) *Cours*..., t. I, p. 19.
(2) *Op. cit.*, pp. 19-20.
(3) Cf. *Essai*..., chap. XXIII, pp. 312-314.
(4) Cf. *Introduction*, pp. 21-24.

puisque, par l'intervention même de la réflexion sur les faits de conscience, les phénomènes qu'on veut observer se trouvent nécessairement compliqués d'un phénomène nouveau, et souvent modifiés ou dénaturés (1) ». Comte dit de même, à propos des phénomènes affectifs : « Encore que chacun ait eu occasion de faire sur lui de telles remarques, elles ne sauraient évidemment avoir jamais une grande importance scientifique, et le meilleur moyen de connaître les passions sera toujours de les observer en dehors ; car tout état de passion très prononcé, c'est-à-dire précisément celui qu'il serait le plus essentiel d'examiner, est nécessairement incompatible avec l'état d'observation (2). » Aussi l'objection capitale de l'un et de l'autre consiste-t-elle à demander aux psychologues où sont les résultats *positifs* de l'usage de leur procédé : « Cette contemplation solitaire des phénomènes qui se passent dans le secret de la conscience », dit Cournot, « n'a jamais rien produit qui ressemble à un corps de doctrine scientifique (3) ». Et encore : « Toute la question est donc de savoir si l'observation intérieure dont les philosophes nous parlent, peut être indéfiniment poursuivie, de manière à procurer à une suite d'observateurs assidus, patients, dont chacun s'aiderait méthodiquement des travaux de ses devanciers, la découverte d'une multitude de faits dont on n'a présentement nulle idée (4) ». Et Comte : « Les résultats d'une aussi étrange manière de procéder

(1) *Essai...*, chap. XXIII, pp. 315-316.
(2) *Cours...*, t. I, p. 19.
(3) *Essai...*, chap. XXIII, p. 315.
(4) *Op. cit.*, pp. 314-315. — Cf. sur l'observation intérieure et la méthode objective, les remarques de M. Ribot, *Psychologie anglaise contemporaine*, Introduction, pp. 22-23.

sont parfaitement conformes au principe. Depuis deux mille ans que les métaphysiciens cultivent ainsi la psychologie, ils n'ont pu encore convenir d'une seule proposition intelligible et solidement arrêtée. Ils sont, même aujourd'hui, partagés en une multitude d'écoles qui disputent sans cesse sur les premiers éléments de leurs doctrines. L'*observation intérieure* engendre presque autant d'opinions divergentes qu'il y a d'individus croyant s'y livrer. Les véritables savants, les hommes voués aux études positives, en sont encore à demander vainement à ces psychologues de citer une seule découverte réelle, grande ou petite, qui soit due à cette méthode si vantée (1) ». Si Cournot reproche à l'introspection cousinienne de mettre de côté la méthode comparative et l'embryogénie (2), Comte approuve la remarque de Broussais « qu'une telle méthode, en la supposant possible, devait tendre à rétrécir extrêmement l'étude de l'intelligence, en la limitant, de toute nécessité, au seul cas de l'homme adulte et sain, sans aucun espoir d'éclairer jamais une doctrine aussi difficile par la comparaison des différents âges, ni par la considération des divers états pathologiques, unanimement reconnus néanmoins l'une et l'autre comme d'indispensables auxiliaires des plus simples recherches sur l'homme (3) ». — Et si Cournot insiste sur la psychologie animale cultivée par les naturalistes (4), l'opposant ainsi implicitement à la « psychologie des psychologues » et de l'introspection (5), Comte re-

(1) *Cours...*, t. I, p. 20.
(2) Cf. *suprà*, chap. V, pp. 85-88.
(3) *Cours...*, t. III, p. 408. — Sur la *pathologie mentale*, d'après Comte, cf. Lévy-Bruhl, *op. cit.*, p. 237.
(4) Cf. *suprà*, chap. II.
(5) Cf. *suprà*, chap. II et V.

marque que l'« on doit être surtout frappé de l'interdiction absolue qui se trouve inévitablement jetée sur toute étude intellectuelle ou morale relative aux animaux, de la part desquels les psychologues n'attendent sans doute aucune *observation intérieure* (1) ». Ce que Comte, de même que Cournot (2), reproche en définitive, à la psychologie introspective des philosophes, c'est de « constituer directement l'étude la plus difficile en un état d'isolement profond, sans aucun point d'appui possible dans les sciences les plus simples et les plus parfaites, sur lesquelles on prétend, au contraire, la faire majestueusement régner (3) ». Et, de même que Cournot raille l'« embrouillamini psychologique » des psychologues éclectiques (4), Comte note que, si l'« on écarte radicalement du sujet, par la prétendue méthode psychologique, et la considération de l'agent et celle de l'acte, nul aliment ne pourrait rester à l'esprit, sinon une inintelligible logomachie, où des entités purement nominales se substituent sans cesse aux phénomènes réels, suivant le caractère fondamental de toute conception métaphysique (5) ». Et, plus radical que ne l'est Cournot, lequel « cite le jugement sévère » de Daunou sur l'« extension du nom de conscience à des abstractions métaphysiques » et « sans l'approuver de tout point, à beaucoup près (6) », Comte décrit ainsi, à la manière de Broussais (7), le procédé du « psycholo-

(1) *Cours...*, t. III, p. 408. — Sur la *psychologie animale*, d'après Comte, cf. Lévy-Bruhl, op. cit., p. 239.
(2) Cf. *suprà*, chap. I et V.
(3) *Cours...*, t. III, p. 409.
(4) Cf. *suprà*, chap. V, pp. 88-89.
(5) *Cours...*, t. III, p. 409.
(6) *Essai...*, chap. XXIII, p. 313 (note).
(7) Cf. *suprà*, *Introduction*, p. 22.

gue » : « D'un côté, on vous recommande de vous isoler, autant que possible, de toute sensation extérieure, il faut surtout vous interdire tout travail intellectuel ; car, si vous étiez seulement occupé à faire le calcul le plus simple, que deviendrait l'observation *intérieure* ? D'un autre côté, après avoir enfin, à force de précautions, atteint cet état parfait de sommeil intellectuel, vous devrez vous occuper à contempler les opérations qui s'exécutent dans votre esprit lorsqu'il ne s'y passera plus rien. Nos descendants verront sans doute de telles prétentions transportées un jour sur la scène (1) ».

On voit que la conception de Cournot et celle de Comte doivent être analogues en ce qui regarde l'« analyse des facultés ». Comte, lui aussi, demande que l'on rattache les « facultés », aux « organes (2) », s'il insiste, plus que ne le fait Cournot, sur les organes « cérébraux » et sur la « physiologie phrénologique (3) ». Lui aussi est en défiance contre ces « facultés scolastiques », comme « la sensation, la mémoire, l'imagination », lesquelles « ne sont pas, en réalité, des facultés fondamentales (4) » ; mais, plutôt que de chercher, comme Cournot, l'instrument d'analyse dans la détermination « positive » des « organes sociaux (5) », il se réclame, en principe, de l'« admirable analyse (6) » par laquelle Gall et Spurzheim ont

(1) *Cours...*, t. I, p. 20. — Sur les rapports entre la psychologie de Comte et celle des Éclectiques et de Maine de Biran, cf. Lévy-Bruhl, *op. cit.*, pp. 240-241.
(2) Cf. *suprà*, chap. IV et VI.
(3) *Cours...*, t. III, XLVe leçon.
(4) *Cours...*, p. 416.
(5) Cf. *suprà*, chap. IV, pp. 76-77.
(6) *Cours...*, t. III, p. 416.

déterminé les « véritables fonctions phrénologiques élémentaires (1) », et il admet les « deux principes philosophiques, qui servent de base inébranlable à l'ensemble de la doctrine de Gall, savoir : l'innéité des diverses dispositions fondamentales, soit affectives, soit intellectuelles ; la pluralité des facultés essentiellement distinctes et radicalement indépendantes les unes des autres, quoique les actes effectifs exigent ordinairement leur concours plus ou moins complexe (2) ». Il estime « que tous les divers moyens généraux d'exploration qui conviennent aux recherches physiologiques, l'observation directe, l'expérimentation, l'analyse pathologique, la méthode comparative, viennent évidemment converger vers ce double principe (3) », et qu' « un tel ensemble de preuves assure nécessairement à cette grande notion primordiale une indestructible consistance, pleinement à l'abri de toutes les transformations plus ou moins profondes que devra subir ultérieurement la doctrine phrénologique (4) ». Fidèle, d'ailleurs, au principe général de l' « harmonie nécessaire entre l'analyse physiologique et l'analyse anatomique, qui constitue essentiellement, à tous égards, la véritable science des corps vivants (5) », il veut que l'on « détermine, avec toute l'exactitude possible, l'organe cérébral particulier à chaque disposition, affective ou intellectuelle, nettement prononcée et bien reconnue préalablement

(1) *Cours*..., p. 116.
(2) *Op. cit.*, p. 119. — Sur le siège des *facultés* et sur leur détermination *a priori* dans la psychologie de Comte, cf. LÉVY-BRUHL, *op. cit.*, p. 242.
(3) *Cours*..., p. 120.
(4) *Op. cit.*, ibid.
(5) *Op. cit.*, p. 121.

comme étant à la fois simple et nouvelle (1) », ce qui entraîne « la division nécessaire du cerveau en un certain nombre d'organes partiels, symétriques comme tous ceux de la vie animale, et qui, quoique plus contigus et plus semblables qu'en aucun autre système, par conséquent plus sympathiques et même plus synergiques, sont néanmoins essentiellement distincts et indépendants les uns des autres, ainsi qu'on le savait déjà pour les ganglions affectés aux divers sens extérieurs (2) ». A vrai dire, il pense que « malheureusement l'institution des moyens est fort loin de correspondre jusqu'ici, d'une manière convenable, à la difficulté supérieure du sujet (3) », que la « localisation spéciale des diverses fonctions cérébrales ou phrénologiques » est demeurée une « vaine tentative, mal conçue ou anticipée (4) », « évidemment hasardée, et même notoirement erronée, à beaucoup d'égards essentiels (5) » ; il n'en juge pas moins que « cette doctrine, malgré ce vice fondamental, formule, dès à présent, une connaissance réelle de la nature humaine, et des autres natures animales, extrêmement supérieure à tout ce qui avait jamais été tenté jusqu'alors (6) », et que même, « dans son ensemble, elle représente, avec une admirable fidélité, la vraie nature morale et intellectuelle de l'homme et des animaux (7) ». En cela, ainsi que nous l'avons noté antérieurement (8), il s'écarte du point de vue de Cournot,

(1) *Cours*..., ibid.
(2) *Op. cit.*, pp. 120-121.
(3) *Op. cit.*, p. 121.
(4) *Op. cit.*, p. 126.
(5) *Op. cit.*, p. 129.
(6) *Op. cit.*, p. 126.
(7) *Op. cit.*, p. 122.
(8) Cf. *suprà*, pp. 154-155.

lequel admet bien que l'on « détermine indirectement quelles sont les facultés entre lesquelles la nature a mis le plus d'indépendance par la constitution même des organes de la pensée (1) », conçoit « le système phrénologique de Gall comme une théorie à confirmer ou à renverser » par des preuves « fondées sur des considérations d'un autre ordre (2) », demande « qu'on établisse des rapprochements entre l'organisme et les fonctions (3) », mais regarde comme « la question proprement psychologique, plus importante en elle-même que les rapports des fonctions avec les conformations organiques, la connaissance de la subordination des fonctions (4) », estime « que l'expérience proprement dite, celle qui dispose artificiellement des circonstances de la production des phénomènes pour en constater l'indépendance ou en manifester la liaison, devient comme impossible dans ces régions supérieures de la psychologie (5) », tient enfin pour « incontestable que la pensée humaine, sans pouvoir jamais s'affranchir des liens de l'organisme, tend de plus en plus à se gouverner dans ses évolutions progressives d'après des lois qui lui sont propres, et qui n'ont avec les dispositions organiques que des rapports de plus en plus indirects (6) ». Mais surtout, par cette distinction radicale entre les « facultés phrénologiques », Comte s'éloigne du point de vue de la « continuité psychologique » auquel Cournot s'attache (7).

(1) *Essai...*, chap. XXIII, p. 309.
(2) *Op. cit.*, ibid.
(3) *Op. cit.*, p. 307.
(4) *Op. cit.*, ibid.
(5) *Op. cit.*, p. 306.
(6) *Op. cit.*, p. 308.
(7) Cf. *suprà*, chap. III.

Lui-même combat expressément « les rêveries puériles de Condillac et de ses successeurs sur la *sensation transformée*, conceptions fantastiques, qui écartaient complètement toutes les dispositions primordiales par lesquelles, non seulement les divers organismes animaux, mais les divers individus de notre espèce se distinguent si énergiquement les uns des autres, et qui d'ailleurs donnaient mêmes les plus fausses idées de la simple théorie préliminaire des sensations externes (1) » ; or on a vu plus haut l'interprétation « vitaliste » que donne Cournot de cette « transformation » *continue* (2). Si, d'ailleurs, Comte s'accorde avec Cournot en attaquant l' « attribution exclusive à l'humanité par les psychologues de l'idée ou plutôt du sentiment du *moi* (3) » ; s'il remarque, comme Cournot, que « ce sentiment appartient tout aussi bien aux animaux, quoiqu'ils n'en puissent disserter (4) » ; s'il va dans le sens de Cournot et de son éloignement pour l' « ontologie (5) » en dénonçant « la stricte obligation où devaient être les métaphysiciens de conserver, par un principe unique ou du moins souverain, ce qu'ils ont appelé l'unité du *moi*, afin de correspondre à la rigoureuse unité de l'*âme*, qui leur était nécessairement imposée par la philosophie théologique (6) » ; il va encore à l'encontre du principe de la « *continuité* psychologique », lorsqu'il affirme que « la nature humaine est sollicitée par plusieurs puissances très distinctes et pleinement indépendantes (7) »,

(1) *Cours...*, t. III, p. 416.
(2) Cf. *suprà*, *Introduction*, p. 3 et chap. III, pp. 67-68.
(3) *Cours...*, t. III, p. 413.
(4) *Op. cit.*, ibid.
(5) Cf. *suprà*, chap. VIII.
(6) *Cours...*, t. III, p. 412.
(7) *Op. cit.*, ibid.

et qu' « ainsi la fameuse théorie du *moi* est essentiellement sans objet scientifique, puisqu'elle n'est destinée qu'à représenter un état purement fictif (1) ». Il a beau parler de « l'état pleinement normal, où chacune des fonctions animales, convenablement tempérée, est en association régulière et permanente avec l'ensemble des autres, suivant les lois fondamentales des sympathies et surtout des synergies proprement dites (2) » ; il est bien loin, par cette théorie d'un « équilibre général établi péniblement (3) » et *mécaniquement* (4), de la thèse « vitaliste » de Cournot sur « l'énergie propre de la force qui produit la conscience de l'existence personnelle (5) », sur « le principe efficace d'unité et d'activité harmonique que l'être vivant porte en lui (6) », sur la « *spontanéité* des actes que l'être vivant accomplit, en vertu des forces vitales, internes ou instinctives (7) ».

(1) A. Comte, *op. cit.*, ibid.
(2) *Op. cit.*, pp. 112-113.
(3) *Op. cit.*, p. 112.
(4) *Op. cit.*, pp. 100 et 112.
(5) *Essai...*, chap. XXIII, p. 303.
(6) *Traité...*, t. III, chap. X, p. 187.
(7) A. Comte, *op. cit.*, t. III, chap. IV, p. 388.

BIBLIOGRAPHIE

Barthez. — *Nouveaux éléments de la science de l'homme* (3e édit.).
Bergson. — *Essai sur les données immédiates de la conscience.*
— *Matière et Mémoire, essai sur la relation du corps à l'esprit.*
— *L'Évolution créatrice.*
Bichat. — *Recherches physiologiques sur la vie et la mort.*
Bouglé. — *Quid e Cournoti disciplina ad scientias sociologicas promovendas sumere liceat.*
Broussais. — *De l'irritation et de la folie* (2e édit).
Cabanis. — *Rapports du physique et du moral de l'homme.*
Colonna d'Istria (F.). — *Bichat et la biologie contemporaine* (*Revue de Métaphysique et de Morale*, mai 1908).
Comte (Auguste). — *Cours de philosophie positive* (édit. Schleicher).
Cournot. — *Essai sur les fondements de nos connaissances et sur les caractères de la critique philosophique.*
— *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire.*

— *Considérations sur la marche des idées et des événements dans les temps modernes.*

— *Des institutions d'instruction publique en France.*

COUSIN (VICTOR). — *Introduction à l'histoire de la philosophie.*

— *Fragments philosophiques*, t. I.

ESPINAS. — *Cournot et la renaissance du probabilisme au XIXe siècle*, d'après Mentré. (*Comptes rendus de l'Académie des Sciences Morales et Politiques*, séance du 26 décembre 1908 ; t. 171, année 1909, pp. 562 et suiv.)

GEORGES (AUGUSTE). — *Essai sur le système psychologique d'A. Comte.* (*Archives d'anthropologie criminelle et de médecine légale*, oct.-nov. 1908.)

GRASSET (Dr). — *Les limites de la Biologie* (en partic. *Conclusions générales : Biologie et Vitalisme*).

JAMES (WILLIAM). — *Psychology* (Briefer Course).

JOUFFROY (TH.) — Préface de la traduction des *Œuvres* de Reid.

LAROMIGUIÈRE. — *Leçons de philosophie.*

LÉVY-BRUHL. — *La Morale et la Science des mœurs*, en partic. le chap. III.

— *La Philosophie d'Auguste Comte*, l. II, chap. V (*La Psychologie*).

LIARD. — *Un géomètre philosophe, A. A. Cournot* (*Revue des Deux-Mondes*, 1er juillet 1877).

MAINE DE BIRAN. — *Œuvres philosophiques* (édit. Cousin).

DE MAISTRE (JOSEPH). — *Soirées de Saint-Pétersbourg* (Lyon, 1836).

MENTRÉ. — *Cournot et la renaissance du probabilisme au XIXe siècle.*

— *A. Cournot.*

RAVAISSON (FÉLIX). — *De l'habitude* (*Revue de Métaphysique et de Morale*, janv. 1894).

— *Rapport sur la philosophie en France au dix-neuvième siècle* (1re édit).

RENOUVIER (CHARLES). — *Essais de critique générale.*

Deuxième essai : Traité de psychologie rationnelle d'après les principes du criticisme (2e édit.).

Revue de Métaphysique et de Morale, n° de mai 1905 (spécialement consacré à Cournot), en partic. l'article de MILHAUD (Note sur *la Raison chez Cournot*) et celui de PARODI (*Le Criticisme de Cournot*).

RIBOT (TH.). — *La Psychologie anglaise contemporaine* (1re édit.).

VACHEROT. — *La nouvelle philosophie en France* (*Revue des Deux-Mondes*), 1er août 1870, en partic. pp. 614 et 617.)

TABLE DES MATIÈRES

2645. — Tours, Imprimerie E. ARRAULT et Cie.


J. SEG
COUR
ET
LA PSYCH
VITAL
19
D